This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600027586Y

PHILOSOPHIE

ET

POLITIQUE

DE BÉRANGER

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

ESSAI SUR LES CONSTITUTIONS FRANÇAISES

NOUVELLE HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1789 A 1848,
1 vol. in-8.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PHILOSOPHIE

ET

POLITIQUE

DE BÉRANGER

PAR

PAUL BOITEAU

Auteur de la brochure *Erreurs des Critiques de Béranger.*

Patrie et Liberté !

PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41

1859

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction.

210. a. 31.

BODLEIANA BIBLIOTHECA
QUAM NOSTRAM FECIMUS ILLUSTRAVIMUS

INTRODUCTION

Patrie et Liberté.

J'ai essayé, dans un écrit récent[1], de dire la vérité sur l'étrange polémique que la mort de Béranger a fait naître; j'ai expliqué comment de petits ressentiments romantiques ont été le premier ferment de tant de fausses colères; comment depuis dix années, sous le poids des événements et devant la nécessité de sacrifier, par notre faute, ou la liberté ou l'ordre, nous nous sommes dupés les uns les autres; comment nous avons été faibles et ensuite injustes pour dissimuler notre honte; et comment, à la grande joie des ennemis de la pensée, nous sommes arrivés à cette ridicule et affligeante ignominie de rejeter tous nos torts, toutes nos faiblesses, sur un seul homme, et de proscrire enfin, comme un fauteur de désordre à la fois et de servitude celui qui, en réalité, représentait avec tant d'éclat et d'une manière si digne du génie français la liberté et l'ordre unis ensemble.

Rien n'est plus périlleux pour un peuple que l'habitude de l'injustice; aussi ce n'était pas seulement un devoir de piété

[1] *Erreurs des critiques de Béranger;* in-32, chez tous les libraires (juillet 1858).

que j'avais à remplir envers une chère mémoire, c'était un effort que je voulais faire pour rappeler l'esprit public au respect de soi-même et au souvenir des temps où il était digne d'estime. Encouragé par de nombreux et d'excellents suffrages, j'essaye maintenant d'accomplir toute la tâche que je m'étais imposée. Il ne suffit pas en effet d'avoir convaincu tel ou tel écrivain honorable d'une erreur et tel ou tel autre d'une triste connivence avec des gens méprisables, il faut encore, pour l'honneur de la raison humaine, dégager la belle doctrine de Béranger du milieu de ces querelles marécageuses. Comme Molière au dix-septième siècle, et, au dix-huitième, Voltaire, Béranger a été parmi nous l'un des grands instituteurs de l'humanité ignorante et intolérante. On a feint de méconnaître les vertus de sa philosophie et les ressorts de sa politique; mais cette politique et cette philosophie ne sont pas de celles que la mode amène et bannit : c'est le bon sens même d'un nouveau Socrate qui se sert tour à tour de la langue d'Anacréon et de la langue de Pindare. C'est encore la hardiesse, la franchise, la simplicité d'un plébéien né aux environs de la grande année 1789 et resté jusqu'au dernier jour le cœur plein de l'enivrement, de la confiance, de l'espoir, qui saisit alors le cœur de la France. Si nous voulons un guide pour continuer notre marche, à partir du point où nous a surpris et arrêtés l'orage, n'en cherchons pas un autre : c'est Béranger qu'il faut suivre.

Nul n'ignore que toutes nos dernières mésaventures et nos constantes inquiétudes viennent de l'esprit de jalousie qui s'est emparé des uns et de l'esprit de crainte qui a énervé les autres; nul ne prévoit quand viendra le jour, non pas de la réconciliation passagère, mais de l'union inévitable et indissoluble. Et c'est dans cet égarement, dans cette terreur, dans cette anxiété, que nous courons aux remèdes des empiriques! C'est dans cet impérieux besoin de clarté que nous jetons le boisseau sur la lumière! Il ne dépend pourtant que de nous seuls de régler enfin le débat qui nous a coûté déjà tant de larmes et tant de sang inutile et de réunir en un même faisceau les

deux bannières, aujourd'hui divisées, de la liberté et de l'égalité des citoyens.

Je disais dans les *Erreurs des critiques de Béranger*, et je répète :

« Ceux qui ont le bonheur d'être instruits ont besoin de liberté, comme les autres ont besoin d'égalité. La liberté et l'égalité sont au même titre un pain nécessaire. Béranger le savait et le disait. Pourquoi perpétuer un duel insensé? Lorsqu'il veut instruire le peuple à la clémence, pourquoi déclarer qu'il n'a plus le droit d'être écouté, qu'il n'est plus un grand poëte ni un grand citoyen ni un honnête homme? Sa voix seule a un pouvoir magique, et vous l'étouffez ! » Non, elle ne se taira pas; il faut qu'elle parle et qu'on l'écoute.

Est-ce en effet une ingénieuse idée de salut public que cette espèce de succès qu'on n'a pas craint de faire au dernier ouvrage de M. Proudhon, philosophe et économiste dont assurément je suis loin de nier la science, quoique incomplète, le talent, quoique inégal, la sincérité, quoique vaniteuse, l'honnêteté même, quoique trop rude, mais qui, avec des pensées sans doute généreuses, va tout droit à l'anéantissement de ce qu'il y a d'élevé dans la nature humaine, et qui d'ailleurs se trompe dangereusement dans la moitié des points de sa thèse extraordinaire. Voilà bien la marque de l'abaissement du sens commun : on jette sans scrupule un blâme frivole sur les œuvres du poëte de la raison mesurée, et l'on accorde sans scrupule un sourire plus frivole encore aux bizarreries périlleuses d'un écrivain qui a osé sortir avec fracas des limites de la raison ! Les mêmes gens pensent ainsi que M. Veuillot, par exemple, n'est pas sans quelque motif lorsqu'il s'attaque à la mémoire de Béranger, et ils pensent, avec la même tranquillité d'âme, que le dernier ouvrage de M. Proudhon est de presque toutes parts admirable. O multitude des beaux esprits de salon, c'est donc à vous aussi que s'adresse le vers d'Horace :

Nos numerus sumus et fruges consumere nati !

Et tout va de même dans l'ordre intellectuel. Je ne sais vraiment s'il y a un millier de personnes en France qui tiennent encore à honneur de réfléchir avant de parler et qui examinent les opinions des autres avant de s'en donner une. Que veut-on que le peuple admette comme juste et vrai quand soi-même on n'a point de règle de jugement et à peine une règle de conduite? Quelle créance veut-on qu'il ait dans nos déclarations, si souvent changeantes? Un exemple entre mille. Tel journal qui, en 1848, défendait depuis trente ans le gouvernement représentatif, la liberté de la presse et la philosophie, couvre aujourd'hui d'injures et taxe d'incapacité quiconque est resté fidèle aux idées qu'il encensait tous les jours. Sont-ce de nouveaux rédacteurs qui se chargent de cette nouvelle catéchisation du public? Pas le moins du monde. Celui-là même qui a dit blanc dit noir sans vergogne. Il faudrait pourtant avoir quelque pudeur et songer à la déplorable influence que ces changements à vue peuvent produire sur la morale politique d'une nation. S'ils se sont trompés autrefois, qu'ils se taisent, qu'ils se repentent, qu'ils se frappent la poitrine dans le silence de la vie privée; s'ils avaient raison, qu'ils se taisent encore et qu'ils rougissent, car ils ont tort, et ils le savent.

De droite et de gauche, dans ce désordre, arrivent toutes fières des propositions de haute politique. L'un affirme que la France n'a pas besoin de liberté, l'autre pense plus simplement qu'elle n'en veut pas; un troisième abstracteur de quintessence prouve avec aisance que la liberté est morte le 5 mai 1789. Le commun des hommes d'État se dit rassasié d'éloquence et ne voit plus dans le régime parlementaire qu'un produit étranger qui doit être consigné désormais dans les bureaux de la douane.

Il n'est pas jusqu'aux fameux principes de 1789, dont le nom décore si brillamment le frontispice de la constitution actuelle de la France, qu'il ne soit extrêmement difficile de définir. Qu'est-ce en effet que ces principes? Puisque la constitution les reconnait, les confirme, les garantit comme la base

du droit public des Français, quelqu'un qui dirait bien nettement en quoi ils consistent rendrait service à tout le monde. La première idée qui vienne à l'esprit, c'est de lire le préambule et les principaux articles de la constitution de 1791. Il semble en effet que, puisque c'est là le premier grand acte constitutif de la nouvelle société française, on y doit trouver ce que l'Assemblée constituante regardait comme les principes immuables de la Révolution. On y voit alors qu'il n'y a plus de noblesse en France ni aucun titre féodal, que la loi ne reconnaît pas les vœux religieux, que nul ne peut être arrêté et détenu que selon les formes déterminées par la constitution, que la liberté de la presse, la liberté des cultes et la liberté de réunion, ne sauraient être en aucun cas atteintes par des lois ultérieures, que les citoyens élisent ou choisissent les ministres du culte et les juges. L'on y voit bien d'autres choses encore qui ont été supprimées dans toutes les constitutions postérieures à celle de l'an III et qui n'ont point nominativement reparu dans la constitution de 1852. Quels sont donc les principes de 1789?

La réponse est facile s'il suffit d'indiquer les principes dont aucun pouvoir ne saurait refuser l'exercice aux citoyens : elle est impossible si l'on en désire davantage. Dans une des dernières séances du Sénat, à propos du projet de loi voté par le Corps législatif pour le rétablissement de l'ancien article 259 du Code pénal, le rapporteur de la commission a dit, d'un ton qui n'admet pas de réplique, que, dès le 4 août 1789, l'Assemblée constituante n'était plus dans les voies de la sagesse et du droit, et que la constitution de 1791 n'est pas du tout le dépôt des principes de 1789; qu'il faut faire un choix, en un mot, parmi les actes législatifs de l'Assemblée constituante et qu'il faut le faire très-limité. Cette assertion n'est pas pour rendre plus aisée la définition dont il s'agit. Nous voilà enfermés entre le 5 mai et le 4 août 1789. Or, entre ces deux dates, aucun des principes de la constitution de 1791 n'a été encore reconnu par un acte législatif.

On peut donc dire que les principes de 1789 ne sont pas définis nettement. Quelle cause d'incertitude pour les uns ou d'indifférence pour les autres dans l'exercice de leurs droits et dans l'accomplissement de leurs devoirs !

Si les points les plus importants de la législation supérieure ne sont pas encore fixés; si, après tant d'efforts, on n'est pas encore arrivé à déterminer les limites au delà desquelles l'autorité se heurte forcément contre des principes immobiles; si les grandes questions de la liberté et de l'égalité peuvent toujours être un sujet de dissertation, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'on se soit laissé dégoûter de la politique? Qu'y a-t-il de plus naturel que de voir les opinions les plus diverses se débattre entre elles dans l'obscurité et d'entendre déclarer les plus odieuses affirmations dans le silence universel?

Mais, si tout s'explique, rien ne s'excuse. Nous sommes tous coupables, et plus que nous ne croyons l'être. Quand nous arracherons-nous au joug du fatalisme qui, depuis soixante-dix ans, opprime notre histoire? Jusqu'ici nous avons si peu lutté pour nous en affranchir, que nous l'avons introduit et adoré dans nos livres. « Les événements seuls sont quelque chose, dit-on, sont seuls coupables, responsables seuls. La Révolution poursuit cependant son invincible cours, et tout est à merveille. »

Il est temps que ces phrases soient retranchées de notre langage. C'est nous qui pétrissons les événements, c'est nous qui faisons l'histoire; c'est nous qui voulons jouir de vingt gouvernements en soixante années et qui, sans embarras, passerions de la licence à la servitude, et de la servitude à la licence. C'est nous enfin qui, jusqu'à cette heure, avons chassé des lois la vraie liberté, qui avons troublé et ruiné les constitutions. A en croire les déclamateurs, l'esprit français a besoin de ces agitations, de ce tapage, de cette ironique manière de braver les destins, et, par conséquent, nous ne sommes pas au bout de nos plaisirs. Si, en 1793, l'évêque de Paris vient déposer sa crosse, sa mitre et ses lettres de prêtrise sur le bureau du président de la Convention, en 1824 M. de Bonald, dans la Cham-

bre des députés, demandera que l'on renvoie devant son juge naturel, c'est-à-dire que l'on décapite quiconque a porté la main sur l'autel; si, en 1831, le peuple de Paris jette dans la rivière les croix et les bannières de l'archevêché, en 1858 M. Veuillot trouvera des badauds qui le prendront pour un prophète. Quel heureux agencement de contradictions! C'est, je crois, la spirale que décrit l'humanité en quête d'une civilisation meilleure. N'y a-t-il pas moyen de sortir de la spirale et de marcher son droit chemin?

Il y en a un sans aucun doute, c'est de vouloir voir clair dans ce que nous appelons la démocratie, la Révolution, l'autorité, la liberté, l'égalité, la philosophie, l'esprit religieux, l'Église catholique, et nous y verrons clair dès aujourd'hui si nous faisons passer toutes les théories et tous les systèmes sous la critique de l'ancien bon sens français. Un grand politique, le Suédois Axel Oxenstierna, écrivait un jour à son fils : « *An nescis, mi fili, quantilla prudentia regitur orbis?* Ne sais-tu pas, mon fils, combien il faut peu de chose pour gouverner le monde? » Ce peu de chose, c'est du bon sens. On a indiqué, en désespoir de cause, mille remèdes extraordinaires pour nous guérir de nos maladies politiques et religieuses; revenons sans plus d'enquêtes à la simple raison; pratiquons enfin la philosophie et la politique du sens commun.

Au siècle dernier, avant la Révolution, la France a eu Voltaire, qui a réglé en grande partie les comptes de l'ancien monde. Nous avons Béranger pour nous expliquer la Révolution et nous tirer de ses ornières.

Ce serait un enfantillage que de dire que Béranger, qui a été un grand poëte et un citoyen sage, est aussi le plus instruit de nos philosophes et le plus habile de nos politiques, qu'il a eu toute science infuse et même la divination de l'avenir; mais il est certain qu'aucun poëte, qu'aucun philosophe, qu'aucun politique, n'a disposé d'une telle influence, et que ses œuvres contiennent de quoi rectifier notre jugement, clarifier nos idées, affermir notre raison, réveiller nos espérances et réchauffer

nos cœurs. Sa doctrine a été indignement défigurée ; mais peut-être n'est-il pas impossible de la rétablir et de la résumer en quelques pages. Je voudrais y réussir, et, comme la première vertu de son âme était la tolérance, j'aurai soin de ne mettre dans ce catéchisme d'autre passion que l'amour des hommes et de la vérité. L'histoire est là pour servir de commentaire à ce résumé nouveau des œuvres de Béranger. Je l'emploierai au besoin, et j'ai la conviction que ce travail n'aura pas été inutile.

C'est comme un cours de raison française à l'usage de ceux qui n'ont pas intérêt à abêtir leur raison.

Socrate a eu Platon et Xénophon pour historiens de sa vie et commentateurs de ses discours. Béranger, heureusement, se passe d'interprètes, il a lui-même pris la parole devant la postérité.

Ses chansons, sa trop rapide biographie et le recueil si intéressant de ses lettres, voilà les textes où l'on viendra prendre longtemps des leçons de sagesse pratique. Jusqu'à ce qu'elles soient publiées, il n'est pas convenable que l'on se serve de ses lettres ; mais *Ma Biographie* et les *Chansons* permettent bien d'attendre. Le peuple, d'ailleurs, ne connaît guère que les chansons. Nous rouvrirons ces petits volumes, si étrangement travestis, si opiniâtrément calomniés, et nous verrons ce que Béranger a réellement pensé des principaux problèmes de la politique et de la philosophie contemporaine.

On fait des montagnes de tout. « Quoi ! vous voulez parler de ces choses sérieuses à des gens qui sont si aises de n'avoir plus à s'en occuper ? Vous ne craindrez peut-être pas de nier la sincérité ou la longévité du mouvement religieux qui semble s'être emparé des âmes ? Vous oserez dire que la liberté de penser, de parler et d'écrire, est imprescriptible, qu'on peut en suspendre un temps l'exercice public, mais qu'on ne saurait la détruire, et qu'il n'y a pas de système gouvernemental à bâtir solidement sur sa ruine. » Je l'oserai sans doute, et ne croirai pas avoir eu besoin de beaucoup d'audace. En quel moment de l'histoire vivons-nous pour qu'on rencontre à chaque pas de

ces avertisseurs si faciles à émouvoir? Est-ce que nous ne sommes plus aujourd'hui les hommes que nous étions il y a dix ans, doués des mêmes forces, investis des mêmes droits? Qui avoue qu'il sent son héritage amoindri? Qui provoque à porter les mains sur sa raison? On doit le respect aux lois établies; on se doit aussi respect à soi-même : Béranger vous l'aurait dit.

Encore des montagnes! « Quoi! vous croyez qu'il est facile de traiter ces matières, et vous pensez avoir la force de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux! Mais les plus grands génies se sont consumés sur ces études! La seule théologie, que vous supprimeriez d'un trait de crayon, a absorbé des millions d'intelligences dans les presbytères, dans les cloîtres, dans les conciles! Et, quant à la politique, ne vous rappelez-vous pas ces discussions admirables (et interminables), qui, pour les plus petits détails, tenaient huit jours la tribune occupée et retentissaient de là dans tous les journaux de l'Europe? Supposé sans péril, l'inventaire que vous allez dresser vous accablera vite. » Mais je n'ai pas dit que je voulais composer une *Somme politique et philosophique;* je n'aspire qu'à mener à sa dernière page un petit abrégé des leçons du maître.

Ne parlons d'ailleurs ni de difficulté ni de péril. Le sens commun dit que tout homme est juge dans cette cause, et qu'il est inutile d'introduire toujours des mystères dans ce qui doit être le domaine nécessaire de tous les esprits. Ce sont les complications théoriques, les arguties de l'exégèse et de misérables querelles de mots qui ont corrompu les idées simples et les notions certaines. Les hommes n'ont pas besoin d'avoir lu la *Critique de la raison pure* de Kant pour connaître la philosophie naturelle et vivre honnêtement; ils n'ont pas davantage besoin d'avoir commenté Grotius ou Puffendorf, ou même Montesquieu, pour comprendre ce que l'avenir réserve aux cités et ce qu'il attend des citoyens. Une page de Platon, du *De officiis*, de l'Évangile ou de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, contiennent toute la science du devoir; une chanson de Béranger est une école de patriotisme.

Le sens commun dit encore qu'il n'y a plus de péril, qu'il ne peut plus y en avoir, grâce à nos pères, dans toute entreprise qui a pour but d'éclairer les hommes, de les désarmer, de les unir. Autrefois les rois pouvaient châtier quiconque se mêlait de parler aux citoyens de l'avenir de la patrie. Nous avons conquis, nous ne perdrons pas le droit d'écrire sur la politique. L'État est la chose de chacun de nous.

Il y a plus: dans les temps où la société, toute frémissante encore des périls qu'elle a pu courir, implore pour se raffermir et se reconnaître la protection d'une autorité vigoureuse, presque aussitôt sortent de l'obscurité et de l'oubli des théoriciens qui, sur les nécessités d'un jour, veulent relever sans exception, comme des digues invincibles, toutes les institutions, toutes les croyances, les abus et les préjugés même du passé. Les uns ne parlent que par effroi; mais d'autres parlent par calcul. Les chefs de gouvernement, enveloppés alors d'un nuage de courtisans, de solliciteurs, d'esprits effarés, d'esprits malicieux, n'entendent pas toujours arriver jusqu'à eux les vœux authentiques de leurs concitoyens. Trop de gens ont intérêt à s'agiter autour d'eux pour leur prouver l'avilissement de l'espèce humaine! Trop d'intrigues se nouent pour abuser du mépris des hommes qu'ils conçoivent si aisément!

N'est-il pas du devoir de ceux qui ne se sentent ni vils ni méprisables de faire ce qu'ils peuvent pour que la pensée de la nation soit mieux connue; et, si la nation ne pense plus, pour qu'elle ose encore penser?

La France, qui a vu tant de gouvernements passer, est restée la France; c'est elle qu'il faut avoir en vue quand nous songeons à l'avenir; c'est elle qu'il faut recommander à Dieu dans nos fortes prières; c'est la mère patrie qu'il faut souhaiter féconde et saine; c'est le sol sacré qui porte nos héritages et le berceau de nos enfants qu'il faut saluer de nos cris d'amour et d'espérance. Ce sol ne périra point; cette patrie ne nous chassera pas de son sein dans l'exil; elle est toute à nous : soyons tout à elle.

La nation est aujourd'hui lassée et se repose. Quelle injure et quelle erreur que de croire que parce qu'elle a eu besoin d'un peu de repos elle pourrait bien se reposer pour toujours et trouver doux son repos, sans avoir mené jusqu'au bout ses conquêtes généreuses, sans avoir trouvé le secret si longtemps cherché d'apaiser toutes les haines, de satisfaire tous les besoins légitimes, d'unir enfin la liberté et l'ordre!

Le silence de l'opinion publique ne signifie pas que l'opinion publique n'a plus d'idéal. Sa lassitude récente signifie seulement que les esprits ont été fatigués de tant de ridicules ou d'odieuses querelles, et qu'il leur répugne de discuter plus longtemps dans le désordre des idées.

Que le grand courant de l'opinion publique soit rétabli; que les idées se réorganisent enfin. Voilà bientôt soixante ans passés à écrire sur des chiffons de papier des constitutions, à faire et à défaire des machines politiques, à louer et à blâmer 1789, à exalter et à mépriser l'Église catholique, apostolique et romaine : il est temps de songer sérieusement, au milieu du dix-neuvième siècle, en face de tant de merveilles des sciences, après de si longues peines, à ce que nous devons faire pour assurer au monde et à la patrie un avenir tranquille, sans égorgements nouveaux, sans déportations, sans exils, — et pour mettre le nom de Dieu à l'abri de nos disputes.

« Dieu et liberté, » disait Voltaire en imposant les mains sur le front du petit-fils de Franklin. Béranger ajoute un mot à cette devise : Dieu, patrie et liberté!

A la fin de la malheureuse année 1813, quand l'Empire périssait sous les fautes fatales de l'Empereur et sous les coups même de ceux qui, emportés par l'impatience du joug, oubliaient le péril pressant de la patrie, Napoléon s'indigna (et il avait raison à cette heure) de ce qu'on lui parlait si tardivement, et en face de l'ennemi, des institutions de liberté. MM. Lainé, Maine de Biran, Raynouard, Gallois et Flaugergues, dignes d'estime pour leur fatigue du despotisme, devaient parler ou plus tôt, en 1804, avant l'Empire; en 1811, après la nais-

sance du roi de Rome; ou plus tard, après la victoire et la paix. Ne nous attirons pas le même blâme. C'est quand les plus sincères amis de l'Empire affirment que tout est bien, que la France a le droit d'être fière de son rang devant les nations de l'Europe, que la dynastie nouvelle est à jamais assise sur le trône de Napoléon Ier, c'est alors évidemment que les gens de cœur doivent élever la voix, et, avec toutes ces prospérités si vantées, demander une prospérité de plus. L'ennemi n'est pas à nos portes : on ne nous accusera pas de ne pas aimer la France, parce que nous voulons qu'elle n'envie à aucun peuple les bienfaits délicieux de la liberté.

En 1813 c'était une faute; aujourd'hui c'est un devoir de parler tout haut.

Qu'est-ce à dire? Que Béranger a entendu isolément l'idée de Dieu, l'idée de patrie et l'idée de liberté mieux que personne? Il les a entendues, du moins, aussi bien que personne dans leur ensemble et dans leurs liaisons nécessaires. Sa philosophie est loin d'être impie, parce qu'elle est enjouée; son patriotisme n'est pas irréfléchi, parce qu'il est ardent; et son amour de la liberté n'est pas incompréhensible, quoiqu'il ne veuille pas de liberté à l'intérieur du pays sans grandeur, sans élévation, et pour le seul plaisir des gens instruits. Il croit en un Dieu qui n'est pas l'ennemi de l'homme, il chérit sans honte une patrie, qui depuis longtemps et pour longtemps guide l'humanité; il attend une liberté qui soit le plus sûr instrument du progrès universel, et qui remue les idées au profit de tous les hommes.

PHILOSOPHIE

ET

POLITIQUE

DE BÉRANGER

I

DE L'IDÉE DE DIEU

S'il est une profession de foi simple, digne, et entièrement honorable, c'est assurément celle-ci :

> Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
> — Pauvre et content — sans lui demander rien.

Que de bonnes et de belles choses dans ces deux vers !

La reconnaissance d'un Dieu, le respect du nom de Dieu, le sentiment de la force de l'homme, qui doit se suffire dans cette vie, et qui, même privé des biens matériels, doit mettre sa joie et son orgueil à calmer son âme.

Écrivons-les partout, et en lettres d'or, ces vers pacifiques : ils nous relèvent de notre bassesse quémandeuse, ils nous purgent de cette envie qui ronge les plus élevés comme les plus humbles d'entre nous ; ils nous rendent le généreux appétit d'un avenir infini, ils nous arrachent à la grossière indifférence dans laquelle le spectacle de tant de perfidies nous a jetés et où finirait par nous enfoncer le fardeau de tant de révolutions presque inutiles à la vertu.

Sans doute il est un Dieu. Nous en coûte-t-il donc tant de confesser que notre conscience nous affirme son existence? Et Voltaire manquait-il donc de hardiesse d'esprit, lui qui a écrit une page si éloquente sur la nécessité d'un Dieu rémunérateur et vengeur, lui qui a fait ce vers plein de sens :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer!

Il est un Dieu. Avouons-le, quoi qu'il en coûte.

On dit que, si nous ne croyons guère, nous ne nions pas bien énergiquement, comme ont fait les philosophes du siècle dernier, et que notre philosophie, que notre manière de raisonner, que notre manière de douter est essentiellement transitoire. Où allons-nous? Est-ce la réunion de tous les cultes dans le giron d'une Église véritablement catholique que présage cette indifférence, et que facilite en apparence l'unité d'idées et d'intérêts créée partout

au nom du commerce et des sciences? L'Église elle-même le croit-elle?

Un soir d'été, l'année dernière, j'étais entré dans l'église de Saint-Sulpice; il y avait dans la chaire de la nef un prêtre qui disait des prières répétées en chœur par une vingtaine de petites filles. La psalmodie arrivée à son terme, le prêtre, d'un ton de voix très-doux, prononça ces paroles : « Nous allons prier maintenant pour la conversion de l'Angleterre. » Je ne puis dire à quel point je me trouvai surpris : ce prêtre et ces petites filles, en plein dix-neuvième siècle, à Paris, élevant vers Dieu un vœu si visiblement inutile! Par quel ordre et dans quelle espérance réelle? Voilà les rêves de l'Église catholique! Ah! ce n'est pas cela qu'il faut demander à Dieu, et ce n'est pas cela non plus qu'il accordera. Demandons-lui, par une prière unanime, qu'il réduise au néant ceux qui spéculent sur la terreur de son nom et que la cause de rébellion manque aux vigoureux esprits que le mépris de ces gens entraîne dans le scepticisme, dans le panthéisme et jusque dans l'athéisme.

Nous sommes un siècle sans foi, disent la plupart de nos philosophes, de nos poëtes et de nos prêtres; mais si, en effet, notre foi dans les religions particulières a péri, à aucune époque les hommes ne furent plus près d'honorer Dieu d'un respect réfléchi et volontaire. Nous allons, même dans le culte, des ténèbres à la lumière et de la servitude à la liberté.

Les mauvais catholiques ont nui au respect dû à

Dieu ; mais ce n'est pas une raison pour qu'on arrache de sa pensée le témoignage opiniâtre qu'elle rend en faveur d'un Dieu infiniment supérieur à l'homme. L'Église a paru souvent travailler à l'asservissement des âmes ; mais ce n'est pas s'affranchir que de détruire en soi le désir de l'immortalité. A qui les cherche, les raisonnements subtils ne manquent point pour embrouiller des questions qui sont si claires sous la lumière naturelle de la conscience. Étrange hardiesse que de se roidir pour n'être rien quand on sent qu'on est quelque chose! Élévation d'esprit bien peu enviable que de s'attacher corps à corps à la matière et d'enfermer toute la philosophie dans la cornue où le chimiste constate que rien ne se crée et que rien ne se perd aujourd'hui dans notre coin de la nature! A vingt ans, cette fougue d'indépendance est permise encore et peut n'être que l'enivrement du cerveau au moment où les pensées viriles s'y produisent; mais pourquoi, un peu plus tard, se croire matérialiste, positiviste et athée? On ne l'est pas, on dit qu'on l'est pour attirer l'attention, pour paraître bien fort, bien avancé au delà des autres, et ce n'est plus que misère et infériorité d'esprit.

Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit lettre à lettre effacé de notre âme [1].

[1] Le *Suicide*.

Croire un Dieu, c'est croire l'âme et l'immortalité de l'âme. Béranger n'a jamais senti de défaillance dans sa croyance en Dieu et à l'âme, « doux rayon[1] de l'astre éternel. »

Citerons-nous la *Prisonnière*, chanson du nouveau recueil qui ne le cède en rien à aucune de ses aînées et qui dit qu'à la mort

L'âme s'envole en liberté;

Et où se trouve cette conclusion :

De nouveaux fers Dieu la préserve !
Et j'ajoute à mon oraison :
Faites, mon Dieu, qu'elle conserve
Le souvenir de sa prison !

M. Proudhon peut en rire; mais c'est, comme la *Prisonnière*, une admirable et bien utile chanson que celle de la *Bonne Vieille*. Le poëte parle le langage ému et sincère du cœur humain de tous les hommes, lorsqu'il dit à celle qu'il aime :

Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons.

Oui, nous croyons tous, quand nous ne subissons pas la contrainte d'un sot orgueil, que nous vivrons au delà de la mort, et nous espérons bien revivre avec ceux que nous avons aimés. C'est la foi universelle, partout où l'intelligence de l'homme

[1] 1816, *Mon Ame*.

fonctionne librement. Elle n'est pas scientifiquement assurée,

> Car la science, aveugle majesté,
> Ne croit à rien, qu'au peu qu'elle devine;

Mais qu'importe? La science nous explique-t-elle notre présence en ce monde?

« Connaissons donc notre portée, disait Pascal; nous sommes quelque chose et nous ne sommes pas tout. » J'achève la pensée avec J.-J. Rousseau, qui est un si grand maître, et un maître si éloquent: « Comment peut-on être sceptique par système[1] et de bonne foi? je ne saurais le comprendre. Ces philosophes, ou n'existent pas, ou sont les plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connaître est un état trop violent pour l'esprit humain: il n'y résiste pas longtemps; il se décide malgré lui de manière ou d'autre, et il aime mieux se tromper que de ne rien croire. »

Aussi n'y a-t-il pas d'athées véritables. Les plus bruyants sont des fanfarons qui, devant le danger, ont peut-être plus peur que les autres; et le danger, c'est l'heure de la mort quand la vie a été mauvaise. Ils répondent: Jules César était athée, et il y a quelque chance de ne pas se tromper avec un si grand esprit. Si César ne croyait pas en Dieu, il ne faut pas

[1] *Profession de foi du vicaire savoyard.*

s'étonner qu'il ait fait si bon marché de la liberté de sa patrie. Mais où a-t-on vu qu'il fût athée? Une phrase prononcée à trente-cinq ans, dans un discours politique, ne suffit pas pour qu'on ose parler de l'inébranlable athéisme de César. Soit : il a nié un jour, au Sénat, l'immortalité de l'âme; mais qui a connu le secret de ses rêveries, de ses promenades silencieuses, de ses nuits solitaires? Ce vainqueur, ce dominateur du monde, après tout, n'est qu'un homme, et, là où il pense autrement que l'humanité tout entière, il est dans l'erreur : ne comptez pas devant Dieu sur son exemple.

J'ai parlé de ses nuits solitaires. On brave Dieu dans une église, à côté d'un sacristain coiffé de gras et à l'œil éteint; mais où le fuir,

> Quand la nuit étend son voile [1],
> Et qu'au ruisseau transparent
> Vient se mirer une étoile?

Tu te tais, créature d'un jour; tu contemples, tu admires la voûte silencieuse des cieux décrivant sa courbe autour de toi. Qui a créé ces mondes? Et toi-même qu'ils étonnent, qui t'a fait naître, créature rebelle?

> Trop longtemps l'homme [2] à la taille du globe
> De ses dieux borna la hauteur.

[1] Les *Voyages*.
[2] Le *Savant*.

Creusez le ciel; que rien ne nous dérobe
L'œuvre sans fin du Créateur.
Le mouvement part de sa main féconde;
Suivez-le, mais les yeux ouverts,
Et révélez à notre petit monde
Le Dieu de l'immense univers.

Sous le prétexte que le *Cœli enarrant gloriam Dei* est un texte biblique, doit-on nier que les cieux racontent la gloire de Dieu?

Levez les yeux, ô sceptiques! vers ces champs de l'infini dont le télescope d'Herschell a jaugé les effroyables espaces et où il a vu se mouvoir, environnés de leurs mondes, des millions de soleils derrière lesquels des millions de soleils circulent encore. Écoutez le silence animé de nos belles nuits d'automne; voyez, lisez dans cette nature et dans votre pensée, et ne craignez pas de dire : Je sens que j'ai une âme, et je sais qu'il est un Dieu.

Une éclipse totale de soleil épouvante la foule et attriste jusqu'aux philosophes [1]. Voulez-vous donc qu'il y ait dans notre âme une éclipse absolue et perpétuelle de la Divinité nécessaire? Nous pouvons l'oublier, tant que nous ne faisons que douter volontairement de son existence: mais, si nous apprenions sûrement qu'il n'y a point de Dieu, quelle autre tristesse et quelle inconsolable épouvante!

Ces expressions et ces images plaisaient à Béranger; sa pensée aimait à chercher Dieu, là où sa

[1] V. Arago, *Ast. populaire*, t. III, p. 583.

gloire éclate, dans le silence de l'infini. Le *Bon Dieu* même, cette chanson enjouée et si joliment maligne, est une œuvre qui se ressent des méditations et des rêveries à la belle étoile de sa jeunesse, comme *Notre Globe*, l'*Ascension* et tant de couplets du recueil posthume attestent la constante admiration du poëte pour la sublimité des vérités astronomiques. L'astronomie est, par excellence, la science civilisatrice. A lire le *Cosmos* de Humboldt, on se sent, non pas écrasé par la majesté du Dieu créateur et régulateur, mais élevé et soutenu, pour ainsi dire, jusqu'à lui. Quelle volupté pour notre intelligence, à laquelle on donne souvent de si étroits horizons, et, dans le plus enivrant de cette volupté, quelle sérénité profonde, quel beau calme! L'esprit plane, d'un vol tranquille, au-dessus de nos infirmités. Le bruit de nos querelles ne saurait monter si haut. Ou bien, si le souvenir nous en reste, nous nous écrions avec moins de mépris que de joie :

Quoi! notre gloire impérissable,
Nous la bâtissons là-dessus!
Mais qu'importe ce peu de sable
Où s'entassent nos vœux déçus?
Qu'importe en quelle étroite bière
Nos os tomberont de sommeil?
Aux mains de Dieu, grain de poussière,
L'homme pèse plus qu'un soleil.

Espère, enfin, mon âme, espère;
Du doute brise le réseau.

Non, ce globe n'est pas ton père ;
Le nid n'a pas créé l'oiseau.
J'en juge à l'effort de ton aile,
Qui s'en va les cieux dépassant.
Pour t'engendrer, noble immortelle,
Il n'est que Dieu d'assez puissant.

Voilà l'impie! Ainsi parle, de la première à la dernière page de son œuvre, le poëte que de malheureux blasphémateurs ont accusé d'avoir dépravé son époque. C'est leur langage qui nous dégoûte des idées religieuses ; c'est leur seul triomphe, qui ferait vaciller, qui pourrait éteindre chez nous la croyance en un Dieu juste[1].

[1] Les évêques ignoreront-ils toujours que des confesseurs de la foi de l'espèce de M. Veuillot font mille fois plus de mal à l'Église que les plus ingénieux railleurs de l'école voltairienne? Ignoreront-ils toujours que la compilation qui a été faite il y a deux ans, l'*Univers jugé par lui-même*, offre aux adversaires du catholicisme des armes bien supérieures à celles qu'on irait chercher dans Bayle ou dans les philosophes de l'école allemande moderne? Ce recueil d'extraits du journal de M. Veuillot, en trahissant sa bassesse, sa lâcheté, son ingratitude, son inconsistance, son hypocrisie, sa perfidie, jette une sinistre lumière sur l'état de décrépitude où sembleraient se trouver réduites les idées catholiques. Le temps des Chrysostome et des Bossuet est-il passé sans retour? Rome n'a-t-elle plus qu'un paillasse pour attirer la foule aux portes de Saint-Pierre? Si de telles questions restent longtemps sans réponse, si les véritables prédicateurs, si les docteurs, si les fidèles serviteurs de l'Église, souffrent que cet homme et ses acolytes parlent toujours, et si haut, en leur nom, nul ne peut dire en quel discrédit définitif tomberait une foi spéciale qui a besoin d'être prêchée avec tant de douceur par des gens de tant de vertu. Pour ce qui regarde les écrivains dont les noms ou les pensées sont à tout bout de champ l'objet des insultes de l'*Univers*, qu'ils sachent bien que c'est une duperie que d'entrer en querelle avec ce dernier apôtre. Dès qu'on répond, l'on tombe dans le piége. Je voudrais, pour réduire à la rage

Soyons plus chrétiens que ces hommes sans foi, et reconnaissons sans hésiter que, sinon l'une des religions issues du christianisme, du moins le christianisme peut lui-même avoir à remplir encore de longues destinées. Il dépend d'eux, et non de nous, que tous les germes de sa doctrine fleurissent sur la terre. Il dépend d'eux que les peuples rapprennent l'Évangile, non pour y examiner la question inutile des dogmes, mais pour admirer et pratiquer la morale féconde de Jésus de Nazareth. Chateaubriand, l'auteur du *Génie du Christianisme*, a donné pour titre au chapitre LV de son *Essai sur les Révolutions*, cette question : QUELLE SERA LA RELIGION QUI REMPLACERA LE CHRISTIANISME? Il faut dire qu'aucune religion ne le remplacera sans doute, et qu'il lui appartient, si les ennemis de la raison le veulent bien permettre, de mener jusqu'à son terme l'éducation de la raison humaine, si jeune encore et si fréquemment chancelante.

Béranger[1], Napoléon[2], Mirabeau[3], Voltaire[4], Jean-

les gens de l'*Univers*, voir s'organiser contre eux la confédération du silence. On laisserait se délecter dans leur lecture, le soir, devant le feu épiscopal, les bons chanoines des évêchés ultramontains; on les laisserait rire d'un rire inoffensif, et au bout de trois mois ce serait fini. M. Veuillot, sans emploi, retournerait aux petits vers légers de sa jeunesse, qu'il cultive encore de temps en temps.

[1] Voir toutes ses chansons.

[2] Lire le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

[3] Feuilleter le recueil de ses œuvres.

[4] En divers endroits de sa correspondance et ailleurs, par exemple dans l'article *Curé* du *Dictionnaire philosophique*.

Jacques Rousseau et Montesquieu, lorsqu'ils fixent leurs regards sur l'avenir prochain de l'humanité, ne songent pas à préparer la fortune d'un nouveau culte; ils savent que l'on ne prémédite pas des religions, et ils pensent que la morale du Christ est assez belle, si on ne la voile, pour séduire bien des siècles, assez forte pour leur suffire. Montesquieu même, que je cite ici le dernier, y trouve un pivot, qu'il cherche ailleurs en vain, pour assurer le mouvement des sociétés de tous les temps. Il fait son procès à Bayle, pour n'avoir pas distingué « les ordres pour l'établissement du christianisme d'avec le christianisme même, et pour avoir osé avancer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un État qui pût subsister. » Vivement il répond : « Pourquoi non? ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle : plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme, *bien gravés dans le cœur*, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des États despotiques. »

Ce sont d'inintelligents amis de Béranger, ceux qui consentiraient à retrancher de son œuvre un certain nombre des chansons qu'aujourd'hui l'on pourrait juger trop fortes; ce sont des amis encore moins sages

ceux qui ne veulent voir dans la hardiesse de ses chansons qu'un jeu charmant de l'esprit douteur et railleur. Sans doute, Béranger n'a jamais marchandé la satire aux soi-disant interprètes de la volonté divine qui veulent faire de la vie d'autrui une expiation, qui tourmentent la conscience, qui environnent la mort d'affres terribles, qui dénaturent les sentiments les plus naturels, qui introduisent dans la pratique de la pensée l'habitude de la crainte et du mensonge, qui font enfin d'une certaine orthodoxie[1] une sorte d'idole à laquelle ils sacrifient les corps et les âmes des hommes; mais la guerre qu'il intente sans relâche et sans pitié à l'hypocrisie et à l'intolérance, c'est le plus bel hommage qu'un honnête homme puisse

[1] Quel est par excellence le mot chrétien? c'est le mot charité. Est-ce lui qui a le plus souvent été prononcé dans l'histoire de l'Église? est-ce lui encore qui sort le premier de la bouche des orateurs de l'Église? Tant s'en faut : le mot qui a fait le plus de bruit et qui passe partout le premier, c'est toujours le mot orthodoxie.

L'orthodoxie! Oubliez, nous dit-on, les querelles du passé, la condamnation de Galilée, les auto-da-fé de l'inquisition; oubliez ces barbaries des siècles barbares : la doctrine s'épure, elle est perfectible, elle a reconnu le mouvement des planètes, elle sait que Josué n'a point arrêté le soleil, elle admet que les sept jours de la Genèse ne sont pas sept journées comme les nôtres. Étudiez la marche de cette vénérable doctrine : chaque jour, elle devient plus douce pour la raison.

Où est la preuve de cet adoucissement de la doctrine catholique? où voyez-vous qu'elle se simplifie? Au moment où les dogmes paraissent finir, un dogme nouveau vient d'être montré à la terre : la Vierge, mère immaculée, devient fille immaculée de sa mère. La croyance de saint Pierre et de saint Paul, de Grégoire VII ou de Sixte-Quint n'a pas suffi au catholicisme moderne, et la raison universelle est chargée d'un nouveau fardeau de foi.

rendre à Dieu, quand il est doué d'un esprit comparable au sien.

Déiste convaincu et décidé à ne jamais rougir de sa conviction[1], Béranger a été pénétré toute sa vie et il a imprégné toute son œuvre de ce vrai et pur sentiment religieux qui contient à la fois le respect du Dieu inconnu et l'amour de la vie et des hommes. On a pu voir, dans son recueil posthume, comment cette piété élevée et généreuse a coloré et animé ses derniers vers; mais dès les premiers jours de sa vie poétique, dans ses compositions même les plus légères, n'avait-il pas déjà marqué le sens et montré la portée de ses chants? Les *Gueux* datent de 1812. Dès lors Béranger s'écrie :

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaieté.

Quand on lui fait un crime de sa chanson du *Bon Dieu*, il écrit en marge une note :

« Béranger, dit-il, en faisant la chanson du *Bon*

[1] « Avec un fonds inébranlable de cette foi que nous appelons déisme, foi si fortement gravée dans mon cœur, qu'unie à tous mes sentiments elle irait jusqu'à la supposition, si ma raison le voulait permettre,... je suis, et je mourrai, j'espère, ce qu'on appelle en philosophie un spiritualiste. Il me semble même que ce sentiment profond se fait jour à travers mes folles chansons. »

(*Ma biographie*, édit. in-32, p. 315.)

Dieu, n'eut pas l'idée de commettre une impiété, il s'en faut [1]. Il prit cette fois Dieu comme nos religions l'on fait dans la tête du peuple, et non comme lui-même l'avait conçu. C'est cette idole grossière qui lui servait de cadre pour des couplets dont la morale, après tout, est plus en rapport avec l'Évangile que celle de nos jésuites intolérants. »

Qu'on n'objecte pas que l'ironie ne doit, ni de près ni de loin, toucher à ce qui fait le fonds, même le fonds grossier, de quelque croyance, et que la superstition est respectable en ses erreurs. Nous savons trop ce que les grossièretés des cultes coûtent de travail et ce qu'elles peuvent coûter de sang à qui veut les détruire.

Et, d'un autre côté, que nul ne dise que Béranger ne prétendait pas être un commentateur de la morale chrétienne et que nous le faisons ici trop évangélique. Dire que sa philosophie est pieuse, ce n'est pas dire qu'elle est crédule.

Dans *Ma Biographie* [2] il dit expressément : « L'Évangile, malgré ma croyance arrêtée, a toujours été pour moi une lecture philosophique et la plus consolante de toutes. » Ses dernières conversations aboutissaient presque toutes à parler de la morale de Jésus. « Nous nous approchons du monde évangélique,

[1] *Notes nouvelles*, n° XCI.
[2] Page 315, édit. in-32.

disait-il; voici venir la vie de l'Évangile. Laissez faire, la démocratie y arrivera. Mais, pour qu'elle y arrive le plus vite possible et le plus sûrement, il faut bien prendre garde à ne pas nous laisser ramener en arrière d'un seul pas. » Examiné de ce point de vue, le dernier volume des chansons couronne bien l'œuvre du poëte. Jeune, il a chanté la vie joyeuse; dans l'âge mûr, au moment où sa force était entière, il a entrepris d'être un Voltaire nouveau et d'affranchir tous les esprits du joug de l'hypocrisie et de la terreur; au fond de sa retraite, il chante la fin des querelles sur la terre et dans l'espace infini; il chante le pardon de Satan même.

La loi d'amour est satisfaite;
Le ciel s'agrandit : gloire à Dieu!

C'est toujours la même foi dans le même Dieu, et le même amour de l'harmonie universelle. Et ces derniers vers, qui sont si doux, ne viennent pas avec moins de puissance que les premiers frapper au cœur l'aveugle intolérance. Béranger demande Dieu et l'Évangile sans outrages à la raison, sans périls pour la liberté, sans entraves pour la civilisation.

Aux plus impatients, à ces jeunes philosophes, à ces ardents poëtes qui jugent que l'amertume du doute n'est pas sans quelque volupté sauvage, qui trouvent prosaïque le témoignage d'une conscience commune à tous les hommes et qui se croient des lord Byron si l'ouragan du désespoir traverse leur

âme, à ceux-là, s'ils se sentent tentés de rire d'un Béranger si chaud partisan de l'Évangile, et pas plus avancé que Jean-Jacques, je rappellerai les vers d'un poëte qui n'était pas moins qu'eux blessé du scepticisme, ni moins qu'eux désespéré, ni moins qu'eux ennemi des choses triviales. C'est ce pauvre et à jamais regrettable Musset, qui laisse de si chaudes élégies et qui, un jour, dans l'*Espoir en Dieu*, a dicté ces strophes qu'emporte jusqu'au fond du ciel un si noble mouvement lyrique. Il s'adresse à Dieu, au Dieu caché, au Dieu dont il a douté, et lui dit :

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu?
Le doute a désolé la terre;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux...

... Mais, si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir,
Si dans les plaines éternelles
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création;

Soulève les voiles du monde
Et montre-toi — Dieu juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux,

Ce cri déchirant part d'une âme de poëte. Évitons-nous la douleur de le proférer en fermant notre cœur au doute. Tôt ou tard nous nous repentirions, soit en silence, soit dans une confession publique, d'avoir nié ce qui est clair comme le jour.

On ne saurait trop attacher d'importance à établir qu'il n'y a pas, si ce n'est par exception, d'athées sans hésitations et sans faiblesses; que l'athéisme, quand il est à la mode, est un engin de démoralisation qui détruit la vertu et la fortune d'un peuple; et qu'aucun grand esprit n'a jamais douté de Dieu. Béranger fait de l'affirmation de son existence l'A B C de la science humaine et la première base de toute philosophie et de toute politique.

Quand un homme doué de talent se rencontre qui nie Dieu dans un livre, sachez que cet homme, comme Bayle, que Montesquieu critiquait tout à l'heure, ne dit pas juste ce qu'il pense et que c'est des religions et des ministres des religions, et non pas

de Dieu, qu'il est l'adversaire. Il sait bien, lui aussi, qu'il a une âme intelligente pour mener son corps, et qu'il est un Dieu qui mène l'univers.

Bien certainement M. Proudhon croit en Dieu; et, s'il reproche si amèrement son déisme à Béranger, c'est une affaire de tactique. Comment n'aurait-il pas vu que Béranger a continué l'œuvre de Voltaire avec une sagacité supérieure et un succès incomparable? Le déiste Béranger, comme le déiste Voltaire, a porté des coups terribles à la superstition (ne nous lassons pas de les nommer par leurs noms), au fanatisme, à l'hypocrisie, à l'intolérance. Un athée n'a pas à espérer une si heureuse victoire. Pour tirer les hommes de l'erreur, il faut leur parler clairement de la vérité.

Sans contredit, la conscience ne relève pas de la politique, et on ne voit pas qu'il faille arguer de l'intérêt des sociétés en faveur de l'existence de Dieu et du déisme spiritualiste. Cependant, si cette preuve était admissible, il serait sans peine démontré que la croyance à la vie future et au Dieu rémunérateur et vengeur sauve seule le pacte social de ses périls, et seule maintient la civilisation générale dans le chemin de la perfection : inutile d'en venir aux prosopopées quand il s'agit de lieux communs d'une telle évidence. Un athée déterminé n'est un honnête homme que parce que son bon plaisir est de l'être. Mettons qu'il en a plus de mérite et que sa vertu est plus à lui que la nôtre n'est à nous; mais

quel avenir, on l'a dit depuis longtemps, ne menacerait pas une société de gens incrédules par système? Le jeu des passions humaines détruirait en un instant l'équilibre le plus artistement ménagé des doctrines philosophiques. Les voulez-vous si bien nés qu'ils restent vertueux dans leurs rapports réciproques? à tout le moins ils auront peu de goût pour la liberté et ne reculeront pas d'épouvante devant les flatteries naissantes du despotisme.

Les doctrines spiritualistes n'offrent pas le même danger que tout ce qu'on appellera matérialisme, athéisme ou panthéisme. La chanson du *Panthéisme* a mille fois raison quand elle dit ironiquement à un ancien prophète saint-simonien :

Prophète, ces gens déraisonnent;
Ils prédiront, dans leurs regrets,
Qu'au sol où les tyrans moissonnent
Ton culte fournira l'engrais.
Plus d'un républicain le pense,
Aveugle qui préfère encor
Au panthéisme à large panse
Le mysticisme aux ailes d'or.

Le mysticisme veut dire ici le spiritualisme, qui laisse à l'homme le droit d'appel à Dieu, et non pas le mysticisme des gens énervés qui ne vivent que dans l'extase et le miracle.

En somme, les étiquettes des philosophies et des religions ne signifient rien : cet honnête homme qui se croit panthéiste n'est qu'un déiste ami des grands

rêves poétiques ; celui-là qui, sans charité, compte sur sa belle part de paradis et s'est fié toute sa vie dans ses dévotions minutieuses au saint rosaire et à tel autel privilégié de l'Immaculée Conception, n'est réellement qu'un épais matérialiste.

Ce sont les œuvres, non la croyance, que Dieu juge. Les œuvres sont à l'homme ; sa croyance ne vient pas de lui, et c'est encore là ce qu'il faut chanter et ce qu'il faudrait prêcher, dans l'intérêt même des sociétés humaines et pour l'honneur de la philosophie et de la religion. J. J. Rousseau allait plus loin et disait admirablement : « Vous objectez [1] que, si Dieu eût voulu obliger les hommes à le connaître, il eût mis son existence en évidence à tous les yeux. C'est à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme nécessaire au salut de répondre à cette objection, et ils y répondent par la révélation. Quant à moi qui crois en Dieu sans croire cette foi nécessaire, je ne vois pas pourquoi Dieu se serait obligé de nous la donner. Je pense que chacun sera jugé non sur ce qu'il a cru, mais sur ce qu'il a fait, et je ne crois point qu'un système de doctrine soit nécessaire aux œuvres, parce que la conscience en tient lieu. »

N'étouffons jamais en nous la voix de cette conscience qui nous parle si souvent de Dieu, qui nous atteste notre immortalité, qui, suivant les temps et les lieux, nous indique à tous notre devoir, c'est-à-

[1] *Lettre à Mme de ****, 15 janvier 1769.

dire notre rôle naturel dans les évolutions du monde humain, et nous sommes sûrs de n'avoir à craindre aucun châtiment dans l'éternité. Ceux qui nient Dieu, quand on les somme d'indiquer les racines de la morale, les montrent dans la conscience [1]. Cette conscience qui suffit sans Dieu, avec Dieu suffit encore.

La théodicée de Béranger n'est donc pas compliquée.

Il y a un Dieu devant lequel doit s'incliner quiconque sent que Dieu existe; et chez tout homme ce Dieu, même en restant caché, parle par la voix de la conscience. Voilà toute la philosophie; voilà où asseoir toute la morale.

Une ombre de Dieu brille en nous;
Je le sens, et pourtant j'ignore
Ce qu'à ses yeux nous sommes tous
Sur ce vieux sol qui nous dévore [2].

Même en cherchant bien, même après trois mille ans de systèmes accumulés, nul n'en sait davantage. Les études de philosophie détaillée sont certainement très-intéressantes pour les gens de loisir, mais elles ne sont pas nécessaires à l'humanité. Elles sont même nuisibles à la plupart de ceux qui s'y livrent,

[1] La théorie de l'*Immanence*, de M. Proudhon, n'est pas autre chose que la divinisation de la conscience universelle. Il ne supprime pas Dieu, il le recule; et, comme l'homme toujours cherche Dieu, sa peine en grandit.

[2] *Mon Ombre.*

sans laisser raturer ensuite au sens commun leurs dissertations les plus ingénieuses.

Et, (pour continuer avec une autre chanson),

> Et combien de docteurs modernes,
> En ballons d'un vaste appareil,
> Vont sans cesse, armés de lanternes,
> A la recherche du soleil !

C'est l'histoire de toutes les écoles de philosophie allemande, depuis Leibnitz.

Ainsi, faisons fort peu de métaphysique de fantaisie, faisons-en le moins possible : non pas qu'il faille cesser d'interroger la nature autour de nous et au-dessus de nous; mais parce qu'il faut revenir sans cesse à nous-mêmes, et ne pas laisser oisif l'excellent juge qui habite chez chacun de nous et qui s'appelle la conscience ou la raison.

De la lumière ! toujours de la lumière ! La jouissance suprême est de voir clair ; le comble de l'art, c'est de ne jamais émettre une pensée qui n'ait pas de sens, c'est de ne jamais écrire un mot qu'il faille lire deux fois pour le comprendre. Peu à peu nous arriverons tous à cette grande joie que la clarté des pensées doit répandre parmi les hommes. L'esprit humain se mouvra enfin dans son entière liberté.

Voyant ou croyant le catholicisme orthodoxe en décadence, ceux qui pensent qu'il sera remplacé par une foi faite de toutes pièces disent [1] : « Le temps est propre pour une rénovation de la théologie. »

[1] Jean Reynaud, *Ciel et Terre*.

Erreur profonde! Nous avons toujours marché en avant : de l'idolâtrie aveugle au paganisme anthropomorphique, du paganisme de la Grèce et de Rome au christianisme émancipateur des pauvres et consolateur des affligés; nous ne pouvons pas maintenant reculer de la philosophie dans une théologie nouvelle. Notre philosophie même doit chaque jour se débarrasser des systèmes inutiles. C'est à la française qu'il faut penser : peu et bien, comme a fait Rousseau dans l'*Émile*, comme a fait partout Voltaire.

L'économie politique peut être profonde et extrêmement habile chez les écrivains spéciaux ; elle ne se fait lire et ne se fait comprendre à tout le monde que chez M. Thiers. De même la philosophie n'est guère abordable aux braves gens que dans Voltaire ; et la morale, que dans l'Évangile.

A vingt ans, on écrit partout le mot philosophie : philosophie de l'histoire, philosophie des lettres, philosophie des sciences ; à trente ans on s'en moque avec Pascal, parce qu'on sait que le sens commun est l'unique lumière qui ne vacille jamais, et qu'il n'a pas besoin de passer par le doute méthodique de Descartes pour arriver à une croyance. Il est certain que nous sommes encombrés de thèses, de théories et de systèmes.

Grâce aux doctrines éclectiques [1],
En France, on doit s'entendre au mieux

[1] *L'Olympe ressuscité.*

A redorer les basiliques,
A rebadigeonner les dieux.

Ce siècle-ci, avec sa prétendue impartialité qui n'est chez tant de gens que de l'indifférence, a battu tous les buissons de l'histoire et de la philosophie. Quelle nourriture l'esprit humain y a-t-il trouvée? Dites quelle viande creuse. C'est un signe de grande intelligence, dans une telle cohue, d'aller au plus pressé, de choisir une lumière, la plus en vue, la plus nette, et de la planter au beau milieu de cette foule qui marche à l'aventure? En d'autres temps les systèmes, les théories et les thèses philosophiques sont d'excellents exercices à pratiquer : maintenant rien n'est aussi nécessaire que la régularisation des idées communes et la simplification de la philosophie générale.

Ne craignons pas d'être courts, pourvu que nous soyons vrais. C'est ainsi que la doctrine de Béranger non-seulement suffit à l'humanité, mais l'emporte sur toute autre, dans la confusion présente des doctrines.

Contre les gens qui se disent athées et ceux qui réellement ne vivent que dans l'adoration de la matière, contre ces corrupteurs volontaires ou involontaires de la morale privée et de la morale publique, Béranger tient hardiment levé le drapeau de Dieu. Mais c'est aussi l'enseigne de la tolérance, et c'est toujours l'enseigne de la raison ; il repousse

donc, avec la même force, quiconque veut lier les hommes au nom de Dieu, quiconque les effraye et les tourmente.

Au temps où il écrivait ses chansons les plus hardies, il y avait péril pressant pour la civilisation moderne. L'hypocrisie et l'intolérance avaient répandu l'obscurité et la terreur sur ce vaillant et lumineux pays de France. Béranger seul, et ce fut assez, descendit dans l'arène et combattit sans relâche. Il se rappelait le mot de Voltaire : « J'ai vu[1] qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'est une duperie : il faut faire la guerre et mourir. »

Béranger fit la guerre et triompha.

Aujourd'hui le danger n'existe plus, quoique les apparences du danger puissent se reproduire et se soient peut-être reproduites. Le moindre citoyen maintenant, et les plus zélés défenseurs du principe d'autorité n'ignorent pas que, si l'athéisme ruine à la longue la liberté, le pouvoir est ruiné aussi dès que la nation ne compte plus sur son exacte et rigoureuse impartialité en face des différentes manières de croire en Dieu et d'honorer Dieu[2].

[1] *Lettre à d'Alembert* du 20 avril 1761.

[2] C'est pour cela qu'on voit l'Empereur se féliciter à Sainte-Hélène d'avoir été un chef d'empire notoirement incrédule.

« Nul doute, dit-il (*Mém.*, I, p. 669), que ce ne fût un bienfait pour les peuples ; et autrement, comment aurais-je pu exercer une véritable tolérance? comment aurais-je pu favoriser avec égalité des sectes aussi

On n'a donc plus de craintes réelles, et, quand les circonstances amènent des mouvements de réaction ou de restauration plus vifs qu'on ne s'y attendait, ceux même qui en veulent le plus profiter, comme ceux qui en souffrent le plus, tout le monde sait à quoi s'en tenir sur leur énergie réelle et sur leur sincérité.

La cause de la tolérance et de la raison douce est probablement gagnée à jamais en France. Béranger, du moins, est mort avec cette pensée. S'il n'avait cru que l'antique orthodoxie, si opiniâtre, si ignorante, si cruelle au besoin, n'était pas, à quelque filament près, déracinée du sein de la civilisation, il n'aurait pas mis dans ses chansons dernières une expression si clémente d'oubli pour les querelles sanglantes d'autrefois, et d'espoir pour la pacification des religions et des cultes.

Sa magnifique chanson de l'Apôtre est son dernier cri de guerre.

contraires, si j'avais été dominé par une seule? » Quand Napoléon s'exprime ainsi, il sait que ses paroles sont recueillies, et il devine le retentissement qu'elles peuvent avoir un jour en Europe. Il a pesé tous ses mots, et ce n'est pas en souverain héréditaire qu'il pense : il parle comme doit parler un philosophe qui n'examine plus que la marche des sociétés humaines et ne désire plus que leur perfectionnement. S'il a agi en 1801 d'une manière et parlé d'une autre en 1816, c'est qu'il visait, dès l'année 1801, au pouvoir absolu, et que l'ancienne orthodoxie rétablie doublait dans sa main ses chances de succès. Déchargé du faix de l'ambition personnelle, Napoléon tient le langage de Voltaire, de Béranger, et, s'il plaît à Dieu, le langage de toutes les dernières générations du dix-neuvième siècle.

Paul, où vas-tu? — Je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.
— Tremble! ils te livreront aux prêtres
En échange d'un peu d'encens.
— Non, non; je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.

Son vers est presque attendri lorsque, arrivé au terme de sa course, il dépose son bâton de voyage et lui dit :

Pour quelque proscrit, tribun, pape, ou roi,
Je veux te laisser au bord de ma tombe.

Un ange même, dans la *Dernière Fée*, prédit les temps nouveaux à un prêtre tout étonné de voir un messager de Dieu pleurer sur le tombeau d'une fée.

Hors le grand Dieu, tu le vois, tout succombe.
Crains pour le temple où la foi t'a bercé;
A tes autels si déjà l'homme insulte,
Prêtre, à la fée accorde quelques pleurs,
Et viens m'aider à suspendre ces fleurs
Sur l'humble fosse où descend tout un culte.

Respect et gloire à Dieu, mépris de ceux qui usurpent son nom pour le mal des hommes, tout Béranger est dans ces deux fragments des chansons posthumes. Sa mort, cette mort douloureuse, dont on a tant parlé sans la connaître, ne les a point démentis et ne pouvait les démentir[1].

[1] L'éditeur, d'ailleurs si consciencieux de la *Correspondance de La-*

Il est mort déiste, parlant quelquefois de Dieu et de l'avenir, quand sa raison s'éclaircissait, avec des paroles étranges et d'une voix inspirée. Plût

mennais, publiée ces jours-ci, a eu le tort, dans ses NOTES ET SOUVENIRS, de comparer la mort et les funérailles de Lamennais à la mort et aux funérailles de Béranger. Ce n'est pas sans quelque aigreur qu'il oppose l'admirable énergie de volonté dont l'un a fait preuve jusqu'à son dernier souffle à l'espèce de réconciliation avec l'Église orthodoxe que l'on suppose avoir été désirée par l'autre. Il oublie que peu importe comment Béranger devait mourir, et que sa vie tout entière attestait assez fermement sa pensée constante; tandis qu'il importait beaucoup que l'on ne vît point l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* revenir à ses premiers sentiments. Il oublie surtout que la mort de Béranger n'a pas été en contradiction avec sa vie, et que c'est un faux bruit qui a fait croire un instant le contraire. Pendant les trois dernières semaines, la maladie avait, d'ailleurs, enveloppé d'un nuage l'intelligence si lumineuse du poëte.

Un autre écrivain, dont les amis de la liberté et de la raison estiment les écrits et louent le caractère, a commis une erreur bien plus grave : il s'est emporté dernièrement, dans un article de journal, jusqu'à l'outrage, et il n'a pas craint, en parlant de Béranger et en l'accusant d'une mort pénitente, de parler de cadavre à traîner aux égouts. Je pense qu'il s'en repent.

Mais, puisque de ce côté même partent de pareilles insultes, il faut une fois de plus dire quelle a été cette conversion ou ce repentir qu'on attaque.

Puisque j'ai eu l'honneur d'écrire, à la suite de MA BIOGRAPHIE, l'*Appendice* qui la termine, je puis me citer moi-même et j'affirme que ce que je dis est rigoureusement vrai.

Il y a dans l'*Appendice* ce passage :

« La sœur de Béranger, religieuse cloîtrée, ne le voyait qu'une fois l'année (et dans son couvent) depuis son entrée en religion. Elle vint le voir, autorisée par l'archevêque et accompagnée d'une autre religieuse. La porte lui fut ouverte; elle embrassa son frère, reçut ses embrassements silencieux, se retira et ne put (ou ne voulut pas) revenir; mais elle témoigna sa reconnaissance aux amis de Béranger et envoya chaque jour chercher des nouvelles. M. Jousselin, l'ancien curé de Passy, devenu curé de Sainte-Élisabeth, avait retrouvé Béranger dans

à Dieu que nous mourrions tous de la sorte, après avoir ainsi vécu, dans le giron de la sagesse, de la raison, de la tolérance, à égale distance de l'hypo-

sa paroisse. Ils avaient parlé encore de leurs pauvres. Lorsque la maladie de Béranger sembla toucher à son terme, M. le curé lui vint rendre visite. *Leurs conversations furent rares, très-courtes et peu importantes**. Il y en a une, la dernière, qu'on a racontée de manières bien différentes. Au moment où M. l'abbé Jousselin, pour se retirer, tendait la main à Béranger, Béranger lui dit d'une voix nette : « Votre « caractère vous donne le droit de me bénir. Moi aussi, je vous bénis. « Priez pour moi et pour tous les malheureux : ma vie a été celle d'un « honnête homme. Je ne me rappelle rien dont j'aie à rougir devant « Dieu. »

Dans ma brochure sur les *Erreurs des critiques de Béranger*, j'ai dû, en parlant des funérailles et de la manière dont on en parla, revenir, avec quelques nouveaux détails, sur le texte de l'*Appendice*.

« Les journaux religieux, disais-je, sauf une ou deux échappées, gardèrent le silence. Était-ce l'effet des magnifiques funérailles et la marque de la honte? Il s'agissait d'une petite expérience qu'on voulait faire et qui n'a pas réussi. On pensait à répandre le bruit de la conversion de Béranger. Le poëte n'y eût pas gagné le pardon de ses adversaires et il pouvait y perdre les sympathies philosophiques de ceux qui, sur cette terre de misères, cherchent la vérité courageusement, à leurs risques et périls. Voltaire n'avait-il pas été soumis exactement au même travail?

« Nous avons confessé Béranger, dirent-ils; nous l'avons absous à « Sainte-Élisabeth. Béranger a renié sa vie. Que la terre lui soit légère ! » Peut-être y a-t-il des personnes qui ont cru que Béranger s'était réellement confessé. « Béranger a reçu son pardon, » dit M. Proudhon dans son dernier livre. Je ne crois pas que le pardon ait été donné; en tout cas, la confession n'a pas eu lieu.

« Voici l'exacte et entière vérité sur ce point important. Mademoiselle Béranger, religieuse cloîtrée, devait naturellement désirer que son frère fît une fin chrétienne. Le 6 juillet, M. Perrotin reçut une lettre

* Dans une biographie de Béranger faite pour un journal à deux sous, on a trouvé étrange que j'insistasse si particulièrement sur ce point. Je trouve encore bien plus étrange cette remarque. La vérité, en un cas semblable, doit-elle jamais être amoindrie? Je ne suis rien, mais mon témoignage est quelque chose.

crisie destructive et du doute destructeur de la morale humaine, pleins de respect pour le nom de Dieu, sachant bien pourquoi nous croyons en lui.

fort polie et très-digne par laquelle il était pri', au nom de mademoiselle Béranger et *de la communauté*, de p éparer une entrevue entre l'abbé Jousselin et le malade, — lettre signée *Marie-Sophie*, supérieure. M. Perrotin ne pouvait avoir la pensée d'introduire chez son ami un prêtre qu'il n'avait pas demandé à voir.

« D'un autre côté, l'un des amis de Béranger, M. Thomas, payeur central du ministère des finances et catholique sincère, ayant entendu Béranger parler de Dieu (ce qu'il faisait souvent, avec émot'on, mais en des termes philosophiques), crut devoir aller trouver M. Jousselin, curé de la paroisse et ancien curé de Passy. C'est ainsi que M. le curé de Sainte-Élisabeth vint voir Béranger. Il a été dit dans l'*Appendice* qui suit MA BIOGRAPHIE que ses visites furent rares, très-courtes, et inutiles à raconter. Le peu de paroles intéressantes qui furent prononcées y ont été fidèlement transcrites.

« Mademoiselle Béranger, autorisée par l'archevêque, vint voir son frère. Il ne fut pas question entre eux de religion*.

« Vers le temps où M. Jousselin fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, le bruit courut qu'il allait publier une brochure sur les

* On a dit que mademoiselle Béranger avait espéré une conversion et qu'elle eut la douleur de se voir froidement accueillie par son frère, que M. Antier l'empêcha de parler, qu'elle se retira mécontente. Voici la lettre qu'elle a écrite à M. Antier, le 17 juillet 1857, et dont elle a permis qu'on fît usage :

« Monsieur,

« C'est une consolation pour moi, au milieu de ma profonde douleur, de savoir que mon bien-aimé frère a trouvé un ami comme vous, qui lui a donné jusqu'à la fin les témoignages du plus sincère dévouement. Je sais les soins pénibles que lui a prodigués aussi madame Antier, et je n'ai point d'expressions pour vous en témoigner à l'un et à l'autre ma vive reconnaissance. Que ne puis-je être à même de vous en donner des preuves efficaces !

« Recevez, monsieur, et veuillez faire agréer à madame Antier l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués et de la gratitude qui toujours vivra au fond de mon cœur.

« Votre très-humble servante,

« SOPHIE BÉRANGER. »

Ainsi se démentent deux assertions différentes : 1° Béranger n'a pas demandé à se confesser ; 2° les amis de Béranger n'ont pas eu besoin de s'interposer entre lui et mademoiselle sa sœur.

et nous faisant l'honneur de tirer de notre intelligence, comme de notre âme, l'hommage que nous lui rendons, sans regret pour la vie que nous avons aimée, sans crainte pour l'heure inconnue qui va suivre l'heure de la mort.

Aucun sujet d'étude n'est plus grave; il s'agit là du terrible pair ou non de Pascal qui menace les âmes hésitantes. Dieu, la mort, l'éternité, ces mots retentiront peut-être fulgurants d'épouvante sur notre lit de vieillesse et de maladie. Nous devons tous mourir en effet; notre chair à tous, ta chair, ô mon lecteur! sera flétrie et décomposée quelque jour.

Choisissons cependant.

S'il est une religion clairement révélée aux hom-

derniers moments de Béranger. Des amis du poëte, qui savaient combien peu ces derniers moments avaient fourni de matière à un écrit religieux, se préparèrent à rendre publique une déclaration qui contiendrait le résumé authentique de tout ce qui s'était passé dans la chambre du mourant; mais le bruit qui avait pris cours étant tombé bientôt et la brochure n'ayant pas paru, la déclaration devint inutile.

« Lorsqu'il parut impossible de soutenir le bruit de la conversion de Béranger, l'*Univers*, soi-disant religieux, chef de meute, et tous les petits journaux des diverses provinces reprirent le chœur interrompu de leurs injures, et ils le reprirent avec un élan, un ensemble, un air de sécurité, qui ne pouvaient manquer de déterminer les retardataires à dire leur mot de « ce coquin de Béranger. »

Et je réimprime, une fois encore, la note qui, dans la brochure, se rapportait à ce passage :

« Pourquoi M. E. de la B***, voulant imprimer une Vie de Béranger à dix centimes et ayant une gravure à mettre quelque part pour illustrer son texte, a-t-il choisi un dessin représentant, en apparence, la confession de Béranger? »

mes par le Dieu de l'infini, si ce Dieu veut les punir, comme d'un crime, de ce qu'ils vivent; si la vie est un péché dont il faut nécessairement se racheter, si une foi spéciale est le seul moyen de salut qui nous soit accordé, faisons violence à la nature, rejetons de notre âme la liberté de penser, courbons la tête sous la foi, chargeons les sciences de chaînes, rougissons de honte à la moindre idée d'indépendance ou de plaisir, et adorons en silence la volonté des rois qui nous sont donnés par la Providence divine. Si la raison résiste, si notre cœur se révolte, s'il veut, coûte que coûte, aimer un Dieu paternel, si l'Évangile nous parle un autre langage que l'Église, abandonnons-nous au sentiment de la dignité humaine, croyons à notre rôle, redressons le télescope en face des nébuleuses les plus lointaines, osons penser, osons louer la joie, et pratiquons enfin la liberté.

Tout cela sans injure pour aucune religion d'autrefois, et sans ingratitude particulière pour la religion catholique qui a eu de si beaux jours, qui, nous le savons bien, est un chef-d'œuvre de politique et de théologie pour les savants et qui a donné, qui donne encore à tant d'ignorants des consolations et des espérances appropriées à leur pauvre génie.

Il y a de Béranger un vers autrefois célèbre :

> Qu'on puisse aller même à la messe,
> Ainsi le veut la liberté.

Cet homme si sage, si juste, si véritablement ami des hommes, n'a jamais songé à faire violence à qui que ce fût. Il respectait la superstition elle-même, là où elle était sincère. Sans pitié pour les spéculateurs qui font de la foi d'autrui métier et marchandise, il eût au besoin confirmé dans leurs erreurs les âmes simples qui n'ont jamais connu que ces erreurs et chez lesquelles on ne saurait les détruire sans y semer du même coup le désespoir. C'est le fanatisme, et non la faiblesse d'esprit, qui est un crime. Les pêcheurs de France ou d'Italie invoquaient autrefois Neptune dans les naufrages ; avec la même ardeur, au moment du péril, ils invoquent aujourd'hui la Vierge. Est-ce cette habitude, d'ailleurs indestructible, qui arrêtera la civilisation moderne? D'où qu'elle vienne, laissons aux humbles, qui ne doutent pas par eux-mêmes, leur croyance consolatrice, n'allons les protéger contre leur foi que si elle commence à leur nuire.

Assurément l'homme qui a besoin de croire a également besoin de purifier sans cesse le culte qu'il rend à Dieu et d'y mettre chaque jour une plus grande part de sa raison. Mieux il comprendra ce qu'il fait, meilleur devient son hommage. Assurément aussi le temps purifie les religions et y donne un rôle toujours plus actif à l'intelligence. Mais, si nous songeons au peu de siècles écoulés depuis que l'histoire écrit la vie des nations, si nous jetons les yeux sur la variété et le nombre des peuples qui attendent une civilisation égale à la nôtre, si chez nous-mêmes et jusqu'en nos

villes les plus brillantes, nous étudions la manière de penser de la plupart des hommes, nous devons, à moins de n'aimer que les rêves, reconnaître que le temps où les religions seront tout à fait inutiles est bien loin d'être arrivé. Bien plus, il n'arrivera probablement jamais : car il est à peu près certain que l'inégalité des intelligences subsistera jusqu'au dernier jour de l'humanité. Le goîtreux des Alpes pensera toujours d'une autre façon que Newton ou que Corneille. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de corriger jusqu'à l'œuvre de Dieu. Ceux qui conseillent sérieusement l'athéisme ou, du moins, la destruction violente de tout sentiment religieux ne voient-ils pas dans quel abîme seraient jetés les esprits faibles? Ils paraîtraient peut-être, sous une pression puissante, les athées les plus hardis, comme ils sont les croyants les plus crédules; mais quelle triste vie et quelle mort triste on leur inflige?

Non, non, nous n'avons pas le droit de créer de telles misères.

> Qu'on puisse aller même à la messe,
> Ainsi le veut la liberté.

Il faut conclure néanmoins, et comment conclure?

Béranger croit énergiquement en un Dieu créateur, en un Dieu juste et bon. Il sait que l'athéisme est plutôt une maladie de l'intelligence qu'une philosophie; il pense encore qu'il n'y a point d'athées véritables et que ceux qui nient Dieu n'en veu-

lent qu'aux religions corruptrices de la raison.

En même temps qu'il croit en Dieu, Béranger croit à l'immatérialité de l'âme et à la vie future. Il y croit, parce qu'il y croit et aussi parce qu'il veut y croire. La grande majorité des hommes ne partage-t elle pas instinctivement la même croyance? Non-seulement cette doctrine est fortifiante et consolante; mais plus qu'aucune autre elle favorise dans le sein des sociétés humaines le développement des vertus privées et des vertus publiques. Aucune autre n'est un auxiliaire plus puissant des idées de dignité individuelle et de liberté.

Mais, si quelqu'un, de bonne foi, doute de Dieu et doute de son âme, si quelqu'un n'a pas soif d'éternité, Béranger ne croit pas que ce tort de l'intelligence d'un homme lui puisse être imputé à crime par Dieu : ce sont les œuvres que Dieu juge, et non pas la croyance.

Croyons en Dieu et n'enfreignons pas les ordres de la conscience. Si nous ne croyons pas, vivons honnêtement, et cela peut suffire encore.

Ce qu'il faut avant toute chose à cette jeune et craintive humanité qui d'hier à peine est émancipée, qui ne pense encore avec calme que dans la raison de quelques-uns de ses représentants les mieux doués par Dieu, c'est une croyance toute simple, la plus claire, la plus douce possible. L'histoire raconte comment les religions et les philosophies diverses se sont succédé déjà les unes aux autres sur la

terre et comment le christianisme, il y a près de deux mille ans, a recueilli l'héritage des générations antérieures. Elle montre que toutes les fois qu'une religion devient une entrave à la civilisation d'un peuple, ce peuple coupe le câble qui retient son activité attachée à des principes désormais frappés d'inertie. Il est donc absolument nécessaire que les religions modernes se dégagent, pour subsister, de ce qui pèse inutilement en elles, et qu'autour de la croyance plus ou moins chargée de dogmes, que les siècles se transmettent, il y ait chaque jour un préjugé de moins, une pensée de plus. Il est nécessaire surtout que les hommes ne soient pas écartés du besoin de croire par le besoin, plus pressant quelquefois, de se défier de ceux qui disent qu'il faut croire et comment il faut croire. La meilleure religion est celle, par conséquent, qui place le moins d'hommes entre Dieu et l'homme, le moins de mystères, le moins de dogmes entre la vérité éternelle et l'intelligence humaine.

La pacification définitive des idées, l'organisation de la grande politique de l'avenir, ne cessera d'être une chimère que lorsque nous aurons chassé de chez nous, sans retour possible, tout ce qui encourage et entretient l'hypocrisie, le fanatisme, l'intolérance.

Mais la question n'est pas si aisée à résoudre. Comment se fait-il, en effet, que lorsqu'une religion chancelle depuis longtemps dans les cœurs, il y ait toujours pour la redresser, et coûte que coûte, des

personnes qui, en réalité, ne croient pas à son avenir?

Cela vient de l'excessive paresse qui empêche le plus souvent les hommes d'agir, et de leur crainte incurable de l'inconnu. Ils se cramponnent à ce qui est, comme à un arbre, jusqu'à ce que la dernière branche casse. De cette manière, les choses durent toujours mille ans de plus qu'elles n'auraient duré, et, entre la première décadence d'une grande idée générale et le triomphe définitif d'une autre idée, il y a place pour le sacrifice de vingt ou trente générations, qui vivent d'incertitude sans qu'il y ait de leur faute, et que l'histoire blâme plus tard de leur ignorance ou de leur indifférence. Comment les choses pourraient-elles s'arranger mieux et marcher plus vite? le jeu des intérêts est si compliqué! tant de conventions passent comme un héritage sacré des pères aux enfants! il y a de si habiles spéculateurs pour demander qu'on ménage partout les transitions et qui prouvent, à des sociétés convaincues d'avance, qu'on ne connaît rien de plus agréable, en somme, que la stabilité de toutes les institutions! La religion d'un pays étant au premier chef une institution nécessaire, et par mille canaux en découlant et y aboutissant les lois et les mœurs, il a été jugé facilement qu'y toucher est un crime. L'histoire ne révèle-t-elle pas la gravité de tout effort fait jusqu'ici pour modifier le culte rendu à Dieu? Mahomet a une vision, et la moitié du monde est ensanglantée

par la conquête; Luther demande qu'on réforme l'Église, et tout le seizième siècle devient en Europe un champ de bataille plein de douleurs et plein de larmes!

Les sages d'aujourd'hui, et Béranger à leur tête, s'opposent à ce que la violence ensanglante désormais les conquêtes de la sagesse. Si les humbles, et il y aura toujours des humbles d'esprit, ne veulent pas, ne peuvent pas être élevés jusqu'à la lumière philosophique, nous n'irons point de force dévaster leur intelligence déjà stérile, et, dès le moment que quelques-uns de nous restent en arrière, nous comprendrons qu'une religion n'est pas inutile.

Concluons maintenant d'une manière décisive, car la philosophie pratique, comme politique sérieuse, ne se passe pas de conclusions.

On ne détruit que ce qu'on remplace. Or, y a-t-il quelqu'un qui puisse, en supposant qu'il le doive, déraciner aujourd'hui même tout le catholicisme et tout le christianisme? A-t-il à planter un meilleur ombrage pour le rafraîchissement des âmes? A-t-il à promettre, dès demain, de meilleurs fruits?

Non, n'est-ce pas? C'est donc, sinon à l'une des religions issues du christianisme, du moins à la doctrine chrétienne, qu'il faut borner nos désirs d'améliorations religieuses. La morale de l'Évangile n'est pas pour être rejetée ainsi d'un monde qui ne l'a pas encore su pratiquer sincèrement!

Au seizième siècle, la France, quand le moment était propice pour se réformer[1], est restée catholique. En 1801, au moment où la majorité des fondateurs de la nouvelle société et la plus grande partie de la nation ne pratiquaient plus[2] et ne réclamaient pas la religion romaine, le premier Consul, avec le désir de concentrer dans ses mains toutes les forces de gouvernement et en vue d'asseoir solidement son autorité, signa le Concordat qu'on blâmait autour de lui, et défit l'œuvre de l'Assemblée constituante. C'était en ces deux occasions qu'on pouvait tenter d'introduire d'un seul coup en France une manière d'honorer Dieu qui coûtât le moins possible à la raison et qui ne fût jamais un obstacle à la liberté. Aujourd'hui, il n'y a que des vœux à former.

Béranger, qui a si vivement raillé et maudit les vices et les mauvaises passions d'une partie du clergé catholique, qui a prédit pour un temps prochain la chute de Rome, n'a cessé de louer et de chanter l'Évangile.

Qu'est-ce que cet Évangile qui ne périt pas, quand même Rome et les prêtres de Rome périraient? Quelle est cette doctrine qu'un déiste comme Rousseau ou comme Béranger recommande au respect des hommes? C'est la doctrine et le code moral de

[1] V. le *Mémorial*, t. II, p. 112 de l'édit. Bourdin.

[2] V. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 157 et chap. XVII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, du même auteur.

ceux qui veulent unir désormais le culte de Dieu et la liberté de penser[1].

Encore une fois il faut conclure; et l'on ne détruit que ce qu'on remplace.

Est-ce le gallicanisme qui suffira pour cette tâche? Sont-ce les quatre articles de la déclaration du clergé de 1682 qui vengeront la raison et la liberté de tant d'outrages? D'ailleurs, le gallicanisme est mort de faiblesse : il n'y a plus, et au fait il ne peut plus y avoir que le catholicisme de Rome.

Est-ce le rationalisme pur qui, dès aujourd'hui, peut être la foi de la foule ignorante? Cette seule question indigne bien des gens; au nom de l'esprit gaulois, ils se récrient contre l'apparence même d'un doute[2]. Ils pensent que c'est un blasphème de

[1] A la page 67 du *Traité de l'Orthodoxie moderne*, de M. Coquerel, je trouve cette définition de l'orthodoxie des protestants modernes :

« Une opinion moyenne, qui se place à une aussi grande distance du pur calvinisme que du pur rationalisme, qui chérit l'Évangile beaucoup plus que la théologie, qui préfère le sermon sur la montagne et les discours après la première sainte Cène à toutes les confessions de foi, qui incline très-fortement vers une simplicité évangélique dans les doctrines et vers la prédominance d'un christianisme pratique, qui n'a point peur du progrès, qui admire beaucoup l'invincible fidélité de nos pères et n'entend rien à leur dogmatisme ; une opinion point savante, point querelleuse, point mystique, très-peu amie du prosélytisme agressif et très-ennemie de toute intolérance; mélange de bon sens et de foi chrétienne, d'instinct et de réflexion. »

[2] « Que les adversaires secrets ou déclarés de la domination de l'Église romaine en ce pays ne s'attachent point servilement, dans la poursuite de cette grande guerre, à l'imitation d'une tactique qui l'éternise et que l'expérience a condamnée. Qu'ils se persuadent bien qu'ils n'auront pas plus d'esprit que Voltaire, ni plus d'honnêteté cou-

dire que les hommes instruits et les hommes sans instruction peuvent avoir une foi un peu différente; ils en appellent au peuple de l'insulte qu'on lui fait; ils déclarent que, si la religion n'est qu'un frein, il faut détruire jusqu'au nom de Dieu; ils perdent le sens, en un mot, et ne voient pas que ce n'est pas seulement du présent qu'il s'agit, mais de tout l'avenir.

La France, dit-on, a depuis longtemps sauté au delà de la réforme de Luther et de Calvin. Aussi ce n'est pas le luthéranisme ou le calvinisme du seizième siècle qu'il est bon de lui recommander; ce n'est pas même un protestantisme quelconque. Ce qu'on peut désirer, chercher, préparer, c'est, dans l'état actuel des esprits et dans cette inégale répartition des lumières, une religion raisonnable qui permette que chacun soit son confesseur et, selon ses forces, s'explique sa doctrine. L'esprit français donnera de la vie à ce qui n'est qu'un rêve. Ne craignons pas qu'il se laisse mortifier par les sévérités d'une morale trop rigide, et, d'autre part, désirons qu'il se rappelle plus souvent le Dieu de l'Évangile au milieu de ses plaisirs.

Béranger le lui rappelle sans cesse. Voilà ce qu'au-

rageuse que l'Assemblée constituante, ni plus d'audace que la Convention, ni plus d'invention et de fécondité en matière de culte que Laréveillère-Lépaulx. Qu'ils soient enfin convaincus que la théophilanthropie spéculative est un aliment trop léger pour la multitude, et que la théophilanthropie pratique est le grand chemin des concordats. » (Prévost Paradol, *De l'impiété systématique*).

raient dû ne pas oublier quelques-uns de ceux qui, avec les mêmes idées et les mêmes désirs que lui, chargent sa mémoire de tant de fautes imaginaires. Quand on loue Chaning, il faut savoir admirer Béranger [1].

Les uns l'accusent d'impiété, et nul n'a maintenu plus vigoureusement l'idée de Dieu dans les esprits. Les autres lui reprochent la tolérance pratique et la douceur de ses chansons dernières, et nul, depuis Voltaire, n'a plus fait pour dégager le culte naturel et l'idée de Dieu de tous les voiles dont vingt siècles l'ont entourée.

Sans doute, il fut modéré dans ses actes et dans ses derniers vers; mais il eut, au besoin, l'énergie de la modération, et il montra, si l'on peut dire, en philosophie, le fanatisme de la tolérance [2]. Vertu précieuse et rare!

[1] La plupart des journaux protestants l'ont bien compris; et, quand Béranger mort était traîné sur la claie par un si grand nombre d'écrivains catholiques, il fut respectueusement salué par d'autres chrétiens.

[2] Pour clore ce premier chapitre, il y a une lettre de Béranger, écrite en 1840 à Lamennais, qui montre bien ce qu'il y avait de modéré et d'humble dans la philosophie de ce continuateur si hardi de Voltaire et de quelle manière croyait en Dieu ce penseur, qui avait besoin de si peu raisonner pour être si raisonnable. Cette lettre a été publiée récemment par M. A. Blaize, neveu de Lamennais, à la fin de l'*Essai biographique* qu'il a consacré à la mémoire de son oncle.

« 18 décembre 1840.

« Cher ami, je viens de lire, de lire avec toute l'attention dont je suis capable, vos trois admirables volumes. J'ai été constamment dans une extase que vous n'attendiez pas sans doute d'un antimétaphysicien. Ayant peu lu d'ouvrages de ce genre, j'hésite à vous dire que je ne

II

DE LA VRAIE MORALE

Du même coup qu'il affirme Dieu et reconnaît sa voix dans la conscience, Béranger affirme la morale naturelle. En voici la loi : Fais tout ce que ta conscience te dit de faire ; ne fais rien de ce qu'elle

crois pas qu'on ait chez nous rien produit de pareil ni rien d'égal. Au moins suis-je bien persuadé qu'il n'y a pas dans notre philosophie de livre écrit aussi merveilleusement. Pardonnez à l'artiste de s'être autant arrêté sur la forme. Non, mon ami, on n'a jamais mieux écrit en français, et peut-être convient-il de dire qu'on n'a jamais aussi bien écrit. A chaque page, à chaque phrase, lorsque vous descendez de Dieu jusqu'à nous, à travers tous les rayons de la science, je me représentais Rousseau ou Buffon traitant pareille matière, et il m'a toujours semblé que leur plume ne serait pas arrivée à cette souplesse, à cette lucidité, à ce facile enchaînement logique, à cette grâce donnée au plus profond savoir, à cette poésie communiquée aux plus hautes pensées philosophiques et métaphysiques. Cet ouvrage, fruit du plus vaste système, a dû mûrir bien longtemps dans votre cervelle avant d'arriver à pareille éclosion. Ce n'est pas là une œuvre faite page à page. Quelle merveilleuse coordination ! Comme on pressent déjà tout ce qui va suivre !

« Je vous parlerai peu du fond, si ce n'est pour vous mettre en garde contre mes éloges. Croiriez-vous, cher ami, que ma tête de chansonnier, sans doute aussi mon cœur, m'avaient fait des pensées qui ont le plus grand rapport avec les vôtres? Mon spiritualisme, malgré mon ignorance, s'était formulé presque entièrement ainsi pour moi, au bruit de mes joyeux refrains et de mes airs de pont-neuf, qui ne ressemblent guère, je pense, à la musique de Palestrine. Néanmoins il faut que je vous avoue qu'un point bien important établit une différence entre nous deux. Je me suis toujours élevé vers Dieu autant que mes ailes fangeuses me l'ont permis, mais toujours les yeux fermés,

te défend. Tu te sens libre, raisonnable, joyeux? garde ta joie, ta raison et ta liberté. Cherche à vivre heureux, et sache que le bonheur d'un homme dépend du bonheur de ceux qui sont autour de lui.

C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la nôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre.
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs
Nés de la conscience en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix partout se fait entendre.

VOLTAIRE.

Ainsi pensait Rousseau, lorsqu'il déclarait que l'homme est naturellement bon. Son erreur consiste

me contentant de dire : « Oh ! oh ! » comme la bonne femme de Fénelon. Croiriez-vous que je frémis presque lorsque je vois qu'on analyse la substance créatrice? Je tremble quand je vois disséquer Dieu, si respectueux que soit l'opérateur. C'est que, moi, je crois comme les petits enfants, ce qui semble ne m'aller guère. J'en ai connu un qui avait un Jésus de cire; sa bonne, en touchant à la statuette, la brisa. L'enfant se mit à pleurer en disant : « Je n'ai plus de bon Dieu, je vais « mourir ! » Bien que je sache que mon Dieu ne finira pas en poussière sous les yeux d'un puissant génie, toujours est-il que je suis tenté de crier au génie : « Croyez et fermez les yeux ! » Pourtant, je le reconnais, il fallait que les vôtres pussent voir pour ouvrir ceux de tant d'aveugles. Soyez béni pour avoir rempli une tâche apostolique si digne d'opérer des miracles !

« Malheureusement vous écrivez chez une nation qui ne sait plus lire, peut-être parce qu'on a le soin de ne lui en pas laisser le temps. Malgré toute votre renommée, je crains que cet ouvrage n'obtienne pas d'abord l'attention générale qui lui est due. Peut-être en Allemagne fera-t-il plus de sensation et cette sensation réagira-t-elle sur nous autres, gens fort distraits, qui avons pour habitude de laisser passer les chefs-d'œuvre sans y jeter les yeux et les grands hommes sans prendre la peine de les saluer. O mon ami ! puissiez-vous jouir de toute la gloire que vous méritez ! Vous n'en seriez pas plus vain, mais vous en seriez plus heureux, car ce serait la preuve qu'on vous a compris,

à dire que toute société gâte cette vertu naturelle. La vérité est que l'homme a en soi les germes de la vertu, mais que ces germes ne se développent pas tout entiers dans l'isolement, et que la civilisation peu à peu les fera fleurir tous. Si cela n'était pas vrai, pour quel rôle serions-nous créés? Si nous n'avions un but commun et une tâche commune, pourquoi la race aurait-elle pullulé et couvert la terre, planté les champs, fondé les villes?

Pullulons encore, multiplions-nous sans crainte: le *restreint moral* de Malthus est bien évidemment un crime de lèse-nature, qui n'a pu être imaginé que dans l'oisiveté des cités de commerce, là où l'avenir de l'humanité se borne pour tant de gens à la prospérité d'une famille, et où la petite bourgeoisie, sans y penser, rêve des majorats. La morale universelle veut que les hommes ne doutent pas de l'avenir de la grande famille humaine.

Et cette morale, encore une fois, est écrite dans la conscience[1]. A mesure que les siècles, ces saisons

qu'on a profité de vos sublimes enseignements, et qu'à votre voix inspirée ont disparu toutes ces doctrines absurdes et funestes qui jettent les peuples hors de la voie où Dieu a placé leur salut. »

Aux philosophes qui veulent que Dieu se démontre et que les vérités de la conscience prennent une figure géométrique, Béranger parle de sa croyance irréfléchie. Mais n'oublions pas que le même homme, au moment où il l'a fallu, et toujours au nom de la raison, a écrit les vigoureuses chansons des Papes et ouvert toutes grandes, de par Margot, les portes du paradis de saint Pierre.

[1] Nous avons remarqué que les philosophes les plus contraires au désir d'immortalité reconnaissent cette morale écrite dans la conscience:

de la vie progressive de l'humanité, se succèdent, la conscience nous découvre des parties cachées de la morale et nous parle de nos nouveaux devoirs. Elle n'a pas besoin de nous parler de nos droits. Nous n'avons pas de droits, pas plus, comme on l'a dit si finement, que les deux lignes qui se rencontrent n'ont le droit de former un angle; mais de l'accomplissement des devoirs mutuels découle pour les individus quelque chose qui ressemble à la jouissance d'un droit. Dire que nous avons le droit de vivre, le droit d'écrire, le droit de travailler, c'est une manière de parler. On n'a pas à en douter, dès qu'on voit que tout homme doit respecter le travail des autres hommes, leur pensée et leur vie.

C'est pour établir la morale, encore plus que pour fonder la notion de Dieu, qu'il est bon aujourd'hui de se réduire à peu de mots et qu'il faut éviter les théories et les disputes. Si la philosophie est deve-

« L'homme, dit Proudhon, est doué d'une faculté positive, la conscience, qui le porte incessamment à la justice. » La justice, c'est le sentiment du droit et du devoir qui se passe de sanction morale. Pascal, d'un bien autre point de vue, disait également : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles. »

Cette vraie morale, expliquée aux esprits simples d'une manière plus ou moins complète et plus ou moins bonne par les diverses religions, ne relève d'aucune religion. Elle est même indépendante, avons-nous dit avec J. J. Rousseau, de la croyance en Dieu. Et cela va comme de cire. Ce qu'il y a de plus nécessaire dans la vie humaine, c'est l'action, et non pas tant la pensée.

nue bien embrouillée, on n'a pas moins assombri la science du devoir. Notre manie de penser d'une manière distinguée, toute neuve, d'avoir un système à nous, de monter en chaire dès vingt ans, d'ouvrir une école, a donné une valeur qui sera bientôt reconnue aux moralistes familiers.

Voltaire dit :

Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.

Il n'en faut pas davantage pour rendre du cœur à l'homme qui se désespère en voyant que l'optimisme reçoit continuellement de cruels démentis. Un curé de campagne lit à ses paroissiens le sermon sur la montagne (il faudrait qu'il le lût tout entier) : en voilà vraiment bien assez, si le curé est estimé dans le village, pour que les âpres paysans se laissent séduire aux charmes de la charité. Un fait aussi incontestable, c'est que certaines chansons de Béranger, bien chantées, font encore plus d'effet qu'un sermon et que la lecture des poèmes philosophiques de Voltaire. Je ne me crois pas autrement construit que les autres, et certainement elles m'ont ému plus d'une fois jusqu'au fond du cœur.

Mais il n'est pas nécessaire d'appuyer là-dessus : quelque envie que nous ayons aujourd'hui de nous croire à l'abri de toute émotion, comme d'une chose déshonorante, nous savons, par de nombreuses expériences, quel est le pouvoir de ces chansons lorsqu'on les chante au théâtre, et que les

petites passions se taisent devant la passion. Ni la Bruyère, ni la Rochefoucauld, ni Vauvenargues, ni un Nicole n'ont poussé leurs maximes si avant dans le vif de la conscience publique: il n'est donc pas inexplicable que l'on veuille traiter ici Béranger comme un moraliste. Les amateurs de jolies remarques ne manqueront pas de dire qu'il serait bon de déposer dans une même arche sainte une grande partie des petites comédies vertueuses du Gymnase et beaucoup d'opéras-comiques; ils recommanderont alors comme tout à fait moral le pont-neuf

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie.

Ces plaisanteries feront vite leur temps, mais les œuvres de Béranger ne passeront pas si vite, et ceux qui, sachant pourquoi on l'attaque, comptent sur la solidité de sa gloire, ceux-là n'éprouvent aucune peine à parler de lui comme d'un sage dont les vers contiennent maintes leçons mémorables. Saint Jérôme ne craignait pas de louer la sagesse et la « gravité » d'Horace.

Voici les vers qui résument en morale la doctrine de Béranger :

Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Il est difficile d'exprimer d'une manière plus courte une pensée plus significative. On voit tout de suite

que ce poëte n'est pas un frivole rimeur d'élégies et qu'il ne met pas toute sa gloire à trouver d'heureux refrains pour ses chansons. Comment se fait-il qu'un démolisseur de renommées (toujours M. Proudhon) vienne se méprendre à de pareils vers et reproche sa muse efféminée à un écrivain qui, par ce seul distique, proscrit l'égoïsme, même raffiné, de l'amour et élève les grâces du caractère à la dignité d'une vertu civique? C'est plutôt cette proscription de l'amour tendre et chevaleresque que plusieurs peuvent juger dure; mais, dès qu'on raisonne en philosophe, n'est-il pas tout à fait remarquable que Béranger ait placé dans les plus doux plaisirs de cœur le devoir le plus nécessaire? Une telle manière de comprendre la vie et le rôle de l'individu prédispose Béranger à préférer moralement, à un amour dont il connaît les voluptés dangereuses, cette tranquille et féconde amitié qui n'a que des plaisirs utiles à nous offrir. Voilà pourquoi Béranger a été toute sa vie un ami incomparable, et pourquoi il y a eu si peu de place dans cette vie pour le roman de l'amour [1].

Le chantre des joies faciles de la Rome antique, Horace n'a-t-il pas également mis l'amitié au-dessus de l'amour et pratiqué cette morale avec une joie sans mélange? Quand il rencontre, dans son voyage à

[1] Une fois cependant, et assez tard, il fut blessé de la flèche invincible. Sa discrétion, sa délicatesse de sentiment fut toujours si grande, que ses plus intimes amis soupçonnèrent seuls le tourment contre lequel il avait à lutter, et dont il ne triompha qu'avec peine.

Brindes [1], et Varius, et Plotius et Virgile, avec quel sincère élan de l'âme il s'écrie :

> O qui complexus et gaudia quanta fuerunt!
> Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

« Non, il n'y a rien pour l'homme de sens au-dessus d'un aimable ami. » Ou bien

> Les longs romans qui font pitié
> Ne vaudront jamais quelques pages
> Du doux roman de l'amitié [2].

A citer toutes les pièces de Béranger dans lesquelles il a loué l'amitié, ou chanté ses amis, ou prouvé combien il les aimait, l'énumération serait longue. Il y en a vingt dans l'ancien recueil ; il y en a tout autant dans les *OEuvres posthumes*. Cette tendresse, qui se marquait par des actions plus encore que par des couplets, prend dans *ma Biographie* une couleur plus sentimentale que dans les chansons de la jeunesse. Béranger, oubliant son rôle et sa renommée, va jusqu'à recueillir des vers dont le plus grand mérite est de dater de loin et de lui rappeler ses plus chers souvenirs. Non-seulement il donnait toutes ses pensées, tout son crédit et tout son temps à ses amis ; il leur eût donné jusqu'à sa gloire. Ne soyons pas sévères pour ces quelques chansonnettes qui ne donnent pas le coup d'aile lyrique, mais qui gardent un si charmant parfum d'amitié.

[1] *Serm.* I, n° 5, v. 43.
[2] Les *Romans*.

De la *Couronne retrouvée* je détache un fleuron au passage. Le poëte illustre, le vieil ami est seul, à Fontainebleau, devant ses souvenirs de jeunesse. Il se raconte les joies passées, et une larme mouille ses yeux.

Et ces convives si fidèles
Au joyeux chant qui rend l'air plus doux,
Que plus tard j'ai pris sous mes ailes,
Pensent-ils même à moi, qui pense à tous?
Oiseaux charmants, au souvenir volage,
Tous sont épars, chacun dans son enclos.
Nous n'avons plus le même ombrage,
Plus les mêmes échos.

Quand on songe que c'est Béranger qui se plaint ainsi, si délicatement, si tendrement, lui qui n'a besoin de personne, lui qui s'est toujours voué au bonheur d'autrui, on comprend que sa maxime sur l'amour et l'amitié n'est pas une maxime de théâtre, bonne à débiter, mais qui ne se pratique pas. Jamais homme n'a su mieux aimer que lui. C'est au peu d'amis qui lui restent à ne pas souffrir plus longtemps que d'infâmes calomniateurs blessent une mémoire qui doit leur être chère : il ne suffit pas de gémir en silence et d'attendre que les temps soient meilleurs.

« Quelle douce chose que des amis ! » écrit Béranger dans *Ma Biographie* [1]. Et n'est-ce pas un conseil exquis que celui qu'il donne de ne vous laisser point

[1] Page 301.

« séparer de vos amis d'enfance qui n'ont pu [1] parvenir comme vous, et à qui sans doute vous devez une partie de votre première séve? » Il ajoute : « Déjà homme d'expérience, je me suis cramponné à tous mes vieux amis. »

Ami, ne laissons pas le monde
Nous emporter à tous ses vents;
Plus qu'une misère profonde
J'ai craint les honneurs décevants.
Rimeur, j'ai craint de faire ombrage
Aux talents d'un ordre élevé;
J'ai craint jusqu'au renom de sage
Dont Lisette m'a préservé.

Moi, sage! oh! non; c'est la paresse
Qui m'a fait ces goûts si bornés.
Non, j'aurais craint que ma sagesse
N'effrayât de pauvres damnés.
Quand souffrent, au cercle où nous sommes,
Peuple et roi, riche et travailleur,
Crois-moi, le plus sage des hommes
N'en saurait être le meilleur.

Lebrun, mon exemple t'enseigne
A faire au monde juste part.
A l'Institut qu'un autre règne :
J'ai bâti ma ruche à l'écart,
Là, si peu que le miel abonde,
Je puis craindre encor les fourmis;
Mais là, moins je me donne au monde,
Plus j'appartiens à mes amis.

[1] Page 342.

On raconte [1] que souvent, après les séances de l'Académie, Ducis et Bernardin de Saint-Pierre dînaient en famille. Ducis lisait ses vers, qui faisaient le charme de ces petites fêtes; ils aimaient à entendre réciter à Paul et à Virginie les fables de Lafontaine, surtout celle des *Deux Pigeons* et celle de *Philomèle et Procné*. Ducis interrompait par des cris d'admiration; en quittant son ami, il disait : — C'est nous, c'est nous, croyez-moi, qui sommes les riches du siècle. Les riches et les heureux [1]. D'autres voulaient être tribuns, conseillers d'État, sénateurs!

L'amour n'a pu être pour Béranger, même en théorie, qu'une amitié échangée entre les deux

[1] « Lamennais m'a souvent parlé de Béranger, dit M. Forgues *; Béranger, quelquefois, de Lamennais. De ces conversations, j'ai gardé une conviction très-arrêtée : c'est que la plus sincère et la plus chaude amitié, des deux, n'était point celle du chansonnier. »

Lamennais n'a point fait lui-même cette remarque : il eût même reconnu que, dans cette belle amitié philosophique, c'est l'ancien abbé, et non le chansonnier, qui a trouvé le plus d'avantages. Béranger s'enthousiasmait sans auxiliaire; Lamennais ne se calmait pas toujours aisément. Mais admettons que M. Forgues ait le droit de faire la part de chacun d'eux dans le commerce amical qu'ils ont entretenu jusqu'au dernier moment : il n'y aurait rien que de très-simple à ce que l'un fût un ami plus chaud que l'autre. Ne faut-il pas toujours que la balance penche d'un côté? Béranger n'attache-t-il pas plus de mérite à être aimé qu'à aimer? Un mot encore : ceux que Béranger a toujours chéris le plus, ce sont ses compagnons de jeunesse, de joie et de misère. Les illustres amis qui sont venus plus tard échangèrent avec lui moins leur cœur que leurs pensées et leur gloire. Il est doux d'apprendre, en somme, d'un témoin autorisé que Lamennais avec sa pensée donnait son âme.

* Correspondance de Lamennais. *Notes et Souvenirs*, p. cviii.

sexes. L'amour est autre chose, avouons-le; mais il ne l'avilissait pas sans doute en disant :

> D'une amante faire une amie,
> Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Ni en écrivant, à la fin de sa vie : « J'ai toujours regardé la femme, non comme une épouse ou comme une maîtresse, ce qui n'est trop souvent qu'en faire une esclave ou un tyran, et je n'ai jamais vu en elle qu'une amie que Dieu nous a donnée. »

Certes, c'est une noble chose que la passion, et il nous vient de Dieu, cet amour lyrique,

> Amour, fléau du monde, exécrable folie!

Elle descend du ciel, cette étincelle d'une électricité superbe qui frappe au sein les plus vaillants, les plus sages, les plus cruels, comme elle a charmé ou désespéré les Sapho et les la Vallière; elle est admirable encore, en ses jeux enfantins, la respectueuse religion de la faiblesse et de la beauté dont les chevaliers du moyen âge, au prix de leur sang, défendaient partout l'honneur. C'est l'amour qui a jeté dans le monde les plus beaux cris poétiques; c'est l'amour qui a révélé à l'âme ce qu'il y a de plus délicieux dans la joie, ce qu'il y a de plus fier dans le courage, dans l'espérance de plus ardent, de plus gracieux dans le souvenir; mais peut-être est-il utile qu'une voix s'élève, et, non plus au nom de l'esprit

d'humiliation et de pénitence, mais au nom de ces devoirs si nombreux que les siècles en marchant nous imposent, parle aux voluptueux des caresses menaçantes de la *Sirène*. Béranger l'a peinte, dans un merveilleux paysage, à l'heure où tout s'endort,

Le vent, le travail, la gaieté,

à l'heure où seulement, dans le silence et dans les dernières lumières du soir,

Du sein de l'onde un mot surnage,
Mot que la nuit fera redire au jour :
Amour ! amour !

La sirène, c'est l'amour même, appelle les jeunes gens qui ont leur vie courageuse à vivre :

La vie, enfant, la douce vie
N'est parmi nous, qui savons l'attiser,
Qu'un long baiser.

Le malheureux l'écoute, hésite et disparaît sous les flots. C'est en vertu d'un système à la fois philosophique et politique que Béranger, pour combattre les amours énervantes, a loué l'amour rapide et, plus tard, l'amour-amitié.

Quand nous voulons nous faire chacun notre élégie du *Lac*, nous sommes perdus pour longtemps et courons risque d'être perdus pour toujours : au contraire l'amour, tel que l'entend Béranger, laisse l'homme à la patrie, à la raison, à l'avenir. Il sait

bien qu'il y a un temps pour la rêverie nonchalante, et que nous n'avons pas été créés pour prononcer toujours ou pratiquer des sentences; mais la vie est courte, le temps nous presse;

Chaque baiser qu'on se donne
Peut être un dernier baiser.

Au galop! ne nous attardons pas, si nous tenons à vivre en hommes, aux enivrements de la passion,

Notre vie ainsi lancée
Ira cent fois dans un jour
De l'amour à la pensée,
De la pensée à l'amour.

Point de faiblesse (et c'est ici le correctif qui ne manque pas de fierté):

Jamais la tendre volupté
N'approche d'une âme flétrie,
Doux enfant de la liberté,
Le plaisir veut une patrie!

Ainsi parle au jeune Grec qui n'avait plus de patrie l'*Ombre d'Anacréon.*

C'est mettre de la raison en toute chose, et jusqu'en ce qu'il y a de plus ennemi de la raison. Béranger n'est pas loin, en réalité, de croire lâche un cœur qui ne veut s'emplir que d'amour, et il considère comme des cris de folie, en un siècle chargé de fatigues et de peines, ces voluptueuses et dédaigneuses déclamations que tant de poëtes, et, à leur imitation,

tant d'hommes lancent à la face des champs, des bois, des prés, des eaux, comme si la nature éternelle n'était qu'un théâtre dressé pour leurs plaisirs d'une heure. Lisez la parabole de la *Rivière :*

> Qui parle ainsi? c'est l'âme folle
> D'un poëte qui dans ce lieu
> Oublie aux pieds de son idole
> Ceux qui travaillent devant Dieu.

Béranger ne nous corrigera pas tous : il y en aura toujours quelques-uns parmi nous pour aimer la solitude, pour mener leurs amours au plus profond des bois, pour supprimer en rêve ce qui entoure cette retraite, pour prier Dieu d'éteindre toutes les lumières et d'assoupir tous les bruits. Mais qu'ils se relèvent, qu'ils se réveillent de cette langueur, qu'ils songent à leur tâche : voilà ce qu'il demande.

Si la passion, l'ancienne passion chevaleresque, si l'amour romanesque et dramatique était une part nécessaire de la vie, si chacun devait aimer à la façon des héros de nos livres, Béranger aurait tort de nier le grand caractère de ces crises; mais combien y a-t-il d'hommes capables d'une belle passion? même enivrante, même énervante, combien y en a-t-il qui connaissent la folie de l'amour? La plupart n'en veulent qu'au plaisir : c'est ce plaisir que Béranger veut rapide.

Il a donc aimé et chanté des Lisettes. Hélas! où sont-elles, ces pauvres filles qui avaient un bon cœur et

que le souci de la toilette ne gâtait pas? Les *Dames aux Camellias* ne valent pas même Frétillon. Où sont-elles, ces joyeuses et légères enfants qui n'avaient ni morgue, ni jalousie, ni remords, toutes si fraîches alors et si naïves [1]?

[1] J'ose, parce que je les ai sentis en les écrivant, placer ici en note quelques vers qui sont un dernier souvenir adressé à la *Fille du peuple*, aimée et chantée par Béranger.

LE BOIS DE ROMAINVILLE

On a bâti des maisonnettes
Sur le coteau découronné;
Dans leur tombeau les Pomponnettes
En lèvent un front indigné.

Tout passe, tout s'en va. Voyageur solitaire,
Sais-tu combien d'amours ont honoré la terre
Que sans aucun respect foule ton pied poudreux?
J'ai vu sur ce coteau des chênes bien nombreux,
Des châtaigniers bien verts, des églantiers bien tendres'
Ces murs indifférents s'élèvent sur leurs cendres;
Le charretier qui passe écrase un souvenir:
O chansons! vous deviez bien tristement finir!

Ce monde a disparu : la dédaigneuse histoire
N'enregistre jamais que des noms de victoire;
Elle ne dira pas, sous les lilas en fleurs,
Comment la volupté faisait verser des pleurs;
Comment du vieux Paris la riante jeunesse,
A chaque beau dimanche, oubliait dans l'ivresse,
Cueillant la violette aux deux bords des chemins,
L'effort long et cruel des travaux plébéiens.

Elle ne dira pas, mon bois de Romainville,
Que de couples d'amants rentrèrent dans la ville
Couronnés de muguet, une branche à la main,
Branche qu'ils ont ravie à quelque beau jasmin,
Fredonnant les refrains de l'orchestre champêtre,
Écoutant dans la nuit frissonner le grand hêtre,
Et, poëtes aussi sans trop savoir comment,
Savourant dans leur âme un poëme charmant.

Parce que ce n'étaient ni marquis ni marquises,
Ces unions du cœur sont-elles moins exquises?

Les Lisettes de Béranger resteront dans l'histoire de l'amour littéraire comme de plus pures figures que les Marguerite Gauthier et leurs rivales du demi-monde. Et le genre d'amours qu'il a chantés vaudra toujours le genre de mariages, honnêtes, dit-on, que notre société s'est habituée à regarder comme si naturels : un vieillard épousant une jeune fille qui veut être riche ou célèbre (la pauvre femme !), des jeunes gens même s'unissant sans s'être jamais vus, parce que leurs parents savent que les fortunes se conviennent. Ce n'est pas la peine d'insister : cependant il y a peut-être, parmi ceux qui blâment Béranger, un grand nombre de ces époux ou de ces pères de famille si peu délicats en matière d'hyménée.

Béranger, le spiritualiste, a dit, dans sa chanson du *corps et de l'âme*, que l'âme ne doit pas absolument mépriser son premier vêtement, la *guenille* de Chrysale :

> Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Le corps, dans cette chanson, dit son fait, et très-joliment, à l'âme vieillie et repentante : c'est un

> Regarde, voyageur, cet horizon si pur :
> Leurs yeux en ont longtemps bu le salubre azur.
> Ils sont morts. Leurs enfants, refoulés aux barrières,
> Boivent d'un mauvais vin les coupes meurtrières :
> Où reste-t-il encore, en nos pays étroits,
> Et des ménétriers et des bals sous les bois ?
>
> On a bâti des maisonnettes
> Sur le coteau découronné ;
> Dans leur tombeau les Pomponnettes
> En lèvent un front indigné.

avis à ceux qui, dans leur dernier jour, sont moins francs, moins raisonnables que Béranger.

Enfin nous surprend la vieillesse,
Tous deux las, tous deux abattus.
De mon déclin naît ta sagesse;
L'impuissance abonde en vertus [1].

Là-haut ne t'en fais pas un titre;
Cette sagesse a ressemblé
Aux fleurs d'hier que sur la vitre
Fait éclore un soleil gelé.

Ne calomniez donc pas, par dépit, la gaieté, l'enjouement, l'amour du plaisir qui anime la jeunesse. Les jeunes gens vieilliront aussi.

Béranger composait ses chansons les plus légères, les plus lestes (et quelques-unes sont des œuvres d'art irréprochables), à une époque où, après avoir fait bon marché de ses premiers rêves littéraires, il se résignait à n'avoir pas de renommée. Il y a un moment dans la vie où l'homme se sent de la force et devine son rôle. Avant la journée d'Arcole, le général Bonaparte ne se croyait pas supérieur aux autres généraux de la République : de même, avant 1815, et l'explosion de douleur, de patriotisme, d'espérance aussi qui se fit dans son cœur,

[1] Hélas! mes vertus me désolent;
Mais l'âge, qui les fait fleurir,
M'ôte la force de courir
Après mes défauts qui s'envolent.
(Les *Défauts*.)

Béranger ne savait pas qu'il devait être autre chose qu'un faiseur de chansons épicuriennes. A mesure que sa pensée s'est élevée, il a abandonné ce qu'il y avait dans ses premières œuvres de trop vivement lancé à l'encontre du funeste esprit de mortification; mais il a toujours maintenu cette vérité souriante, que

Le plaisir fait croire au bonheur.

C'est l'écho du grand vers de Voltaire :

Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu,

et l'écho de la belle apostrophe du vieux poëte romain Lucrèce à Vénus, « *Alma parens rerum*[1]. » Sachons admirer la même morale supérieure et ces mêmes grandes vues d'ensemble, quelques nuances qu'elles revêtent dans une ode, dans une épître ou dans une chanson. Les philosophes donnent à la pensée un extérieur austère et veulent que toutes les lois aient de la majesté ; mais Béranger, sans les contredire, les raille à bon droit.

Tout l'amas de leurs œuvres vaines,
Dont quelques fous vantent l'attrait,
Calmera toujours moins de peines
Qu'une chanson de cabaret[2].

[1] Amour, réparateur du monde!
(*Prière d'un épicurien.*)

[2] Quand il parle de l'Évangile, et quand on voit dans toute son œuvre

A diverses reprises, Béranger a expliqué ses chansons les plus anciennes, qui sont les plus libres, et a tenu, non à les désavouer, mais à dire quelle fut la part des circonstances et de l'époque dans ces premiers essais de son talent.

Sa note XIII des *Notes inédites* dit : « Toutes les chansons du temps de l'Empire ont une uniformité insupportable, à l'exception de celles de Désaugiers et d'un ou deux autres de ses collègues. La chanson graveleuse devait renaître alors : elle appartient aux temps de despotisme. »

Plus tard, il vit le parti qu'il y avait à tirer de la chanson et comprit que la gaieté même devait avoir son utilité ; mais alors il n'y avait pas d'idéal, si ce n'est pour les chants de guerre.

Dans *Ma Biographie*[1], Béranger est revenu sur ses explications. Ce qu'il dit est bon à répéter.

« Il est une observation que je dois faire : les chansons mises à l'index ont été faites sous l'Empire. Or il est remarquable que c'est habituellement à des époques de despotisme qu'on voit naître de

l'indication d'une sorte de religion sans cesse épurée et toujours évangélique, il faut se rappeler que Béranger, pas plus que Voltaire, n'indique pour cela une manière d'honorer Dieu qui coûte à l'homme un seul des plaisirs que lui recommande la nature. Il n'y a pas à craindre chez nous, et il le savait bien, qu'un culte de formes trop rigoureuses soit jamais le bienvenu. C'est la morale, doucement charitable, et les franchises et la dignité laissée à la conscience de chacun, que Voltaire et que Béranger louent dans la doctrine générale du protestantisme.

[1] Pages 384, 385.

pareilles productions. L'esprit a un tel besoin de liberté, que, lorsqu'il en est privé, il franchit les barrières les moins bien défendues, au risque de pousser trop loin cet élan d'indépendance. »

Mais, ces remarques faites, et une fois allégué que notre ancienne littérature était bien plus hardie; qu'il avait cru pouvoir l'imiter; qu'en tout cas nul ne lui aurait cherché querelle s'il n'eût, en élevant le ton de la chanson, attiré l'attention sur elle, Béranger ne se repent pas outre mesure. Il est trop bien entré dans son esprit, il fait trop bien partie de sa conscience, que « le plaisir révèle des cieux intelligents! »

Si, en 1814, il fait chanter à *Roger Bontemps :*

Je me fie,
Mon père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaieté;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps.

En 1843, il écrit à M. Antier :

Cher ami, loin que je me gronde
D'avoir tant chanté le plaisir,
Quand je finirai pour ce monde,
Je n'y laisserai qu'un désir :
C'est qu'à la saison printanière
D'heureux enfants, au teint vermeil,
Viennent, où dormira ma bière,
Sur les fleurs danser au soleil.

Et il tombe,

De son art même fatigué,
Et l'on grave en or sur sa tombe :
DÈS MORTELS CI GÎT LE PLUS GAI.

Cette gaieté, ne l'aimons-nous plus? : « elle n'offense pas la tristesse; » elle se hâte pourtant de consoler, de ranimer quelques âmes.

Car sur ce monde il faut pleurer
Sitôt qu'on n'ose plus en rire.

Quand arrive le jour des Morts, ce n'est pas d'une voix impie, c'est avec un accent mêlé encore d'enjouement et de mélancolie qu'il pense à nos pères,

Ils ont ri de leurs misères;
Des nôtres rions aussi,

et qu'il pense à notre postérité,

Puissé-je, à ma dernière heure,
Voir nos fils plus gais que nous!

Chose singulière, quoique connue déjà par tant d'exemples semblables! Béranger, « le plus gai des mortels, » a commencé par être profondément mélancolique, et ce n'est que par une violence de sa raison, vers trente ans, qu'il a chassé de son sein la tristesse[1].

[1] « La lutte fut en moi aussi douloureuse que longue, et il me semblait par instant que j'allais devenir fou. Enfin, la raison l'emporta :

On a essayé de comparer les vers que cette tristesse vaincue, mais souvent rebelle, lui inspirait avec ceux de nos grands élégiaques. La comparaison n'est guère possible. Le sentiment poétique de Béranger n'appartient à nul autre qu'à lui : nul autre, en prenant la parole, ne parle comme lui au nom de tous; nul ne se dépouille si bien de sa personnalité. En poésie même il ne peut être égoïste : c'est pourquoi il n'emploie pas, comme Hugo, ou Lamartine, ou Musset, la langue ni les mouvements du lyrisme individuel, et pourquoi, dans ses chants les plus hardis, il garde son caractère de poëte philosophe. Ni sa tristesse ni sa gaieté ne cessent de regarder en face le fanal de la raison. Cela soit dit sans rabaisser personne.

Si j'avais à choisir une des chansons de Béranger pour montrer par un seul exemple comment il entendait le don d'aimer et le devoir d'être aimé, pour peindre cette charité véritablement suave qui est sœur du plaisir et, comme lui, fille de Dieu, pour donner un excellent modèle de poésie chantée, de

bientôt mon âme devint plus sereine, les accès de mélancolie disparurent; je vis les hommes tels qu'ils sont, et l'indulgence commença à pénétrer dans toutes mes pensées. Depuis lors, ma gaieté, d'inégale et bruyante, devint calme, soutenue, et ne m'abandonna plus que quelquefois dans le monde, mais toujours pour venir m'attendre dans ma retraite ou auprès de mes amis. » (*Ma Biographie*, p. 336.)

Béranger parle, non loin de là, d'un fardeau qu'il supporta « sans compensation, mais sans murmure. » Il le supporta pendant près de quarante années, montrant qu'aucune des charges de la vie ne lui aurait pesé, et que cet épicurien était plus digne d'être père que tant de sévères moralistes.

chanson persuasive, une leçon de tolérance et de douce gaieté, ou de tristesse charmante, je prendrais les *Deux Sœurs de Charité*. Malheur à ceux qui n'ont pas vu que, parmi les œuvres écrites des hommes, il n'y en a guère où se soit cristallisé avec plus d'éclat et avec de plus vifs reflets ce qu'il y a dans l'âme des hommes de fraternité naturelle, et de foi en la justice et en l'indulgence de Dieu ! Ce seul chef-d'œuvre vaut la gloire. Aussi la postérité aura peine à comprendre que, vers le temps où Béranger mourut, une partie de ses anciens admirateurs aient hésité dans leur admiration et que quelques-uns aient semblé s'en repentir.

Dans ses dernières chansons, Béranger, qui a toujours voulu vivre aux champs, avec les fleurs et les oiseaux, s'en donne à cœur joie et gazouille même de tous petits airs de pinson et de fauvette. C'était son humble vocation ;

> Une fée a, dès ma jeunesse,
> Conduit mes rêves dans les bois,

disait-il en vers et en prose [1]. Et, une autre fois, à Rose :

> Rapprochons-nous de la nature,
> Pour nous aimer plus tendrement.

Il a maudit [2] la chasse et les chasseurs qui troublent

[1] V. *Ma Biographie*, p. 294, etc.
[2] *Le Chasseur, le Merle.*

et ensanglantent la paix des bois. Il a vécu le plus qu'il a pu hors de Paris, à Maisons-Laffitte, à Champrosay, à Fontainebleau, à Tours, à Fontenay-sous-Bois, à Passy ; il n'est revenu à Paris que parce que ses vieux amis lui manquaient trop; à Paris même, il a toujours caché sa retraite entre des jardins; mais ce goût si connu n'a pu le sauver d'un reproche de je ne sais plus quel critique ; on lui a prouvé, je crois, qu'il n'avait jamais rien compris au charme de la vie rustique, et tout net on l'a traité de Parisien qui fait ses farces aux barrières. Ce critique s'est mépris.

Béranger n'avait garde de voir dans les villes le seul théâtre de l'activité humaine ; et, comme tous les poëtes, il aimait l'herbe, l'ombre et le murmure des eaux. Seulement sa poésie n'a pas été aussi descriptive que certaines personnes peuvent le désirer. Nous ne prendrons pas sur nous de l'en blâmer, croyant avec d'autres que la poésie qui décrit est inférieure à la poésie qui pense.

Un trait suffit pour donner toute une peinture : quand Béranger montre la chaumine de l'exilé .

> Au détour d'une eau qui chemine
> A flots purs sous de frais lilas;

quand, à la veille d'entrer en prison, il vient saluer les arbres jaunis et les

> Soleils si doux au déclin de l'automne;

ou lorsque, sentant que, malgré l'âge, sa jeunesse n'est pas éteinte, il chante :

Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes :
Tous les amours ne sont pas envolés.

Béranger n'est point un *lakiste;* mais, chantre populaire, son rôle encore lui eût défendu les trop longues images. Puisque l'on veut qu'il ait sans cesse étudié ce rôle pour le bien jouer, on peut voir que l'amour de la campagne, des travaux et des vertus rustiques était sur son programme. Il était surtout dans son cœur.

C'est à ce signe que se reconnaissent les véritables gens de bien, ceux qui, sachant que nous ne sommes pas nés uniquement pour chercher le bonheur matériel, et que, si nous n'étions nés que pour cette recherche, le plus grand nombre de nous ne pourrait pas, avant bien des siècles, compter sur cette satisfaction de ses appétits ; qui, sachant cela, se retirent sans peine du milieu du tumulte et des combats des villes, laissant les titres, les emplois, les bénéfices, les richesses de tout genre à la plèbe des solliciteurs et des quêteurs de fausse félicité.

Quoi ! chez nous cet homme rêveur
Des rois regrette la faveur !
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.

Dites cela à ces petits messieurs qu'on rencontre

dans les antichambres des ministères, qui ont de petites places, de petits rubans, de petites croix, et qui en désirent d'autres. Dites cela à ces autres personnes qui cernent tous les jours la place de la Bourse et qui, elles aussi, ont l'œil méditatif, mais fixé sur quelles idées !

> Devant ce rêve du jeune âge,
> Adieu nos rêves d'avenir !

Dites cela, non pas, si l'on veut, à ces ouvriers si imprévoyants, et lorsqu'ils ont femmes et enfants, si cruellement légers, qui boivent en un jour au cabaret le salaire d'une semaine, mais à ces paysans que la dureté de leurs travaux endurcit dans le goût de l'argent, et qui, à la suite d'une crise monétaire et financière, dont leur avidité et leur ignorance ne veulent pas voir la fin, ne se retirent plus aujourd'hui des marchés de nos villes sans avoir pillé la bourse des riches et des pauvres. Ou encore, à ces bâtisseurs de maisons qui interprètent si rigoureusement à leur profit ce que disent les économistes de la baisse de l'or et de l'enchérissement irréparable des denrées; qui affirment que leurs propriétés urbaines, biens immobiles, biens protégés s'il en fut contre toute dépréciation, ne sont que des marchandises qui suivent un cours, et qui, forts de leur droit positif, achèvent, en tant de quartiers, d'élever le prix du nécessaire au delà de sa valeur.

Béranger n'a pas voulu être riche, parce que la ri-

chesse, sans l'injurier, peut nuire au caractère de ceux par qui elle se laisse atteindre. On comprend que les gens riches l'en blâment et peut-être même lui reprochent ce dédain comme une sottise, de même que nos demandeurs de places ne s'expliquent point son aversion raisonnée, et en ce siècle-ci très-patriotique, pour tous les emplois et jusque pour les sinécures. Que ceux-là s'étonnent, mais que les jeunes gens dont la vie ne fait que commencer, et qui veulent être quelque chose dans l'histoire de leur patrie, méditent avec soin le conseil de Béranger : « Lancé au milieu de la société la plus opulente, mon indigence n'y fut pas un embarras pour moi, car il ne me coûtait pas de dire : Je suis pauvre. Ce mot, que trop de gens hésitent à proférer, tient presque lieu de fortune, parce qu'il vous permet toutes les économies et qu'il vous concilie l'intérêt des femmes et par conséquent des salons, qu'à cet égard on a calomniés. Ne faites pas de votre pauvreté une gêne pour les autres ; sachez en rire à propos, et l'on y compatira sans blesser votre orgueil. »

Rien n'est plus vrai. Rien n'est plus juste aussi que les vers

> C'est à l'ombre de l'indigence
> Que j'ai trouvé la liberté.

Sans doute il y a du ridicule, et il y en aura toujours à louer l'indigence ; mais qui est-ce qui paye les frais de ce ridicule ?

Jean-Jacques Rousseau, avec plus de calcul, avec plus de faste et moins de sens, puisqu'il prêche la solitude absolue, a résolu aussi, et tout à coup[1], d'être pauvre. Béranger ne faisait que suivre son humeur et n'outrait rien.

Sans faire l'Héraclite et se désespérer toujours, on peut répéter une fois de plus ce que les moralistes de tous les temps ont déjà répété si souvent et ce que peu de monde met en pratique, c'est que

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux,

et qu'il y a même péril à devenir un homme riche ou un personnage.

« Vois ce fleuve, » dit Béranger en montrant la Loire :

Plus il monte, plus il est trouble.

Prêchant de l'exemple autant que du discours, il ne prétend pas pour cela que nul ne doit s'élever à

[1] C'est quand il quitta la caisse de M. de Francueil, et au milieu d'une forte fièvre (Voyez les *Confessions*, partie II, livre VIII.) : « Durant ma convalescence, je me confirmai de sang-froid dans les résolutions que j'avais prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet d'avancement et de fortune. Déterminé à passer dans l'indépendance et la pauvreté le peu de temps qui me restait à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon âme à briser les fers de l'opinion, et à faire avec courage tout ce qui me paraissait bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à vaincre et les efforts que je fis pour en triompher sont incroyables. »

Mieux vaut la manière de Béranger ; il rend la vertu moins effrayante et moins difficile à pratiquer.

un poste, et il sait qu'il faut sur un navire d'autres gens que les passagers. Quand quelqu'un veut servir son pays, et non ses intérêts, son ambition est toujours noble, même si elle se trompe de route.

N'ont-ils pas droit à quelque estime,
Ceux qui, las d'un si long effort,
Près de s'engloutir dans l'abîme,
Du doigt vous indiquaient le port?

Non-seulement Béranger ne croit pas les pauvres et les humbles à plaindre; il croit plutôt qu'ils ont à veiller sur le désir de railler et de médire qui pourrait leur paraître une consolation. C'est ceux qui ont le bonheur en mains, le bonheur moral, c'est eux qui jouissent, s'ils le veulent, de la plus douce sécurité [1]. Qu'ils ne s'appliquent donc pas à compter les fautes de quiconque s'est risqué dans les hasards de la richesse ou de la puissance.

« Eh! qui de nous n'a failli [2]? S'il en est qui passent pour n'avoir pas fait de chute, c'est qu'ils sont tombés quand personne ne les regardait. »

Ainsi parle, pense et agit le bon Samaritain. Libre à ceux qui se sentent ou se disent plus chrétiens

[1] Un joli conte oriental parle d'un sultan qui allait mourir d'ennui. Les imans interrogés disent qu'il se guérira lorsqu'il portera la chemise d'un homme parfaitement heureux. Il fallut un temps énorme pour trouver cet homme-là; enfin on le découvre, on le mène au palais, on le déshabille: il n'avait pas de chemise.

[2] *Ma Biographie*, p. 416.

d'employer le catéchisme poissard quand ils s'occupent de leurs contemporains!

Justement, parce qu'il y a peu de grands esprits qui aient voulu vivre de la vie commune, n'avoir point de chevaux, ni de parc, ni de château, ni un bel habit à feuillages d'or ou à palmes vertes, le peuple a voué une vive et inaltérable estime au chansonnier dont la gloire littéraire ne lui est pas inconnue, et dont il connaît surtout, par la légende et les récits répandus, l'inépuisable et vraiment fraternelle charité. Elle fut surtout agissante, cette charité réelle, dans les dernières années du poëte, alors que la Muse l'avait définitivement quitté, et qu'il restait presque seul, avec peu d'amis survivants, pour soutenir l'âge aggravé et la tristesse de quelques illusions trop hâtivement conçues et déçues trop vite. Ceux qui regardent comme un divertissement salutaire et presque intéressé la peine qu'il prenait de guérir les maux, de consoler les douleurs, de rasséréner les consciences, seraient peu soucieux d'en faire autant. L'ennui les surprendrait dans ce divertissement dont ils parlent avec légèreté ; ils n'iraient pas, chaque journée, jusqu'à la fin, solliciter ici et là pour des personnes à peine connues, revenir deux fois pour suivre une promesse de secours jusqu'à son exécution, monter chez l'affligé lui-même, serrer sa main et l'enorgueillir autant que le relever de sa tristesse ou de sa misère. Il ne cherchait pas le sceau du génie sur un front, mais il voulait voir

sur la figure le sourire d'une pensée saine. On était son frère et son ami, sa clientèle la plus chère, dès qu'on était honnête, et, quoique honnête, malheu reux. Il assistait surtout les pauvres femmes, les veuves chargées d'enfants, et les épouses ou les mères qui vivent dans le deuil comme si elles n'avaient ni maris ni enfants. Mais à quoi bon reprendre ici des louanges qu'il ne demandait pas, qu'il méritait plus que personne, et dont le souvenir pèse si lourdement aux gens de mauvais cœur qui ne veulent pas les mériter?

Sauvez-vous par la charité,

est-il écrit dans la gracieuse homélie dont nous parlions tout à l'heure. Il l'a dit, et il a fait mieux que le dire, il a fortifié sa parole par sa vie. Je conseille à plus d'un riche, aux oisifs qui s'ennuient, et aussi aux personnes qui pleurent, de mettre en action la morale du *Chapelet du Bonhomme*. S'il reste quelque fraternité dans nos cœurs, elle nous vient de ses chansons qu'on savait soutenues par son caractère, et elle nous sera conservée par ses chansons. Assurément aussi Béranger est pour quelque chose, on n'ose pas dire qu'il est pour presque tout, dans cet échange d'idées pacifiques et dans ce désir d'alliance des peuples, qui empêche l'œuvre de la Révolution française de périr en Europe et qui, plus fortement, plus sûrement qu'une campagne de nos soldats, l'enracine partout dans le sol.

D'autres ont remué les mêmes idées; mais c'est lui qui les a semées dans la foule.

Étonnez-vous maintenant de ce qu'autour de ce patriarche soient venues de tous les coins de l'horizon se réunir les grandes intelligences de ce siècle! Ce pèlerinage doit prouver aux plus incrédules que Béranger leur semblait autre chose qu'un écrivain. La force, l'éclat, la grâce de sa raison était comme un phare auquel on marchait. Quelle fortune pour le petit imprimeur de Péronne, quel avenir inaperçu pour le chansonnier de 1805! A force d'être interrogé par ceux qui passent pour des oracles, Béranger, a-t-on dit, s'habitua trop à donner des conseils et se crut l'homme prudent par excellence et en toutes choses. C'est qu'il l'était. Pourquoi eût-il ignoré sa sagesse?

Venu de si bas, sans autre maître ni conseiller que sa propre volonté, il avait atteint aussi haut que les maîtres de la littérature et de la politique; il les voyait et les jugeait, il avait souvent à les plaindre, souvent à les aider dans leur marche. N'était-ce pas là un suffisant sujet d'orgueil?

Si on n'avait peur de paraître y chercher la matière de louanges littéraires qui, en effet, ne doivent pas partir de là, on montrerait la route difficile que Béranger a suivie pour arriver, de ce qu'il était, même à trente ans, à ce qu'il devint au moment où fut publié son quatrième recueil. Pas un artiste, pas un poëte, n'a su tirer si grand profit de son fonds; il

a sans cesse cultivé le sien, il l'a sans cesse agrandi et orné. A un âge où l'esprit fléchit, son esprit n'avait jamais été si vigoureux ; au moment où l'imagination, comme un arbre battu par les vents, se dessèche, la sienne se couvrait de fleurs. Voilà donc une vie à citer, un type unique de volonté, de travail, de succès à indiquer, une éclosion entière à raconter aux écrivains et aux artistes qui se découragent de bonne heure, ou de bonne heure s'endorment dans leur premier rayon de gloire.

Béranger avait tous les prétextes du monde pour cesser d'être un sage et s'enivrer de son triomphe ; il a préféré, quoi qu'on dise, la joie vivace de la modestie à cette joie passagère, et dans sa manière d'agir, comme dans sa manière de penser, il n'a pas voulu sortir des bornes de la modération.

Au risque de paraître bien arriéré, et comme si nous ignorions les progrès qu'a accomplis la critique, essayons de reprendre la comparaison qu'on a faite souvent de Béranger et d'Horace. Mais, dès le premier mot, nos bohémiens vont pousser des exclamations ! Eh ! messieurs, il ne s'agit pas de littérature, et je ne me suis pas niaisement chargé d'examiner en quoi Béranger est un écrivain de premier ordre. Ne nous occupons que des principes qui donnent une si grande force à ses écrits. N'en déplaise alors aux critiques des écoles minutieuses, Horace et Béranger se ressemblent fort : ce sont leurs pensées politiques et les

siècles où ils vécurent qui ne se ressemblent pas. Ils ont été l'un et l'autre les poëtes de la raison mesurée. Horace a chanté la modération et le plaisir en un temps où les dieux, la liberté et les mœurs succombaient; où les premiers chrétiens n'avaient pas encore commencé à faire trembler le monde dans un coin de la Judée; où, si haut que pût monter la pensée, elle n'apercevait à l'horizon rien de nos destinées futures. Béranger chante le plaisir et la modération sur le seuil de l'avenir. L'un ne s'adresse qu'aux gens de loisir; sa médiocrité est dorée et son patriotisme se confond avec le culte de la fortune des Césars; l'autre est le poëte de tous les citoyens; il a vanté la pauvreté nue, et il ne désespère pas de la liberté qui n'est pas décrépite, mais toute jeune. Horace a une merveilleuse raison et du goût; Béranger a une merveilleuse raison et du cœur. Horace n'est qu'un artiste et un philosophe; Béranger est avec cela un politique [1].

[1] Un érudit, M. Walckenaer (t. II, p. 494 de l'édition in-18 de son ouvrage sur la vie et les œuvres d'Horace), a esquissé le tableau de la philosophie d'Horace. Si l'on se borne à y rechercher ce qui touche à l'éloge et à la pratique de la modération et du plaisir, on pourrait croire qu'il s'agit d'un travail fait sur la vie et les œuvres de Béranger. Voici un court extrait de cette analyse :

« Les poésies d'Horace, classées d'après les sentiments qu'elles expriment et les vérités qu'elles font ressortir, se groupent de manière à produire un enseignement philosophique et littéraire aussi complet que varié : il éclaire la raison, charme l'esprit, enchante l'imagination.

« Dans ses odes, Horace s'est surtout attaché à inculquer aux hommes la piété envers les dieux, et il insiste sur la nécessité de leur rendre le

Ce que Voltaire dit à Horace, il l'eût dit, en l'amplifiant sans doute, à Béranger :

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie, ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.

N'est-ce pas là tout ce que nous avons vu qu'était la

culte qui leur est dû[1]. L'âme est immortelle[2], et personne ne peut éviter la mort[3]. Il y a un Dieu qui dispose des destinées humaines. La fortune n'est que l'instrument de la divinité[4]. Il faut qu'on espère en elle, qu'on implore sa miséricorde avec un cœur innocent et pur; qu'on soit reconnaissant des bienfaits qu'elle nous accorde[5]; qu'on se soumette sans murmure à sa volonté suprême[6]. Le méchant seul renie la divinité[7].

« On ne peut révérer les dieux et se soumettre à leur volonté qu'autant qu'on sait mettre un frein à ses passions et à ses désirs[8]. C'est là une vérité sur laquelle Horace revient sans cesse. Il montre que la tranquillité de l'âme ne s'obtient que par un empire absolu sur soi-même[9]. Voilà les vraies richesses[10]; elles sont à la portée de tous[11]; chacun peut les acquérir[12]. Désirez la médiocrité de la fortune[13]; dédaignez les grandeurs et la puissance; l'éclat et le bruit anéantissent les vraies jouissances; l'apparence tue la réalité[14]. Modérez-vous toujours et en toutes choses, dans la joie comme dans la douleur[15]. Quels que soient les succès et les revers, soyez inébranlables[16]. Sachez résister à la mollesse, aux passions, même à l'amour[17]. Réfugiez-vous dans le sein de la nature[18].

« Mais, cette vie passagère, les dieux ne l'ont accordée que pour en jouir, et Horace en enseigne les moyens en homme qui les a pratiqués. Rien ne semble manquer aux instructions d'Horace. »

[1] Carm. I, 35; II, 17; III, 22. — [2] Ibid., II, 20, III, 30. — [3] Ibid., II, 14. — [4] Ibid., I, 21, 34; *Carmen seculare*. — [5] Carm. III, 18, 23, 13. — [6] Ibid, I, 23. — [7] Epodes, 9. — [8] Carm. I, 18; II, 2: III, 24. — [9] Ibid., II, 16. — [10] Ibid., III, 16. — [11] Ibid., II, 6. — [12] Ibid., I, 29, 31. — [13] Ibid., II, 18; III, 16. — [14] Ibid, I, 20; II, 15; IV, 2. — [15] Ibid., II, 9. — [16] Ibid., II, 3, 10. — [17] Ibid., I, 8, 27, 16; III, 27. — [18] Ibid., I, 11, 18.

philosophie de Béranger? Et ne lui était-il pas permis de s'adresser les vers que Boileau s'adresse dans sa neuvième épître [1] :

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que...
... Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux et va saisir le cœur,
Que le bien et le mal y sont prisés au juste,
Que jamais un faquin n'y tient un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien au lecteur qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Résumons cette philosophie et cette morale du sens commun et de la nature. Il est un Dieu. Que l'on y croie ou que l'on n'y croie pas, il faut écouter la conscience, qui est la voix de Dieu. Et que dit-elle à l'homme? Qu'il est libre, qu'il est responsable de sa vie et qu'il y a une maxime pour le guider? CHARITÉ, PLAISIR ET MODÉRATION.

Les objections savantes n'ont rien à faire ici. Sans doute le monde est mêlé de bien et de mal.

J'y vois le mal et n'aime que le bien.

[1] De tout petits villages élèvent des statues au paysan, né chez eux, qui est devenu colonel ou général de brigade. Paris n'en élèvera-t-il point, comme à Molière, à trois de ses enfants les plus sages? Ils ont gagné tous les trois de grandes batailles : c'est Boileau, qu'il ne faut pas oublier parmi les apôtres de la raison, et qui a eu tout le courage qu'on pouvait avoir au dix-septième siècle; c'est Voltaire et Béranger.

La charge de l'homme est probablement de détruire ici-bas le mal physique et le mal moral. S'il n'avait une tâche dans la grande activité des mondes, que signifierait son existence? Béranger a prévu les temps où le mal sera partout vaincu, où le Satan de la légende sera réconcilié dans la paix universelle.

> Et d'un seul coup de son aile
> Près du Christ il est remonté.

Croyons donc au progrès indéfini, et chargeons-nous, non-seulement d'espérer, mais d'agir : avec joie, avec orgueil, en liberté.

III

DE LA POLITIQUE SOCIALE

S'il est urgent, dans le désarroi des doctrines philosophiques, de recommander celle de Béranger, qui serre de plus près qu'une autre la nature, et qui demande si peu d'étude pour animer les hommes au bien, il est peut-être plus indispensable encore de jeter, avec lui, un regard rapide et confiant sur la confusion des pensées et des intérêts qui depuis longtemps, et depuis dix années surtout, s'est de

proche en proche étendue sur les principes et sur les mœurs. De même qu'il y a une philosophie suffisante dans ses œuvres, il y a aussi en elles une politique qui se peut appliquer également aux mouvements intérieurs de nos sociétés modernes et aux relations que les peuples ont entre eux.

On l'a peint, sur la fin de sa vie, comme un rêveur désillusionné de ses anciens songes et presque honteux de l'échec des louanges qu'il avait accordées avec tant de libéralité au peuple, à la jeunesse, à la civilisation. Ne nous y trompons pas. Il s'est dit lui-même :

> Las du combat, des folles théories,
> Las de nombrer les taches du soleil[1];

il trouvait que,

> Pétri de sang et de fange,
> Ce globe sent trop mauvais,

et qu'il est bon de le quitter ; mais il y a loin d'une boutade passagère au découragement dont on veut parler. Il savait bien que, si la plupart de nos biens sont des chimères, ce sont des chimères aussi que la plus grande partie de nos maux, et que ce n'est pas en France, et au dix-neuvième siècle, que la raison peut longtemps s'obscurcir.

Le vrai, c'est que, voyant le principe de la sou-

[1] *Mes Fleurs*

veraineté du peuple presque partout sanctionné par les hommes et par les événements, il avait peur de l'enivrement dans lequel sa royauté pouvait jeter le peuple, et qu'il regrettait de n'avoir plus de voix pour lui chanter la nécessité de la clémence.

Que les hommes d'État ne fassent pas fi des conseils que ses chansons auraient donnés ! Qu'ils ne rient pas de l'influence qu'ont eue et qu'auraient conservée des vers si courts ! C'est à eux d'admettre que, si Béranger est un philosophe dans le sens populaire du mot, et un philosophe bien autrement puissant que les professeurs de philosophie, il est de même un homme d'État aussi habile et certainement plus fort que tous les médiocres génies qui, d'ordinaire, passent des journaux ou du barreau dans les ministères. Sa science est dans sa raison ; sa force est dans sa franchise :

Arracheurs de dents politiques,
Nos hommes d'État, vieux hâbleurs,
Prétendent guérir les coliques
Qu'ils provoquent chez les trembleurs [1].

Béranger n'entendait pas ainsi le jeu redoutable du gouvernement, et c'est dans le seul intérêt d'autrui qu'il s'est mêlé de penser aux affaires de la France. En vertu de l'axiome que la science de Dieu et du devoir, qui intéresse tout le monde, est de toute nécessité accessible à tous, il a pensé que les ressorts

[1] Le *Septuagénaire*.

du gouvernement ne sont jamais si vigoureux que lorsqu'ils agissent devant les yeux et sous la surveillance de tous ceux pour qui ils marchent. Qu'on ne lui parle pas de secrets d'État, d'*arcanum imperii*, de politique transcendante. Avec ces mystères, qui ne sont plus des mystères, le désordre de jadis se perpétue; l'harmonie de l'avenir, au contraire, exige que chacun, pour faire œuvre utile à tous, sache nettement quel est son devoir et comment il joue un rôle, non pas égal peut-être en éclat, mais égal en valeur à n'importe quel rôle. « L'homme, disait Pascal, est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et tout son mérite, et tout son devoir est de penser comme il faut. Or à quoi pense le monde? A danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, à se bâtir, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme. »

Chef d'empire ou manœuvre de village, le rang n'y fait rien, mais il faut que l'homme se rende compte du rang qu'il occupe et qu'il voie en quoi la société a besoin de lui. Ayons donc désormais de la politique toute simple; c'est la meilleure. Ne craignons jamais d'expliquer aux derniers citoyens les périls ou les splendeurs de la patrie. Faisant cela, dès qu'un nuage cache une idée, nous pourrons dissiper le nuage.

Or il y a bien des nuages au-dessus des idées qu'il importe le plus que chacun comprenne et que l'on

règle en commun. C'est en répétant chaque jour que nous ne périrons pas pour cela, que nous ne sommes pas en décadence; que, si nous étions en décadence, nous pourrions nous relever; que ni l'ordre ni la liberté ne sont perdus; que la cause du progrès ne peut jamais être sérieusement en danger; c'est en affirmant qu'il n'y a entre les citoyens qu'un malentendu que peu à peu les difficultés se dénoueront et que se dissipera la terreur qui domine presque tous les esprits. En un cas comme celui-ci, la science la plus féconde, c'est d'espérer à toute outrance.

De sincères amis de la liberté, désolés de sa perte, creusent jusqu'au fond l'histoire contemporaine. Ils arrivent jusqu'à faire bon marché de l'œuvre de 1789 et rentrent dans l'ancien régime pour y chercher ce qui nous manque[1].

Le dépit est pour quelque chose dans l'injustice commise de cette façon vis-à-vis de la Révolution française. L'Assemblée constituante nous avait légué

[1] M. de Tocqueville (l'*Ancien régime et la Révolution*) dit : « Un peuple si mal préparé à agir par lui-même ne pouvait entreprendre de tout réformer à la fois sans tout détruire. Un prince absolu eût été un novateur moins dangereux. Pour moi, quand je considère que cette même révolution qui a détruit tant d'institutions, d'idées, d'habitudes contraires à la liberté, en a d'autre part aboli tant d'autres dont celle-ci peut à peine se passer, j'incline à croire que, accomplie par un despote, elle nous eût peut-être laissés moins impropres à devenir un jour une nation libre, que faite au nom de la souveraineté du peuple et par lui. »

C'est abonder dans le sens de ceux qui croient que Napoléon a fait une œuvre utile à la liberté même, et, quoique par un détour, arriver près de l'opinion de Béranger.

la liberté aussi bien que le reste; nous nous sommes mis dans la nécessité de la sacrifier momentanément. Sachons la mériter et la reconquérir, sans médire de nos pères, qui l'aimaient autant que nous.

Il ne faut pas, quand nos enfants liront notre histoire, qu'ils se moquent de nous et qu'ils nous accusent d'une trop grande facilité à concevoir de la peur, et, sous le joug de la peur, à ne plus croire, ni dans l'avenir, ni dans le passé, aux conquêtes pacifiques de la liberté. La Révolution française, dans ses premiers actes, a mérité qu'on l'admire sans relâche. Et ce n'est la faute ni d'un Mirabeau, ni d'un la Fayette, ni d'un Barnave, si cette belle nation, si confiante, si généreuse au jour de la fédération, comme en 1830, le lendemain de la victoire de Paris, si ce peuple de frères a perdu en apparence son espoir et sa générosité; s'il y a mille partis et mille écoles, pires que des partis, pour nous diviser jusqu'à la haine. Ne disons pas non plus, pour grossir le mal, que ces écoles et ces partis ont mis la France en état de guerre sociale permanente, et qu'on n'a plus de repos que sous un régime de compression.

A qui s'en prennent la plupart de ces désespérés? Pas à eux-mêmes, qui, ayant eu en main le pouvoir, ne s'en sont pas servis assez virilement, qui n'ont pas su intéresser les classes laborieuses à leur politique, qui ont négligé les grandes ressources de l'art de gouverner, l'enthousiasme, le patriotisme par

exemple, et n'ont pas vu que, lorsqu'ils se disaient : « Enrichissons-nous en paix, » c'était provoquer dans tous les rangs de la nation le désir d'avoir part au même bien-être. Ils n'accusent que l'imprudence des amis du peuple, c'est-à-dire qu'ils en veulent à ceux qui ont réclamé pour lui le droit de suffrage, qui se sont proposés garants de son aptitude à l'exercer, qui ont vanté son désintéressement, son patriotisme, son enthousiasme, son amour pour l'instruction, son attachement au travail libre; et, pleins de mépris pour des écrivains ou des philosophes qui ne sont plus pour eux que des politiques de carrefour, ils s'enfoncent dans l'on ne sait quelle définitive horreur du peuple, de la multitude, des masses.

Qu'un apôtre infatigable traverse les ruines récentes et marche encore en avant, ils l'arrêtent; mais Béranger leur répond :

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.
— Pour en jouir, reste où nous sommes,
Entre l'étude et la beauté.
— Non, non; je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.

N'allons pas si loin chercher des interprétations pour l'histoire de nos mésaventures. Si le peuple n'a point fait preuve de beauté morale, en ces dernières années, c'est qu'on avait desséché la source d'où

coulent les grandes vertus, c'est qu'à la faveur de la paix et dans les douceurs d'une liberté qui n'a pas encore de grands attraits pour la foule, nous avons uniquement donné l'essor aux appétits matériels. Lorsque la monarchie constitutionnelle est tombée et que le peuple a envahi la carrière d'où se retiraient si précipitamment ceux qui se désolent aujourd'hui, quelles luttes y a-t-il trouvées en honneur, quelles couronnes promises à l'activité, à l'intelligence, au génie? Nous courions tous à la fortune, nous voulions des dignités, nous prétendions tour à tour à la puissance. Le peuple, maître de l'arène, a imité nos jeux sans noblesse et nos triomphes sans orgueil.

Sont-ce des esclaves émancipés par erreur, ces plébéiens qui depuis soixante ans, sur toutes nos frontières, avaient versé leur sang pour la patrie, qui pendant vingt ans firent trembler les rois d'Europe, qui, en 1814, eussent chassé les rois de l'Europe au delà des Alpes et du Rhin, qui, depuis, pour faire épanouir notre industrie et nos arts, ont accompli dans le travail commun la tâche la plus ingrate? Si légitime que soit la douleur de ceux qui croient la liberté perdue, cette douleur ne devrait pas, en répondant oui, se charger d'un blasphème que Dieu peut punir.

Les insensés!

Ils admirent donc, ils aiment cet antagonisme des anciens temps : l'aristocratie de ceux qui cultivent

leur intelligence et l'armée des travailleurs qui remuent la terre avec leurs bras : Sparte libre et les ilotes? Sparte qui adore le beau, les ilotes à qui le sentiment même du beau est interdit? Mais le nombre l'emporte un jour; les ilotes prennent Lacédémone : que deviennent la beauté et la liberté?

D'autres, moins susceptibles, moins délicats, désespérant de la liberté pour jamais, et n'osant pas croire que l'invasion de la foule au milieu de nos exercices politiques n'est pas la suite naturelle de sa participation à nos travaux, se consolent à demi en continuant l'œuvre de prospérité matérielle et en disant qu'il faut ne plus penser à des débats pleins d'âcreté, qu'il faut jouir de la paix violente, quand on n'a pas la paix sereine, et que la liberté n'est pas le plus court chemin pour arriver au but de la devise imposée, dit-on, aux temps modernes : donner le plus de bien-être au plus grand nombre d'hommes possible.

Dès 1824, Béranger a écrit pour eux la chanson des *Esclaves gaulois*.

La liberté conspire encore
Avec des restes de vertu ;
Elle nous dit : Voici l'aurore ;
Peuple, toujours dormiras-tu ?
Déité qu'on vante,
Recrute ailleurs des martyrs et des fous,
L'or te corrompt, la gloire t'épouvante
Enivrons-nous !

Rions des dieux, sifflons les sages,
Flattons nos maîtres absolus,
Donnons-leur nos fils pour otages :
On vit de honte, on n'en meurt plus.
Le plaisir nous venge ;
Sur nous du sort il fait glisser les coups.
Traînons gaiement nos chaînes dans la fange,
Enivrons-nous !

Les insensés !

Béranger n'est ni avec ceux qui, prenant prétexte des erreurs du peuple, repoussent dorénavant le peuple de la cité politique, ni avec ceux qui, admettant que la liberté a dû périr, puisque le peuple l'a tuée, ne veulent plus désormais d'illusions vaines et ne se passionnent que pour les plaisirs et les richesses.

Ce n'était pas [1] devant un public préparé aux jugements sévères qu'il fallait peindre à son gré, et en vertu de souvenirs particuliers, comme on l'a fait au lendemain de sa mort, un Béranger de cabinet; ce n'était pas à ses anciens amis, aux républicains mécontents, aux libéraux affligés, à toute une bourgeoisie tremblante, qu'il fallait offrir des anecdotes destructives, sous la forme qu'elles ont prise, de l'amour et de l'intelligence de la liberté. Il était certain qu'on les interpréterait avec une sollicitude dont il fallait se défier, et qu'en voyant le Béranger qui nous était donné alors on voudrait reconnaître

[1] Ceci a été dit déjà dans les *Erreurs des critiques de Béranger*, p. 38.

en lui l'homme que les événements ont convaincu d'un si grand zèle pour les dictatures. Eh quoi! Béranger a pu dire tout net que « la liberté est le luxe des gens heureux : »

La liberté, rebelle antique et sainte!

Il a dit « que le suffrage universel, c'est le pouvoir national opposé aux libertés bourgeoises. » Parole de division, de dissension, que son cœur et sa raison repoussaient, qu'il n'a pas prononcée ainsi, à laquelle il a dû aussitôt, dans le train du discours, donner un contre-poids et que l'on traduit mal, que l'on défigure en l'affichant dans un écrit.

C'est par ces dissertations sur les besoins du peuple, sur les intérêts de la bourgeoisie, sur la nécessité de l'égalité et l'utilité secondaire de la liberté, que l'on pervertit la morale politique d'un peuple et que l'on perpétue les discordes Quelqu'un peut penser que les ouvriers des villes et que les cultivateurs des champs éprouvent une grande joie à voir priver du « luxe » de la pensée libre ces ouvriers d'un autre métier utile, et ces cultivateurs d'un autre champ fécond qui s'appellent les poëtes, les historiens, les publicistes, les philosophes; mais il lui est défendu de faire croire, contre toute vérité, que le philosophe Béranger pensait ainsi.

Non, la Révolution n'était pas pour lui le nivellement des classes sous le protectorat d'un chef d'État

tout-puissant. Mais il pensait que, lorsque le tiers état a fait 1789, c'était pour le tiers état tout entier qu'il travaillait, depuis le plus riche banquier jusqu'au plus déshérité de nous. Il a réclamé au nom des malheureux qui, ne vivant que de travail, n'ont pas de travail assuré, qui rarement peuvent mettre de côté de quoi soutenir leur vieillesse, qui, après la mort, n'ont pas de tombe sur laquelle puisse venir pleurer longtemps leur famille. L'honneur des sociétés modernes n'est-il pas engagé à ce que tous les citoyens qui sont utiles à la société soient protégés par elle jusque dans la tombe? Mais il ne faisait appel à aucune autre passion qu'à l'amour des hommes, et il ne prêchait que la concorde. Sa vie privée a été le plus bel exemple de ce que doit et de ce que peut faire la charité du simple citoyen. Sa pensée travaillait pour toute l'humanité; de sa personne il travaillait pour quiconque avait le bonheur de l'approcher.

Nous commettons une faute irrémissible et irréparable, si nous exigeons de la bourgeoisie qu'elle repousse cet homme unique et qu'elle le condamne comme un agitateur qui n'appartient qu'à la foule. Il n'y a plus ni bourgeoisie ni peuple; il y a une nation dont tous les citoyens peuvent arriver à la fortune et aux dignités. Ne nous séparons pas.

Le premier point, le point capital à établir, la vérité la plus urgente à faire entrer dans toutes les têtes, c'est que les mots bourgeoisie et peuple

n'ont aucune espèce de signification, et qu'il n'y a pas plus de classes distinctes qu'il n'y a d'ordres distincts en France. Il n'y a dans la nation que la nation, et le plus beau cri que nous puissions pousser dans les jours de fête, c'est : Vive la nation! Les trois ordres d'avant 1789 se sont fondus le 17 juin 1789, dans le tiers état, c'est-à-dire dans le troisième ordre qui était la France entière, sauf le clergé et la noblesse. A partir du 17 juin 1789, jour où la majorité des députés aux états généraux, sur la proposition de Sieyès, se déclarèrent constitués en assemblée nationale, il n'y a plus eu de clergé et de noblesse placés au-dessus des autres citoyens.

Il n'y en aura plus, quoi qu'on fasse. Ce qu'on appelait le prestige et la vieille hiérarchie étant anéanti sans résurrection possible, tout essai d'une reconstruction de noblesse est d'avance condamné ; et, de même, tout effort du clergé pour se mettre au-dessus de la loi commune lui coûterait plus le lendemain qu'il ne lui aurait valu la veille.

Par habitude, on dit encore quelquefois : l'aristocratie, et on prête à cette aristocratie imaginaire une élégance de langage, une délicatesse de sentiment tout excellente. L'autre jour les journaux donnaient la liste des personnes qui louent à la saison les loges des Italiens et accompagnaient leurs noms d'épithètes fort gracieuses. Je ne sais s'il y avait dans ce qu'on est convenu d'appeler la fine fleur de la

société cinq ou six noms fameux sous l'ancien régime. A part quelques étrangers, ces personnages sont des plébéiens comme vous et moi, qui sans doute bénissent, comme vous et moi, la Révolution française.

C'est une affaire réglée : il n'y a donc plus, même pour les journaux de modes, d'aristocratie ancienne [1].

[1] « Chez nous autres Parisiens (*Ma Biographie*, p. 363), tout prestige nobiliaire et royal est à jamais détruit. » Il y a une lettre de Béranger qui se joue avec une malice charmante de ceux qui déplorent cette destruction du prestige. Comme s'il y avait réellement des hommes à sang d'azur! comme si un roi était un demi-dieu accordé à la terre par le Dieu des mondes! Que ceux qui ne voient de moyens de régler les peuples que dans leur croyance en la supériorité d'un certain nombre d'hommes et en la majesté de quelques autres ne conçoivent pas de vaines espérances. Il leur faut absolument, en face de la postérité, changer de système.

Le grand Pascal, dès avant Louis XIV, riait sévèrement de ces admirateurs du prestige. « La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers et de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare pas dans la pensée leur personne d'avec leur suite, qu'on y voit d'ordinaire jointe. Et le monde, qui ne sait pas que cet effet a son origine dans cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle; et de là viennent ces mots : Le caractère de la divinité est empreint sur son visage. »

Il continue :

« La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur leur folie. » Voilà qui était parler en homme. Aujourd'hui, les petits garçons qui vont à l'école en pensent tout autant; *Et nunc erudimini*, ô courtisans des rois! et faites des phrases sur le prestige!

Peut-être c'est ici le lieu d'examiner en quelques mots une question

Resteraient donc en présence la bourgeoisie et le peuple. Mais où finit la bourgeoisie? où commence

qui occupe encore de temps en temps les journalistes; et, quoiqu'un pareil sujet n'eût pas paru à Béranger digne d'une fort grande attention, peut-être qu'il est utile d'en parler comme certainement il en parlait.

Les politiques sont presque tous d'accord pour regarder la noblesse comme une institution essentielle à la monarchie. Quelques-uns seulement, ce sont les plus raffinés, veulent qu'il y ait aussi un corps de noblesse dans les États démocratiques, et que ce corps, dont l'existence est la négation du principe d'égalité, soit le dépositaire du principe de liberté.

Évidemment les chercheurs de perfectionnements, qui désirent que l'on ne néglige rien pour la reconstruction du pouvoir et la glorification de l'autorité du prince, ne proposent pas aujourd'hui, comme appropriée au système du gouvernement qui nous régit, cette noblesse de pure imagination qui n'existe encore que dans les nuages de la théorie, ce patriciat idéal qui serait un Aréopage sans priviléges et sans morgue; et, lorsqu'ils parlent de la nécessité où l'on est, après la noblesse féodale et celle de 1808, d'établir une troisième noblesse chez nous, c'est la noblesse héréditaire et à majorats qu'ils désignent, la noblesse d'essence monarchique.

Mais il faudrait que le pouvoir se crût menacé soit dans le présent, soit dans l'avenir, pour chercher un appui ailleurs que dans le grand principe de la souveraineté du peuple et dans la délégation que la nation fait au prince de cette souveraineté. Il n'a pas de craintes, il n'en montre pas. Pourquoi lui en prêter?

Sans avoir besoin de s'appuyer sur une noblesse héréditaire, le gouvernement impérial peut désirer que cette noblesse l'entoure, lui fasse cortége, et que les personnages titrés contribuent à l'éclat de la représentation que l'on croit nécessaire en France. Et pourquoi nécessaire? La légèreté du caractère national est-elle donc si grande et si incurable, qu'il faille dans le souverain de la roideur et dans sa cour une pompe sans cesse accrue? La France s'est passée de la représentation sous la monarchie de Juillet, et ce n'est pas le défaut de représentation qui a fait tomber Louis-Philippe. Le Napoléon que le peuple, sans l'avoir vu, se rappelle, c'est le petit homme à redingote grise, ou le général d'Italie et d'Égypte à frac sombre, ce n'est pas l'empereur du champ de mai à robe de satin et à manteau de velours rouge. Le

le peuple? Quels priviléges les séparent? Quel homme du peuple ne peut devenir bourgeois? Quel

génie seul agit sur l'esprit; les titres ont entièrement perdu leur effet.

Donnez à choisir à n'importe quelle nation : Frédéric le Grand, en habit bleu usé, avec son vieux chapeau de feutre, une canne de dix sous à la main, ou quelque petit prince d'Anhalt-Coethen en frac garni d'un crachat de diamants, suivi méthodiquement, à chaque pas, du premier chambellan, du second chambellan, du troisième chambellan et de six gardes-chasse à chapeau galonné d'argent : elle choisira sûrement Frédéric.

En quoi consistait la représentation sous la première République? qu'est-ce qui émouvait les citoyens et leur mettait sous les yeux la patrie, le danger de la patrie, la nécessité de vaincre, le bonheur d'être libres, l'espérance de la paix future du monde? c'était l'écharpe d'un conventionnel en mission, qui n'avait pas un laquais derrière lui.

Cependant Napoléon Ier, en 1808, a créé une noblesse. D'abord ce n'est pas une raison pour qu'on en crée une. Ensuite Napoléon Ier a fait des fautes que l'ivresse du pouvoir ou l'empressement des courtisans l'a entraîné à faire et qui lui ont nui.

Si je ne me trompe, on ne regarde pas généralement le décret impérial du 1er mars 1808 comme l'acte le plus heureusement inspiré de l'Empire.

Sans doute l'œuvre de 1808 continuait et complétait l'œuvre commencée en 1806 par la création de quelques principautés et de vingt-deux duchés réservés sur le pays conquis ; mais de ce qu'une chose a des suites, il n'en faut pas conclure qu'elle est bonne, et il n'y a point de génie dans toute obstination.

L'opinion publique était indifférente : elle était même hostile; seule, une partie de l'armée, qui allait recueillir les principales faveurs de son chef, affirmait naturellement que la création d'une noblesse militaire était le plus nécessaire et le plus brillant de ses actes.

L'Empire n'avait été fondé (le Sénat l'a dit en le fondant) que pour défendre la liberté et maintenir l'égalité. L'Empereur a oublié en 1806 et en 1808 l'origine et le caractère de son pouvoir. Il s'est trompé, et, plus tard, il a dû se repentir. Au retour de l'île d'Elbe, quel cri partait des villes et des villages? Napoléon ne l'a pas oublié à Sainte-Hélène. (Montholon, I, 228.)

Mais a-t-il au moins été récompensé de cet acte impopulaire

bourgeois a le droit de se croire supérieur à un homme du peuple?

par la reconnaissance et le dévouement des plébéiens qu'il a faits nobles? Lisez l'histoire : elle dit que l'Empereur, dans sa chute, ne trouva autour de lui que ceux des généraux français qu'il avait le plus maltraités, les anciens amis de Moreau, des républicains, Macdonald, Carnot, Lecourbe; elle dit que, si l'Empire avait pu être sauvé, il ne l'aurait été que par le courage des paysans de la Champagne et par le patriotisme des fédérés de Paris.

L'Empereur, comme l'histoire, a tenu lui-même ce langage. Il a regretté cette création d'une noblesse inutile au pouvoir et onéreuse à la nation.

Mais l'effet de son erreur n'a pas disparu encore du courant des idées publiques. L'esprit de dignité, le goût du costume, l'amour des décorations, subsistent et arrêtent l'épanouissement du véritable génie démocratique.

Je sais bien que l'humanité n'est peut-être pas encore assez éclairée pour qu'elle marche d'elle-même vers le bien, et qu'il lui faut des guides; mais faut-il que les nations, après avoir subi la force sous la figure du régime féodal, voient, au dix-neuvième siècle, que l'état des armes conduit plus promptement et plus sûrement qu'un autre aux croix d'honneur et aux titres, qu'elles s'habituent par là à aimer les images guerrières et la guerre elle-même?

Assurément ce n'est pas seulement un parti politique, c'est toute la France qui, parmi les maréchaux et les généraux de l'Empire, aime le plus, de mémoire, ceux qui se sont toujours rappelés qu'ils avaient été les soldats de la République. Les Lannes, les Ney, les Gouvion Saint-Cyr, les Macdonald, les Lecourbe, les Brune, les Jourdan et le brave Lefèvre sont préférés aux autres dans la légende napoléonienne, parce qu'ils ont gardé leur franc parler, leur pensée libre, et parce qu'ils ont paru dédaigner ou qu'ils ont refusé les distinctions éclatantes. On admire et on aime le soldat de la patrie, le défenseur du sol, l'émissaire armé de la Révolution; on admire seulement le soldat qui suit son chef sans penser à la patrie.

La France, « soldat de Dieu, » n'a pas besoin qu'on l'excite pour lui faire goûter le métier des armes. Allez à Versailles. Sur le front du monument il y a cette légende écrite par un roi pacifique : *A toutes les gloires de la France.* Cherchez donc les glorieuses figures de l'histoire

Autrefois le tiers état se subdivisait en bourgeoisie et en peuple, et la bourgeoisie avait bien quel-

de France de 1792 à 1804. Voici la liste des personnages civils que vous rencontrerez :

DÉPUTÉS DE LA CONVENTION.

B. Barère de Vieuzac.
J. B. Belley.
J. Delaunay.
Camille Desmoulins.
P. F. N. Fabre d'Églantine.
J. Péthion de Villeneuve.
P. F. J. Robert.

MEMBRES DU DIRECTOIRE.

L. N. M. Carnot.
L. M. Laréveillère-Lépaulx.
C. L. F. H. Letourneur.

PERSONNAGES DIVERS.

La famille Auguste.
M. F. X. Bichat.
Charlotte Corday.
J. Darcet.
L. J. M. Daubenton.
Daure.
Estève.
La famille Miot.
Poussielgue.
Madame Roland.
J. A. Viala.

Louis Philippe, dit M. Montalivet (*Liste civile*, in-8, 1851), se réservait de continuer son œuvre au point de vue civil; en attendant il n'y a rien de plus à Versailles. Et certes la famille Auguste, M. Estève et la famille Miot ne sont pas les héros que l'on y vient voir. Tout le reste du palais est plein de héros militaires.

N'y a-t-il point là une inégalité dangereuse pour l'éducation de l'esprit public et pour le développement des idées d'organisation future, et faut-il accroître cette inégalité?

Sous Henri IV, Biron demande à son père pourquoi, à la retraite de Caudebec, il n'a pas voulu qu'on détruise le duc de Parme : la guerre était terminée du coup.

« Oui, mon fils, la guerre était terminée, et il ne nous restait plus qu'à nous en aller planter des choux à Biron. »

Et Brantôme, qui raconte l'histoire et qui la trouve gentille, la commente ainsi : « Voilà que c'est que d'un cœur généreux qui a une fois sucé du lait de la dame Bellone ; jamais il ne s'en saoule. »

Le langage de Biron et de Brantôme ne convient plus à nos idées, et nous croyons qu'il y a des arts égaux à l'art du soldat. Déjà Quesnay,

ques avantages pour elle; mais aujourd'hui cette subdivision n'a pas lieu d'être.

Un grand mot a été lâché, le mot prolétaires. Nous devrions ne plus nous en servir : il signifie quelque chose comme machines à faire des enfants; c'est un mot injurieux et qui n'est point fait pour une nation qui jouit en principe de toute l'égalité désirable. Aux prolétaires, on opposerait les propriétaires; mais l'erreur est trop visible. Le plus grand nombre de ceux qu'on regarde comme des bourgeois n'ont point de propriétés, et le plus grand nombre de prolétaires, à la campagne, possèdent du bien.

Est-ce riches, est-ce pauvres qu'il faut dire? Mais il y aura toujours des citoyens plus riches que d'autres, et aucune ligne de démarcation ne sera jamais établie entre les diverses fortunes. Que désirent d'ailleurs les pauvres? Devenir riches. Que désirent ceux qui ne sont pas propriétaires? Posséder un bien. Les uns ont ce que les autres veulent avoir; tout le monde est donc d'accord, et ce n'est donc pas d'a-

dans les entresols de madame de Pompadour, disait, il y a un siècle :

« Les militaires font un grand mystère de leur art; mais pourquoi les jeunes princes ont-ils tous de grands succès? C'est qu'ils ont de l'activité et de l'audace. Pourquoi les souverains qui commandent leurs troupes font-ils de grandes choses? C'est qu'ils sont maîtres de hasarder. »

Il ne faut plus qu'on croie à l'excellence suprême et exclusive de cet art; il ne faut plus que cet art conduise directement, parce qu'il est l'art de la force, aux dignités nobiliaires. Si le sol est menacé, une couronne d'herbe, décernée par la patrie, vaut un marquisat. En 1796, l'armée d'Italie ne demandait que des sabres d'honneur.

près le plus ou le moins de richesses des hommes que l'on doit les diviser en deux classes.

Tout est mobile en fait de fortune. Le fils du pauvre sera riche, le fils du riche sera pauvre. Ce n'est pas comme quand le fils du noble était noble, et le fils du roturier, roturier.

J'entrevois une autre apparence de distinction : il y a ceux qui travaillent de leurs mains et ceux qui ne travaillent pas de leurs mains. Mais, si ce n'est un assez petit nombre d'oisifs qui pourraient passer leur temps à faire du bien, tout le monde travaille, et très-certainement le travail le plus pénible n'est pas toujours celui des mains. Presque tout le monde est donc travailleur et ouvrier.

Pourquoi mettre si souvent dans les discours les expressions : la *bourgeoisie parasite* ou telle autre du même genre ? Est-ce à cause des quelques oisifs qui ne font œuvre de leurs dix doigts, ni de leur tête ? Mais il y a bien des oisifs parmi les gens qui n'ont rien : ceux qui mendient sans nécessité, ceux qui volent, ceux qui sont employés et ne travaillent que le moins possible.

La différence du travail, pas plus que la différence de la fortune, ne constitue une séparation des citoyens en deux catégories. En définitive, il n'y a en France que des hommes plus ou moins intelligents, créés tels par Dieu, et plus ou moins capables de tirer parti de leur travail. Les mieux doués doivent prêter secours aux autres.

Il est bien difficile de placer dans la bourgeoisie ceux qui sont le plus intelligents, et de réléguer dans le peuple ceux qui le sont moins. Ne nous classons, si nous voulons absolument nous classer, qu'en hommes instruits et en hommes ignorants.

Les hommes instruits sont ceux dont l'esprit naturel est très-vif, ou dont l'éducation a pu être soignée; les hommes ignorants sont ceux qui manquent d'esprit naturel ou d'éducation. La société n'a rien à se reprocher pour ce qui regarde la nature des intelligences; elle a tout à faire pour assurer à chacun une éducation suffisante.

Nous voilà enfin qui touchons à une définition juste : La bourgeoisie est la partie éclairée du peuple; le peuple est cette grande masse de la population d'un pays qui, par le fait de la nature ou par le hasard des conditions humaines, ne jouit pas du bienfait ou du bonheur de l'instruction.

Ni nos lois ni nos mœurs ne séparent irréparablement les uns des autres.

Du milieu des paysans et des ouvriers surgissent chaque jour des écrivains, des artistes, des savants, qui, non-seulement font honneur à la nation tout entière, mais que la nation honore et qu'elle place au premier rang des citoyens, sans que personne réclame. C'est Béranger, le petit-fils d'un tailleur de bas étage; c'est M. Thiers, le fils d'un ouvrier du port de Marseille.

Ils manquent de raison et sont tout au dépit, ceux

qui, pour nous peindre les douceurs de cette union des classes, remontent au delà de 1789, et voient le bonheur commun dans l'apparent respect qui, sans se révolter jamais jusqu'au renversement du trône, entourait la vieille monarchie. Nous n'irons pas, pour leur répondre, récrire, même en une page, l'histoire réelle du temps des priviléges, et nous savons bien qu'il faut résolûment dater de 1789 notre vie nouvelle. Mais quoi ! Sommes-nous en effet mieux d'accord aujourd'hui qu'en 1788 ? Cela est vrai, nous le sommes moins. Il faut donc vite apprendre à l'être et ne pas prolonger au delà des trois quarts d'un siècle l'évolution qui doit enfin nous transporter, après vingt terribles secousses, de l'ancienne société féodale dans la jeune société démocratique.

Outre que l'union est un merveilleux multiplicateur de la force[1], du talent et de la vertu, ne finirons-nous pas par croire que les hommes ne sont pas faits pour se déchaîner sans cesse les uns contre les autres, et que la concorde nous servira plus que la guerre pour régler le sort présent et l'avenir des conditions humaines ? Quelle folie ridicule, si elle n'était odieuse, que de se cantonner par bandes dans une opinion armée de colère et de ne voir

[1] En 1815, Barbanègre et cinquante soldats, qui sont résolus à périr pour défendre l'honneur de la France, s'enferment dans Huningue et narguent l'effort de vingt-cinq mille hommes. En 1794, les six cent mille habitants de Paris, anéantis par l'effroi, se laissent emprisonner et traîner à l'échafaud, un jour l'un, un jour l'autre, par trois ou quatre cents sectionnaires.

dans ses adversaires que des méchants ou des imbéciles! Ce tort n'est pas neuf, si l'on veut; mais doit-il être éternel? Sommes-nous voués, misérables vermisseaux, à gratter seulement l'écorce minérale de la terre et à ne nous point consoler un jour en nous aimant? Depuis que les sages recommandent la paix publique et que leurs discours languissent devant nos querelles, il y a, je le sais, une sorte de niaiserie à parler doucement de cette paix et de ses fruits certains. Pourquoi ne se formerait-il pas un nouveau parti, destiné à vaincre les autres, celui de la sagesse énergique? Que Béranger soit notre chef en cette dernière campagne! A droite et à gauche, exterminons les vices et les erreurs qui empêchent les hommes de se bien connaître! Soyons amis de l'ordre harmonieux, comme il l'était de la raison, jusqu'à la fureur! D'autres ont osé se faire gloire de leurs théories extravagantes, et ils ont réussi un instant; ils crient: Vive la servitude! ils crient: Vive la licence! Osons à notre tour proclamer la doctrine que tout le monde a abandonnée comme trop simple, celle de la paix libre, celle de l'accord consenti et naturel! Nous sommes nombreux, et dans tous les rangs, bien plus nombreux en bas qu'en haut peut-être, pour former cette armée de philosophes et de politiques du bon sens qui, sans aucune autre science que la ferme volonté de ne plus nous quereller, ferons la loi[1].

[1] Si en politique théorique (ou oisive) les extrêmes sont souvent

Quoi donc ! le désir unique, la préoccupation constante de la majorité d'entre nous serait le renversement des lois, l'anéantissement des sciences, la mise en poussière de la civilisation ! A qui veut-on faire croire, si en effet il y a dans nos villes des esprits ulcérés, qu'aucun baume ne peut les guérir et que toute la défense de la société consiste dans la balle, sans cesse perfectionnée, qui est au fond des cartouches de munition? Non, la grande majorité de nous n'est pas coupable de cette affreuse espérance. N'avons-nous pas nos femmes, nos enfants, et, si chétifs qu'ils soient, nos petits ménages ou notre morceau de terre? Presque tous, ne savons-nous pas que les guerres civiles ne profitent jamais qu'à ceux qui les compriment, et qu'une Jacquerie, fût-elle organisée de manière à bouleverser dans le sang toutes les fortunes de la France, le partage du superflu des riches, qui suivrait sa victoire, n'augmenterait que de quelques centimes le gain quotidien des pauvres et ne l'augmenterait que pour quelques jours?

Jamais, comme qu'on s'y prenne, on ne trouvera,

vrais, dans la politique pratique les termes moyens ont seuls de la vigueur. C'est à force de transactions que nous réglerons le monde. Quiconque tient une plume étant supposé instruit et éclairé, l'écrivain qui désormais louerait un vice ou une erreur nuisible aux hommes ne serait pas un honnête homme. Mais

Notre littérature est folle...
On l'entend, d'excès assouvie,
En vers, en prose, s'essouffler
A décourager de la vie
Ceux qu'elle en devrait consoler.

pour avoir raison de ceux qui persisteraient dans leur envieuse ignorance, une meilleure arme que la liberté de parler et d'écrire. Quand cette liberté est suspendue, la défiance des rares écrits qui paraissent se répand dans la foule ; et, de peur de tomber dans un piége, elle s'abstient de lire. Qu'au contraire le débat soit ouvert sans entrave, il suffit que l'autorité maintienne l'ordre dans les rues; l'ordre s'établira bientôt dans les intelligences.

Si, en 1848, les journées néfastes du 17 mars, du 16 avril, du 15 mai et du 24 juin, n'avaient pas été possibles, tout le débordement des écrits et des discours eût déposé chez nous, à la longue, un limon fertile.

Il faut donc, de toute nécessité, à un peuple intelligent, l'ordre dans la rue et la liberté dans les livres. La liberté et l'ordre ! Point d'équilibre stable, si l'un ou l'autre manque. On peut avoir une halte, un temps d'arrêt; on n'a pas la fortifiante sécurité de l'âme. Que l'autorité qui ne veut pas l'appui de la liberté, par accident, tombe en défaillance, les mauvaises passions regimbent comme au premier jour et s'emportent. Et, d'autre part, que la liberté cesse d'être maintenue par le pouvoir qui a été choisi par elle, en un clin d'œil la licence s'empare des lieux publics et y prépare les logis du despotisme.

On sent si bien cela dans les temps où l'ordre et la liberté ne se garantissent plus mutuellement, qu'on

profite, comme d'une trêve inespérée et qui peut être courte, de la paix rétablie d'une manière quelconque, et qu'on se hâte au travail, au gain, à l'entassement des écus, sans souci des délassements de l'art et des lettres, et quelquefois sans pudeur. Vous qui travaillez, rassurez-vous. La société n'a aucun danger à courir, quoiqu'elle ait à se modifier encore. Dès que vous le voudrez, il n'y aura rien de précaire dans vos entreprises, dans vos études, dans votre repos. Ne vous hâtez pas tant de jouir : voici ce qu'en 1840[1] déclarait l'un des promoteurs du mouvement qui vous a si fort effrayés et qui, malgré vous, si ce n'est avec vous, s'accomplira. Les paroles de Lamennais sont aussi rassurantes que fermes, et il parle là, comme Béranger, son ami, au nom de presque tous les sincères partisans du progrès social.

« Si j'appelle de toute mon âme les améliorations réclamées par les classes souffrantes, et qu'elles ont droit d'attendre de la société dont elles sont le plus ferme appui, ma conviction intime, fondée sur de longues réflexions, est que ces améliorations d'économie sociale si désirables, si indispensables, ne sauraient s'effectuer que par des voies exclusives de toute violence, de toute perturbation anarchique, de tout désordre réel, par un ensemble de mesures progressives dont le bienfait doit s'étendre à tous les membres de la commune famille. L'avenir auquel

[1] Le 26 décembre, dans une déclaration faite à l'audience du tribunal qui allait le juger.

nous aspirons tous ne sera point une négation, une destruction fondamentale de ce qui l'a précédé, mais un développement des germes de bien que le présent renferme en son sein et qu'y étouffent les passions mauvaises. »

C'est Lamennais encore qui a dit, s'adressant au peuple :

« Garde-toi, peuple, d'incarner tes sublimes espérances dans la boue que tu foules aux pieds. Durant ce court passage, tu n'es entouré que d'ombres vaines : les réalités te sont invisibles, l'œil de chair ne peut les saisir; mais Dieu, qui en a donné l'invincible désir à l'homme, en a mis aussi dans son cœur l'infaillible pressentiment. Lève les yeux : ici est le travail, la tâche à remplir; ailleurs est le repos, la vraie joie, la récompense certaine du devoir accompli jusqu'au bout [1]. »

Rassurez-vous, ô vous qui tremblez, et laissez se dissiper les vains fantômes! la défense de la propriété ne sera jamais qu'une affaire de police.

Le spectre de la *Marianne* n'effraye point ceux qui ont une bonne conscience et une volonté ferme. Quelle est cette fédération souterraine qui doit chaque lendemain faire crouler le sol sous nos pas? De bonne foi, pensez-vous qu'un fort grand nombre d'hommes aient juré une haine réfléchie, implacable et efficace à la société? Il est impossible qu'ils soient

[1] *Livre du peuple*, ch. XVI.

nombreux et impossible qu'ils voient clair dans leur propre pensée. Je méprise cet épouvantail, si on veut qu'il m'arrête quand je cherche la liberté. S'ils sont une armée, soyons une armée aussi, au jour de la rencontre, et, sûrs de défendre ce qu'il y a de noble dans la nature humaine, ayons tout le courage que cette défense réclame. Mais ce n'est qu'une poignée d'hommes qui ont fait un vilain rêve et à qui nous n'avons qu'à parler des belles choses de la terre pour qu'ils les sentent comme nous et les aiment avec nous.

Croupissant dans une terreur ridicule, nous avons l'air de coupables qui tremblent devant le châtiment. Disons-nous : Et pourquoi serai-je châtié par d'autres hommes, moi qui, fils de mes œuvres, n'ai jamais désiré que le triomphe rapide de toutes les idées généreuses de 1789? Si la *Marianne* existe, si, pour le malheur de la patrie et de l'humanité, elle est ce qu'on dit qu'elle est, et si un jour quelque sectaire, le fer à la main, me demande compte de ma vie, le fer à la main, ou la main désarmée, il faut répondre :

« J'aime autant que toi l'égalité, j'aime plus que toi la liberté ; je suis un meilleur citoyen que toi. »

Mais non, nous n'avons point cette angoisse devant nous, et, s'il y a une bataille, nous la gagnerons. Les Girondins ne se sont perdus que pour avoir été faibles; Robespierre n'a péri que pour avoir manqué de résolution; Napoléon n'est tombé du trône que

parce qu'il n'a pas osé se maintenir; la monarchie constitutionnelle n'a succombé que parce qu'elle ne s'est point défendue [1].

Il en coûte à un homme qui aime de tout son cœur sa patrie et la liberté de blâmer ceux qui, aimant comme lui la liberté et la patrie, compromettent la cause commune par leurs paroles, par leurs projets ou par leurs actes. Et cependant, si, voulant affranchir l'Italie, Manin veut ceci et Mazzini cela, Manin, qui voit qu'un grand nombre d'hommes modérés l'approuvent, a bien le droit de blâmer Mazzini, qui les effarouche ou les épouvante.

Et nous qui désirons que ceux qui ont besoin de la liberté en jouissent, de même qu'il faut que tout le monde jouisse de l'égalité, nous avons le droit de déplorer la terrible erreur de ces chefs de sectes, ou publiques ou secrètes, qui veulent, sous prétexte

[1] En tous temps j'ai trop compté sur le peuple pour approuver les sociétés secrètes, véritables conspirations permanentes qui compromettent inutilement beaucoup d'existences, créent une foule de petites ambitions rivales et subordonnent des intérêts de principe aux passions particulières; elles ne tardent pas à enfanter les défiances, source de défections, de trahisons même, et finissent, quand on y appelle les classes ouvrières, par les corrompre au lieu de les éclairer. A tout ce que j'avance ici je pourrais apporter des preuves. J'ai su tout ce que ces sociétés ont fait, ou j'en ai su du moins assez pour affirmer qu'elles ne peuvent convenir qu'à des peuples opprimés par l'étranger.

La Révolution de 1830 a prouvé que, dans un pays où les mœurs, sous quelque régime que ce soit, assurent toujours une certaine somme de liberté, on n'a besoin ni de sociétés secrètes ni de conspirations pour qu'à son jour le peuple montre sa volonté.

(*Ma Biographie*, p. 451.)

d'égalité, reconstituer l'inégalité au profit du prolétariat, et qui, sans calculer la portée d'une menace semblable, projettent d'abolir quelque jour la propriété individuelle.

Cette liquidation de la société dont on ose parler en des termes qui ont un air scientifique est chose matériellement et moralement impossible. Les petites cotes de 5 francs se laisseraient encore moins liquider que les grandes cotes, et celui qui n'a que sa marmite tiendra toujours à manger sa soupe à son heure, avec ses enfants, et non dans un réfectoire de caserne.

Mais ce n'est pas de l'abolition impraticable de la propriété qu'on doit sérieusement s'occuper ; il faut prouver au peuple qu'il n'a rien à gagner dans les entreprises dont on lui montre que la bourgeoisie supporte toute la charge, et que, lorsque les gens sans instruction approuvent qu'on opprime la pensée des gens instruits, c'est comme s'ils allaient, pour rendre plus féconde une plante, couper toutes ses fleurs et les jeter en guise de fumier sur la racine. Ce ne sont que les fleurs qui donnent les fruits.

On calomnie la bourgeoisie : elle a fait 1789 et 1830. Ce n'est pas elle qui a des préjugés contre le peuple ; c'est le peuple qui en a contre elle. La bourgeoisie ne veut pas que le peuple soit condamné à l'ignorance, et le peuple souffrirait que la bourgeoisie fût privée du droit de penser et de parler. La bourgeoisie ne veut pas que le peuple reste cloué sur sa

misère, et le peuple n'aime pas que la bourgeoisie soit riche. La bourgeoisie sait que si le peuple se sépare d'elle, c'en est fait de la fortune et de la force de la nation, et le peuple oublie que, s'il n'y avait pas de bourgeoisie pour le guider dans le travail et faire circuler les fruits de ce travail, toute la nation retomberait dans la silencieuse infortune du moyen âge. La bourgeoisie, qui a l'habitude de penser, a perdu ce qu'elle a de plus cher lorsqu'elle perd la liberté ; le peuple qui, « ne pensant pas, ne compte pas » (ce sont les expressions de M. Proudhon), ne gagne rien à son irruption dans les affaires politiques. La bourgeoisie admet que tout homme, dès qu'il en est capable, peut prétendre à sa part de gouvernement, et le peuple croit que le principe de la souveraineté du peuple, c'est-à-dire de l'universalité des citoyens, c'est le principe de la prépondérance de ceux qui travaillent avec leurs bras.

Jusqu'au courage, on refuse les vertus naturelles à la bourgeoisie. Napoléon a dit que de toutes les armées qu'il a commandées, la plus digne de la gloire fut celle qui, en 1796 et 1797, a conquis l'Italie, et il a remarqué qu'on y comptait fort peu de paysans et d'ouvriers, et qu'elle s'était recrutée presque tout entière parmi les volontaires de la petite bourgeoisie méridionale.

La bourgeoisie ne se passionne guère que pour les hommes de génie ; le peuple, sous Louis XIV, proclamait un Beaufort roi des halles.

Béranger lui-même, avouons-le, en voulant le consoler, a enorgueilli le peuple outre mesure; mais, qu'on l'avoue aussi, il n'a jamais raillé que les travers, et il n'a point méconnu les services ni les vertus de la bourgeoisie.

Comment l'aurait-il fait, puisque l'homme de la bourgeoisie, c'est l'homme dont on a cultivé l'intelligence?

L'un de ses derniers conseils au peuple inclément veut qu'il s'instruise.

Sachez que l'homme de bien,
Seul, en vaut deux s'il lit bien,
En vaut trois, s'il sait bien écrire.
Le savoir, c'est la liberté;
L'ignorance, c'est l'esclavage[1].

Dans une autre chanson, l'*Avis*, il recommande à chacun de bien s'examiner avant de vouloir s'élever au-dessus de sa sphère.

Le travail n'a pas qu'un mobile :
Un noble but peut l'animer.
Sois, dis-je, un citoyen utile;
Tu me réponds : Je veux rimer.

Et il s'efforce de prouver que presque toujours le bonheur nous attendait au lieu même de notre naissance, pendant que, sans consulter nos forces, nous prétendions faire un métier ou jouer un rôle qui ne nous convenait pas.

[1] La *Leçon de lecture*.

L'imbécile Marat n'a qu'un mot à la bouche : les hommes d'État ! Le peuple apprend par cœur et répète cet anathème. Qu'arrive-t-il ? Il assiége la Convention jusqu'à ce qu'elle lui livre Vergniaud, Guadet, Brissot, et, quelques mois après, le ministère des affaires étrangères est confié à un maître d'école de village qui sait à peine signer son nom, et qui, lorsqu'à la fin on le congédie, demande au moins qu'on le conserve en qualité de garçon de bureau. Nous nous découvrons sans peine lorsqu'on nous demande de saluer cette mémorable époque ; mais il ne nous est pas interdit de croire que la France eût été sauvée, quand même le peuple n'aurait pas de si près manié le gouvernement.

S'il est la source de la force, il ne l'est pas de la pensée : autant vaudrait louer sans réserve la pureté et la sûreté de son goût dans l'appréciation des beaux-arts.

Il a de vigoureux instincts ; il n'est pas capable, sans guide, de la vraie sagesse. Il n'a donc pas d'opinion en politique.

Charles Nodier[1] a quelque part fait causer l'un des prisonniers du temps du Consulat et l'agent chargé de l'arrêter. Ce dialogue n'est pas seulement spirituellement mis en scène, il est vrai. L'agent croit que le jeune homme est un émigré, et il le plaint ; mais son captif lui dit que c'est comme

[1] *Souvenirs de la Révolution*, t. II, p. 21 de la dernière édition.

suspect de jacobinisme qu'on l'arrête. « Les jacobins! s'écria-t-il, à qui en parlez-vous? Un jacobin! je le porte dans mon cœur. Je l'ai été, jacobin, et des durs, mon cher enfant. Je ne sais pas si vous m'en croirez : Henriot m'aimait comme un frère, et ce pauvre Hébert! il n'a jamais passé près de moi sans me serrer la main. Quelle âme qu'Hébert! quelle âme! Sa femme était un peu bigote; mais lui, c'était un charme de l'entendre. Un Brutus! un Marius! un Scévola! Il aurait tué son père. — Et comment se fait-il qu'avec tant de prédilection pour toutes les opinions extrêmes au milieu desquelles l'usurpateur de nos libertés s'est placé, vous serviez d'instrument à ses proscriptions? — Hélas! répondit-il, quand on est père de famille, on veut de l'avancement. »

Une anecdote encore.

En 1815, l'acte additionnel [1] avait été envoyé dans toutes les communes par le ministre de l'intérieur, et le maire d'une commune rurale lui répondit : « Nous avons reçu la constitution que vous nous avez adressée, et nous recevrons de même toutes celles qu'il vous plaira de nous adresser par la suite. »

Comment veut-on qu'il en soit autrement? Les hommes qui manquent de lumières, qui ne connaissent pas l'histoire, qui n'ont ni l'habitude ni

[1] *Mémoires de M. Dupin*, t. I, p. 17.

le temps de comparer entre eux les hommes et les choses, ne sauraient entrer dans le sens de la plupart des grands actes législatifs d'un pays. Pourvu qu'on n'ait pas l'air de faire fi de leur jugement, ils approuvent presque toutes les modifications que les lois générales peuvent subir sous le coup des événements. Ils ont accepté et sanctionné successivement toutes les constitutions et tous les changements de gouvernement. Ce n'est pas inconstance, car le peuple des villes et des campagnes, la multitude enfin, si elle ne saisit pas les nuances de la politique, n'a jamais changé et ne changera jamais d'opinion sur le fond des idées qui, depuis soixante-dix ans, s'appellent les principes de 1789.

Mais il faut avoir le courage de dire au maçon qui a vu les clubs de 1848 et qui s'y est cru homme d'État qu'une grande instruction est aussi nécessaire que le bon sens à l'homme qui veut s'occuper des affaires de son pays, et qu'il faut à ce métier un apprentissage dont peu d'esprits sont capables; de lui dire que, lui maçon, rirait sans doute si un ministre gâchait gauchement du plâtre, et qu'il n'y aurait pourtant pas grand mal à cela, tandis que le désordre dans les matières de gouvernement est long et difficile à réparer; de lui dire encore (mais ceci est surtout l'affaire des historiens qui aiment la France et les hommes), de lui prouver que l'apparition du peuple sur la place publique, depuis 1789, n'a fait jamais autant de bien qu'elle a causé de mal, toutes les fois

qu'il n'était pas appelé par la bourgeoisie pour combattre avec elle. Il comprendra sûrement : s'il ne comprend pas, vive encore la raison[1] ! Vous enten-

[1] Parmi les pages les plus tristes de l'ancien *Moniteur*, j'ai noté le numéro du 1er décembre 1792, qui contient un article de Pétion. Cet article n'est pas d'un grand style, mais la pensée qui l'a dicté est excellente. En ce moment, après les inconcevables succès de l'audacieuse Commune, le parti girondin se sentait déjà perdu, et malheureusement avec lui devait pour longtemps se perdre en France le désir de sauver avec l'égalité la liberté, et de défendre la révolution à l'intérieur et à l'extérieur, sans compromettre sa cause devant la postérité. Pétion, évidemment poussé par ses amis à prendre la plume et à faire un dernier effort, essaye de faire comprendre aux basses classes de la nation qu'elles ne doivent pas se croire tout de suite capables de gouverner. Bonnes paroles, si elles ne venaient pas si tard. C'est avant que le peuple se soit saisi du pouvoir qu'il faut lui dire que le gouvernement de la société ne peut être confié au premier venu. Pétion disait :

« Il faut l'avouer, la liberté a été mûrie en serre chaude. Il est impossible d'avoir dissipé en un si court espace les erreurs de tant de siècles ; il est impossible d'avoir amené tout à coup des hommes qui languissaient dans la fange des préjugés et dans l'avilissement à un tel état de lumière et à la hauteur de nos destinées actuelles.

« Avant notre immortelle révolution, quelques hommes instruits, quelques philosophes, méditaient sur la science des gouvernements, sur les principes de la liberté, sur les grands objets d'économie politique ; mais la masse de la nation était inerte, livrée à des travaux pénibles qui ne lui laissaient pas le moment de s'instruire, et restait courbée sous le joug de la superstition et de l'erreur.

« Cette masse est aujourd'hui en activité, et ouvre les yeux à la lumière ; elle veut le bien, et cherche à s'éclairer. Mais qu'arrive-t-il ? Elle prend ses premières idées pour des connaissances, ses premiers aperçus pour des résultats de l'expérience : la présomption est d'autant plus grande qu'elle sait moins. Plus les sujets sur lesquels elle s'essaye sont importants, plus ses fautes sont graves et ses écarts funestes.

« L'homme qui a le moins cultivé sa raison se met à haranguer, parle avec assurance sur les matières les plus difficiles, les entrevoit à peine, les envisage sous de faux rapports. Ceux qui l'entendent n'étant ordinairement pas plus instruits que lui, l'applaudissent, recueillent l'er-

dez dire quelquefois : Le peuple prétend qu'on l'a dupé en 1848, et, à l'occasion, il ne souffrirait pas qu'on le dupe. Absurdité pure. Est-ce la colère du peuple ou la faiblesse de la bourgeoisie qui a fait 1848?

Si la bourgeoisie le voulait bien, aucune révolution, ni d'en haut ni d'en bas, ne pourrait venir troubler la vie intellectuelle et matérielle de la France : elle seule empêche ou laisse faire les coups d'État. Quelquefois elle les demande; d'autres fois elle se résigne à les subir. Le peuple applaudit toujours, parce que les révolutions l'amusent en guise de spectacle, et parce qu'il aime, comme un enfant, à se moquer des lois.

A Dieu ne plaise que j'entre ici dans l'examen d'une thèse qui n'a été que trop bruyante et dont nous n'avons que trop durement expié les imprudentes applications!

Comme les rois, le peuple a ses valets,

qui lui cassent l'encensoir sur le nez et qui volontiers parlent de ses vertus en mettant à chaque mot une majuscule. Béranger a chanté le peuple pour lui donner du cœur; il ne l'a pas loué fadement et bê-

reur avec avidité, la propagent; et insensiblement l'opinion publique se corrompt et prend une fausse direction. Cette opinion égarée vient ensuite presser de son poids toutes les autorités et les entraîne dans son cours. »

tement. C'est sa gaieté qu'il aimait et qu'il voulait armer contre la peine.

Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

C'est son patriotisme désintéressé qu'il admirait, et à bon droit ; car le *Vieux Vagabond*, qui achève de vivre sur les orties et la folle avoine du fossé, a aimé cette terre sur laquelle il n'a pu bâtir sa maison.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.

Ces larmes doivent être comptées pour quelque chose ; elles rachètent bien des folies. Mais cherchons ce que les sectes ont fait de supérieur à l'œuvre de Béranger, pour adoucir le sort de ceux qui travaillent. Ce ne sont pas les systèmes particuliers de MM. Pierre Leroux, Louis Blanc, Proudhon ou Cabet, que l'on a à examiner : ils n'ont pas été mis en pratique. Mais nous avons aujourd'hui sous les yeux le triomphe d'une foule de philosophes qui autrefois, à un point de vue particulier, parlaient de renouveler la face du monde.

Un peu après 1830, les saint-simoniens ont affiché dans la ville une religion toute nouvelle. Où est-

elle, cette religion pétrie de matière? Où sont ces dogmes entés sur les axiomes de l'économie politique qui voulaient détruire également la foi et la liberté? Et les prédicateurs de cette religion, sur quelle croix ont-ils voulu mourir pour frapper l'imagination des peuples? Ils ont créé l'empire des compagnies financières, ils possèdent les voies ferrées de la France, ils semblent régir le monde et du moins l'éblouissent; mais cette fièvre d'affaires, qu'ils ont allumée en France, cette circulation impétueuse des capitaux qu'ils sont si fiers d'avoir créée, cette absorption de tous les efforts individuels en un même courant invincible, qu'ils nous prouvent que le nombre des victimes qui la maudissent ne l'emporte pas sur le nombre de ceux dont elle fait la joie! Admettons que nous avons tous gagné à la loterie qu'ils ont ouverte : eh! c'est notre gloutonnerie qu'on a satisfaite; ils n'ont rien fait pour notre âme!

J'aime mieux de modestes inventions, comme celle de l'*Orphéon*, et je crois qu'un beau chœur chanté d'accord vaut mieux pour la paix qu'une coalition de banquiers.

> Les cœurs sont bien près de s'entendre
> Quand les voix ont fraternisé.

Or quelle est la part du cœur humain dans une distribution de dividendes?

Quand Béranger (dans la préface de ses *Dernières Chansons*) reproche aux républicains eux-mêmes de

ne pas songer assez à l'organisation de la démocratie, quand il dit du mouvement d'idées qui a suivi l'avénement au trône de Louis-Philippe : « J'ai vu surgir et se développer des idées philosophiques et sociales qui, un jour, dégagées d'erreurs inévitables, serviront à l'amélioration de ce pauvre monde, dont la prétendue civilisation n'est guère encore que de la barbarie, » il n'entend pas que cette organisation de la démocratie et l'amélioration de ce monde consistent dans le seul développement des entreprises industrielles ou financières de nos cités. D'abord il eût dit comme Jean-Jacques : « Vous êtes plaisants, vous autres philosophes, quand vous regardez les habitants des villes comme les seuls hommes auxquels vos devoirs vous lient. » Ensuite il rappellerait que son vers

Plus près des cieux qu'ils rapprochent le monde

relève vers l'idéal le visage que l'on cherche à tenir baissé vers la terre, et que, lorsqu'il a dit, avant que retombât la pierre de sa tombe,

L'égalité fera sa gerbe[1],

[1] *Ma Biographie*, comme le volume de vers, s'achève sur une semblable prophétie. « Le triomphe de l'égalité se prépare en Europe, et la gloire de ma chère patrie sera d'avoir réclamé la première, au prix des plus grands sacrifices, le gouvernement de la démocratie, organisé par les lois qui sont le besoin de tous. » Il faut y voir le même sens.

L'élan le plus vigoureux de sa commisération pour les pauvres qui

cette image reflète les couleurs d'un avenir où le vœu du poëte a entrevu, non pas un festin où chacun mange à part égale, mais une confédération fraternelle qui ne connaît plus l'injustice et qui dispense, autant que possible, à tous les peuples et à tous les hommes le trésor commun de la vérité et de la vertu.

Tel philosophe s'obstine à ne voir dans la Révolution française qu'une question économique. Si on le presse d'expliquer les nobles élans de l'âme qui ont mille fois, de 1784 à 1800, illustré le théâtre sur lequel agissaient nos pères, il se retire dans son mépris de la superstition et emploie des mots matériels. Si on le somme d'admirer le désintéressement, le courage, l'enthousiasme, l'héroïsme civique de ces grandes générations, il croirait presque qu'elles ont été dupes d'un préjugé. Béranger, qui ne s'est guère occupé d'économie, n'a, suivant lui, rien compris à la Révolution, et il a contribué à en fausser la signification dans l'opinion publique.

Mais bien mieux que ces sophistes, et quoi qu'ils disent, Béranger a interprété le sentiment de cette histoire. On l'en a loué longtemps; laissons-le s'en féliciter. « Il m'a été facile, a-t-il dit, de voir quel-

ne peuvent pas encore vivre en travaillant a laissé sa marque dans les *Vendanges* du recueil posthume.

Le cri y est trop vif; mais quel poëte ne tend pas quelquefois trop l'arc et n'envoie pas trop loin sa flèche? Ce cri, d'ailleurs, est moins à l'adresse de ceux qui souffrent qu'à l'adresse de ceux qui pourraient les laisser souffrir.

quefois plus juste et plus loin que des esprits qui m'étaient supérieurs, mais qu'agitaient des désirs ou des passions que je n'avais pas. » Le temps était venu d'élever le niveau des mœurs publiques, de les châtier sans colère, de les pousser vers la simplicité. Il voulut être, dès qu'il s'en vit la force et le crédit, le flagellateur des vices, l'inspirateur des nobles pensées. « Ce rôle d'Aristophane, qui m'avait paru si beau à l'âge de vingt ans, sans le génie, mais aussi, du moins il me semble, sans l'acrimonie du poëte athénien, je le jouai, non au théâtre, où il n'est peut-être plus possible, mais dans tous les rangs de la société française. »

Enfin, né voisin d'une classe
Où pullulent les malheureux,
J'aidais à remplir leur besace;
J'allais jusqu'à glaner pour eux.
Perdus dans vingt sentiers contraires,
Ils se guidaient à mon flambeau,
Ces infortunés sont mes frères,
Je dois partager leur tombeau.

Il a joué ce rôle dans tous les rangs, mais il n'a voulu jamais quitter ceux parmi lesquels il a commencé de vivre, à qui il savait que ses chansons étaient le plus utiles et pour qui, en somme, il est le plus urgent que travaillent les hommes d'un grand cœur.

Il les poussait au bonheur, et non à la révolte [1].

[1] J'étonnerai peut-être un grand nombre de propriétaires qui raffo-

Pur de haine et d'hypocrisie,
Rêvant le bien, cherchant le beau,

il s'obstine à nous préserver de cet égoïsme des gens heureux qui les rend trop sévères pour l'ignorance et pour les vices que l'ignorance fait germer dans la misère.

En 1833, dans la préface excellente de son quatrième recueil, il avait dit déjà :

« Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'expressions élevées, généreuses, tendres. Toutefois, chez nous il y a pis, même en matière de jugements littéraires, surtout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaye donc d'en faire pour lui; mais, pour y parvenir, il faut étudier le peuple. Quand, par hasard, nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font

lent toujours d'Horace et, décidément, n'aiment plus Béranger, en leur indiquant, à la fin de la seconde satire du deuxième livre, une théorie de la propriété qui est aussi hardie que la morale des *Bohémiens* et des *Contrebandiers*. La nature, dit Horace, ne donne à personne la terre en toute propriété ; elle la prête seulement à qui travaille de bon cœur :

Nam propriæ telluris herum natura, neque illum,
Nec me, nec quemquam statuit. Nos expellit ille ;
Illum aut nequities, aut vafri inscitia juris,
Postremo expellet certe vivacior hæres.
Nunc ager Umbreni sub nomine, nuper Ofelli
Dictus, erit nulli proprius ; sed cedet in usum
Nunc mihi, nunc alii. Quo circa vivite fortes,
Fortiaque adversis opponite pectora rebus.

ces rois qui, dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres : représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le représentent ainsi : « Est-ce ma faute, si je suis mi-« sérablement déguenillé? si mes traits sont flétris « par le besoin, quelquefois même par le vice? Mais « dans ces traits hâves et fatigués a brillé l'en-« thousiasme du courage et de la liberté; mais sous « ces haillons coule un sang que je prodigue à la voix « de la patrie. C'est quand mon âme s'exalte qu'il « faut me peindre. Alors je suis beau. » Et le peuple aurait raison de parler ainsi. »

Dans *Ma Biographie*, à propos du temps qu'il a vécu en prison, il va jusqu'à prendre la défense des malheureux que les vices de l'ignorance et de la misère ont perdus. « Le plus grand tourment des maisons de détention, dit-il, et quelquefois il est affreux, c'est le spectacle d'irremédiables infortunes imprudemment encourues, et des natures dégradées qu'on y rencontre. Qui le croirait pourtant? Ce n'est pas là qu'un misanthrope trouverait le plus d'arguments contre cette pauvre espèce humaine. En revanche, le philosophe en rencontrerait de terribles contre les lois qui nous régissent, quoique moins imparfaites pourtant que celles qui ont pesé sur nos pères. »

Il y a de mauvaises natures, observe l'égoïste, et contre elles nous avons besoin de ces lois. Mais ces mauvaises natures se rencontrent dans tous les rangs de la société, et ce n'est pas manquer de respect aux lois que de demander qu'on mette un peu plus de mansuétude, chaque jour, dans le châtiment de bien des délits qui ne ressemblent pas à des crimes. Cet adoucissement, nous ne l'ignorons pas, est l'œuvre du temps et a toujours suivi l'amélioration des mœurs. Devançons, s'il se peut, les mœurs elles-mêmes pour voir si ce n'est pas les stimuler au bien, et persuadons-nous que le progrès véritable dans les sociétés ne se constate en définitive que dans les tableaux de la statistique criminelle.

Toute la France, pressentant cette vérité, vient d'applaudir au discours solennel du procureur général de la cour de Paris, lorsqu'il a recommandé aux juges le respect des accusés et la douceur.

Que le *Vieux Vagabond* ne dise plus:

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi,
Je vous aurais chéris en frère.

Et, pour ne parler que du plus grand des châtiments que l'homme inflige à l'homme, adversaire

de la peine de mort [1], Béranger la juge non-seulement injuste, mais inutile, et il pense comme Victor Hugo à l'Assemblée constituante [2] : « Le dix-huitième siècle a aboli la torture, le dix-neuvième siècle abolira la peine de mort. »

> Un jour tout sera bien, voilà notre espérance;
> Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion;

a dit Voltaire, qu'il fait si bon citer souvent à côté de Béranger. L'homme sage sait bien que tout ira de mieux en mieux avec les années, mais il ne veut pas qu'on s'endorme dans la paresse de l'espoir et qu'on réserve toujours à l'avenir ce que le présent doit faire.

Il est bien que les philosophes et les poëtes devancent même leur siècle. Leurs conseils, leurs réclamations pour des réformes qui ne peuvent être parfois que lentes, ne sont pas pour cela en insurrection contre les lois et les mœurs de leur temps; mais ils doivent marquer la route à suivre et n'être jamais satisfaits.

Béranger accomplissait le devoir d'un homme de génie en demandant que le progrès, en toutes choses, soit mieux marqué, et le soit plus vite. Les gens à courte vue déplorent cette manie de mécontentement; mais il faut de ces grands mécon-

[1] Voir *Ma Biographie*, p. 265.
[2] Séance du 15 septembre 1848.

tents pour que le monde ne s'arrête pas dès que quelques personnes se trouvent heureuses.

Le chantre de l'amour philosophique n'a point oublié la femme dans ce qu'on peut, si l'on y tient, appeler ses utopies.

Le peuple est malheureux, mais ne l'est-il pas souvent par sa faute? Autant la misère des honnêtes gens est criante, autant la pauvreté du paresseux, de l'ivrogne, de l'orgueilleux, est coupable. Un homme, en France, trouve presque toujours à s'occuper. Ah! si l'on parlait des femmes, de ces pauvres filles déshéritées, de ces veuves lamentables qui, chargées d'enfants, et travaillant jour et nuit, n'ont pas même de bois pour leur foyer ni d'huile pour leur lampe, nous comprendrions les plaintes et les murmures. Celles-là n'ont point la virilité pour se consoler; elles ne vont pas sur la place publique s'occuper et parler des affaires du pays. Leur vie est triste jusqu'à la mort, parce que l'homme manque à la protection qu'il doit à leur faiblesse.

Béranger, et nous aussi, n'est-ce pas, nous demandons pour la femme quelque chose de plus que ce qu'elle a. Un mari brutal la dédaigne, la gâte, l'appauvrit, la bat peut-être. Dieu la vengera, mais nous déjà vengeons-la des périls et de la corruption où sa vertu est jetée. Faisons-lui, à côté de nos mécaniques, des métiers nouveaux, cherchons-lui le salaire qu'il lui faut pour acheter des langes à ses

enfants. Cette grâce, cette fleur de la vie de l'homme, a droit, sinon à notre amour, au moins à notre pitié.

Amour, dans ma mythologie
Dieu sourit à la volupté.
Je vous prophétise une autre ère :
La femme engendrera la loi.
Qu'elle soit reine où l'homme est roi,
Qu'en son époux Ève retrouve un frère.

Cela ne veut pas dire que la femme sera un jour tribun du peuple ; mais du foyer domestique elle élèvera sa voix jusqu'à nos assemblées, et nous modifierons nos lois pour lui faire un sort plus doux dans notre vie commune. La chevalerie est morte ; la politesse, grâce au tabac, va mourir. Cherchons quelque chose qui console, sans l'affoler, notre compagne.

Qu'elle soit reine où l'homme est roi !

Puisse l'histoire de la mère Jary, cette élégie plaintive, décider ceux qu'émeut le sort des pauvres femmes à tirer parti le plus promptement possible, en leur faveur, des recherches et des études de l'économie industrielle et de la science de l'assistance ! La pensée de Béranger allait de la tristesse des mères à l'éducation des enfants, qui a fait partout de grands pas depuis 1815, mais qui en a tant à faire encore. Envisageant ici le devoir de l'État dans l'intérêt même

de l'État, et ne se bornant pas à juger les écoles primaires, il déclare que nous n'intéressons pas d'assez bonne heure les jeunes âmes de nos fils au mouvement, aux joies, aux charges de la vie civique. C'est maintenant surtout, lorsque tout homme est citoyen actif et a le droit de suffrage, que sa manière de voir paraît moins extraordinaire. « Inculquer, dit-il, à l'enfance l'amour des formes et des principes établis dans la société qui l'attend, c'est donner la valeur d'une durée de plusieurs siècles aux institutions sorties plus ou moins nouvellement des principes qui ont exigé ces formes ; c'est faire naître une précoce expérience chez les enfants qu'un nouveau régime politique a vus naître, et les habituer non-seulement à la pratique, mais encore à l'étude curieuse des lois qui restent à perfectionner. Nos grands établissements d'instruction font-ils autre chose que quelques savants et beaucoup d'écoliers? des hommes, en sort-il un grand nombre? des citoyens, il n'en est pas question. »

Encore un rêve ou un badinage ! Non, ce n'est pas là un rêve. Nos sociétés sont toutes jeunes [1] ; elles s'étonnent de tout ; elles ignorent encore ce qu'elles ont à faire pour assurer leur avenir. Puisque le premier venu est admis à faire acte de souveraineté, essayons de le préparer à cet acte, inculquons-lui l'amour de la loi. Que l'électeur, que l'éligible non-

[1] Il n'y a pas un milliard de minutes écoulées depuis la naissance du Christ.

seulement sache lire, mais qu'il comprenne sa dignité et se serve bien de sa puissance.

La bourgeoisie ignore elle-même sa force. Elle ne voit pas qu'étant le bataillon sacré, recruté sans cesse dans les rangs du peuple, qui en dirige le mouvement civilisateur, elle n'a qu'à marcher toujours en avant pour n'être jamais dépassée. Ne point craindre d'aborder les questions qui se posent en philosophie, en religion, en politique, en économie sociale; ne douter jamais de la vigueur de la pensée; ne pas croire que la lumière de la raison puisse allumer jamais un incendie; ne point se faire de la noble idée d'ordre un prétexte pour le repos et la jouissance, ce qui est se ravaler jusqu'au-dessous du matérialisme des doctrines les plus grossières; ne pas professer deux morales, l'une pour les gens instruits, l'autre pour les ignorants; ne désespérer en aucun cas, si elle l'a perdue, de la liberté; ne rien négliger pour la conserver, quand elle l'a reconquise, voilà son devoir. Mais elle n'y pense pas.

Pendant que le peuple se repaît de chimères malfaisantes et oublie la France, la bourgeoisie oublie la France et saccage sa propre fortune. Elle immole, une à une, les renommées de la patrie. Au lieu de maintenir en l'air les grands noms comme des étoiles qui luisent pour tout le monde, elle éteint leur gloire, et la nuit se fait sur nos têtes. Sans doute ces hommes illustres n'ont été que des hommes et ils prêtent le flanc à la satire; mais qu'allons-nous de-

venir, si nous ne voulons plus souffrir d'hommes célèbres? si nous exilons l'enthousiasme? si nous ne voulons plus de la grandeur?

Les Gaulois chantaient : « Nous soutenons le ciel de nos lances. » Cet orgueil vaut mieux que notre modestie.

Mais les heureux empires n'ont pas d'histoire! Rien n'est moins vrai : ces empires-là dorment bien, mais ils dorment sans rêves ; et nous ne sommes pas nés pour être heureux de cette manière, mais pour le bonheur de l'âme ; notre rôle est de chercher et de marcher ; il est d'agir.

Est-ce agir que de faire ou de laisser faire des révolutions inutiles, des émeutes, du tapage ; se rassasier de querelles, s'enivrer de mouvement sans puissance?

Mais soit, nous supprimons les grands hommes. Comptez ceux qu'une génération produit : il n'y en a guère. C'est par eux pourtant que nous pensons, que nous jugeons, que nous vivons. N'importe ! On les supprime : alors nous retomberons dans la barbarie. Qu'est-ce qu'un vieux soldat? un vieux négociant? Retiré du tumulte fortifiant de la vie active, il est à peine l'ombre d'un homme, tandis que le savant, l'écrivain, le politique qui travaille malgré l'âge, ne s'affaisse pas avant de mourir. Nous en avons de beaux exemples : lord Brougham, pour n'en citer qu'un, le plus actif organisateur de la science sociale en Angleterre. Eh bien, l'humanité sans grands

hommes tombe dans la décrépitude ou dans l'enfance. Ils étaient notre cerveau; nous n'avons plus qu'un estomac.

La civilisation romaine, au temps d'Auguste, était pompeuse. Mais l'enthousiasme s'échappe des âmes sous les Césars; l'Empire croule, Rome est livrée au pillage. Cherchez dans les ruines, au cinquième siècle, le flambeau de cette civilisation brillante. Il a fallu plus de mille ans pour le rallumer, et aujourd'hui encore dix pieds d'ordures et de débris cachent le sol glorieux du Forum.

Ainsi nous péririons, malgré la fierté de notre industrie et de nos sciences, si nous laissons chasser de notre pensée l'idée de Dieu, l'idée de la patrie, l'idée de liberté, et si nous ne songeons, les uns qu'à réclamer, les autres qu'à défendre notre part de richesse.

La réalité nous divise, l'idéal nous réunit. Nous sommes épuisés par les petites passions; mais les grands sentiments peuvent nous rendre la vigueur.

Laissez dire qui ne croit pas en Dieu, qui se moque de la liberté, qui ne rêve pour l'humanité que les formes d'une société en commandite ou d'une compagnie d'assurances : c'est l'imagination qui est la flamme subtile de la raison. Elle allume en nous

> Cet espoir qui toujours finit[1]
> Et recommence;

elle nous réveillera; elle nous sauvera.

[1] Alfred de Musset, *A mon frère.*

Béranger a douté de la puissance des vers, c'est-à-dire de l'imagination poétique, « jusqu'à ce que l'ordre dans l'égalité[1] règne enfin ; » mais il n'a consenti à rien rabattre de sa foi dans le spiritualisme appliqué à l'énergie des actions humaines.

Au sentiment accordez quelque place[2],

dit-il à la science. D'un ton plus haut, il s'écrie :

Il manque un homme en qui le monde ait foi.

Et on ose écrire qu'il n'a fait que flatter les mauvaises passions de la multitude ! Il a jusqu'au bout combattu le doute.

Il nie le prestige des titres et des dignités, il se rit de la hiérarchie factice ; mais la foi qu'il retire de la fausse grandeur, il la reporte tout entière sur la beauté morale. Il méprise les costumes, il admire les caractères. Il n'est point affligé de ce que la France n'a pas écrit un poëme épique comme l'*Iliade*, mais il est fier de ce qu'elle a fait, à la fin du siècle dernier, l'épopée immortelle du genre humain. Il exige qu'il y ait de l'art dans la plus petite œuvre de l'écrivain ; mais il ne veut pas de l'art pour l'art, de l'art sans mission.

Prise de n'importe quel côté, sa vie ou sa doctrine ne varie pas. Il chante Dieu et combat l'hypocrisie

[1] *Préface des Ch. dern.*, p. 7.
[2] Le *Savant*.

religieuse; il chante à la fois le plaisir et la modération; il introduit la raison dans la politique sociale, mais il n'en bannit pas les nobles mouvements de l'âme. Il prend en un mot les hommes comme ils sont, avec tous leurs désirs légitimes, avec leurs instincts divers; et de l'étude de ces instincts et de ces désirs il dégage une loi conciliatrice des devoirs et des intérêts de l'humanité.

Que de plus sages que lui viennent lui jeter la pierre! Que ceux qui ont la clef de l'avenir fassent des plaisanteries sur sa doctrine! Mais, en attendant le succès des recettes qu'on nous vante, ayons la simplicité de croire toujours que le respect des belles choses et l'admiration des hommes illustres ne peuvent nuire ni aux individus ni aux peuples. La science nous donnera, dit-on, le bien-être du corps; mais dans ce corps si bien nourri il faut une âme saine.

Guérissons-nous d'abord de la plus terrible des maladies, qui est l'effroi. Le doute disparaîtra tout aussitôt. Nous aimerons encore Dieu, la liberté, la patrie et l'humanité. Guérissons-nous aussi de la légèreté avec laquelle nous troublons ou laissons troubler l'ordre public. Mais, à la rigueur, c'est aux gouvernements qu'il appartient de veiller sur la rue.

Béranger méprisait également des émeutes qui troublent la paix publique sans profit pour personne, et une sotte liberté qui n'a pas conscience de son énergie et qui se consume en débats ridi-

cules. L'enseignement des vingt-deux années qui vont de 1830 à 1852 ne doit pas être perdu. Nous avons besoin, avant toute chose, non pas de diviniser, mais de respecter le pouvoir; et, quand l'Empire, soit l'ancien, soit le nouveau, ne nous apprendrait qu'à gouverner hardiment, sans crainte des résistances de parti, il aurait fait sa tâche. « Napoléon, disait Armand Carrel, nous a enseigné à respecter la loi. » Armand Carrel, par cette seule parole, prouvait qu'il avait le sens politique. Est-ce que la monarchie constitutionnelle, en 1848, ne devait pas vaincre l'insurrection? Est-ce que l'Assemblée législative, en 1851, ne devait pas se réserver la force de narguer un coup d'État? Le premier devoir d'un gouvernement, c'est qu'il sache se maintenir. Intéressons la liberté même à sa force!

Et la bourgeoisie et le peuple doivent demander que la grande Révolution française marche sans encombre ni recul, et que les petites révolutions d'aventure soient interdites.

Il n'y a pas de bonheur public sans la liberté, mais il n'y en a pas non plus sans l'ordre.

Paix aux châteaux et aux chaumières! du travail à tous[1], de la lumière, de la raison, de la fierté pour tous! La cité est désormais ouverte : n'en fermons les portes sur personne. Et que ceux d'entre nous

[1] « Souvenez-vous toujours qu'il vaut mieux assister les pauvres en les faisant travailler que de les assister pour rien. » (MAINTENON, *Lett. hist. et édif.*, t. II, p. 38.)

qui s'estiment contents de leur lot ne veuillent mal de mort ni à ceux qui ne sont pas aussi bien partagés par la nature ou par la fortune, ni à ceux qui soutiennent le courage de ces déshérités; Béranger leur peut dire, aujourd'hui encore :

Ne soyez pas ingrats pour nos musettes;
Songez aux maux que nous adoucissons :
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

IV

DE LA PATRIE ET DE LA LIBERTÉ

Béranger, dans la philosophie, dans la morale, dans la politique sociale, proscrit les systèmes et les sectes, et proclame les vertus de la raison individuelle. Il se fie au sens commun, à condition que le sens commun examine et se décide sans entrave. On est bien surpris, après cela, quand on le voit traiter comme un adversaire de la liberté.

Je ne crois pas soutenir un paradoxe en affirmant et en essayant de montrer qu'il a parfaitement entendu ce que c'est que la liberté, qu'il a beaucoup fait pour que la France en pût jouir, et qu'il ne l'a nullement sacrifiée en s'attachant à maintenir toute l'œuvre de la Révolution française. La liberté nous deviendra de plus en plus précieuse; mais, jusqu'ici,

nous n'avons guère eu le temps d'être libres, et aux nécessités du combat que la France régénérée a eu à soutenir contre les rois, nous avons joint trop souvent les désordres et les déchirements intestins. Les deux courants d'idées de liberté et d'idées d'égalité, sortis de la source commune, n'ont pu s'épancher d'une vitesse égale et d'un même flot. L'égalité n'a plus d'obstacle à vaincre depuis que le suffrage est universel ; mais de ce que tous nos efforts doivent tendre maintenant à élever au même niveau le principe de liberté, il ne s'ensuit pas que notre vie pendant soixante-dix ans n'ait été qu'un tumulte à couvrir du mépris de l'histoire.

Nous nous sommes plusieurs fois trompés, nous avons failli à nos devoirs de peuple intelligent; mais enfin, sans nous jeter dans le fatalisme, nous avons presque toujours eu une excuse de nos erreurs à donner à la postérité.

Le rôle de la France n'est pas celui du premier peuple venu. Tel qui n'a été que patriote jusqu'à présent peut l'avoir aussi bien compris et mieux compris qu'un partisan exclusif de la liberté.

Béranger est le patriote par excellence. A treize ans le bruit du canon qui fête la reprise de Toulon le renverse fou de joie sur les remparts de Péronne. A vingt ans, ce même canon qui tonne pour annoncer que l'Italie, à Marengo, vient d'être reconquise sur l'Autriche suspend, puis ranime la gaieté des chansons qu'il chante avec ses amis dans son *Grenier*.

En 1814, le canon encore (et cette fois c'est le canon ennemi, retentissant contre nos barrières) éveille en lui dans le faiseur de couplets légers le grand poëte qui s'ignorait. Il pense alors à Jeanne d'Arc, et il commence à consoler la nation, jusqu'à ce qu'il devienne son inspirateur le plus puissant. Il est mort dans toute la ferveur, disons mieux, dans la sérénité de son patriotisme, et il nous a laissé cette recommandation, qui mérite qu'on s'y arrête : « Lorsqu'une nation a pris l'initiative d'un principe, et surtout du principe démocratique, et qu'elle est dans la situation géographique où nous sommes placés, dût-elle espérer qu'elle obtiendra la sympathie des hommes éclairés chez tous ses voisins, elle a pour ennemis patents ou secrets les autres gouvernements, et particulièrement ceux qui sont dominés par une aristocratie puissante. Pour de pareils ennemis tous les moyens sont bons.

« Malheur alors à cette nation si elle voit s'éteindre l'amour qui lui est dû, et qui est sa plus grande force ! Il faut que ses fils se serrent autour de son drapeau, dans l'intérêt même du principe qu'elle a mission de faire triompher au profit des autres peuples. C'est quand ceux-ci auront conquis les mêmes droits qu'elle qu'on devra faire taire toutes les rivalités d'amour-propre et les antipathies que le sang nous a transmises. Quoi ! Français, nous n'entretiendrions pas en nous, dans l'intérêt d'une pensée généreuse qui nous a déjà coûté tant de sang, un

patriotisme que les Anglais poussent jusqu'à l'insolence et la cruauté pour des profits à faire sur le thé, l'indigo et le coton !

« Tâchons que l'amour du pays soit toujours notre première vertu, et je le recommande surtout à nos littérateurs, qui mieux que d'autres peuvent prêcher cette vertu-là. »

Béranger n'en dit pas même assez, et le patriotisme, chez nous, peut aller jusqu'à se prétendre un système de philosophie humanitaire. Les peuples ont toujours eu un peuple pour les conduire, comme les hommes, dans chaque État, doivent être soumis à une autorité. L'autorité, dans un État, a toujours à lutter contre le sentiment qui fait que l'homme est mécontent d'obéir ; de même les peuples, qui reconnaissent tous la supériorité du génie de la France, sont toujours disposés à nous regarder d'un œil jaloux. Mais ils comptent sur nous. Joseph de Maistre a dit : « On ne peut rien faire de grand et de bon en Europe sans la France. » C'est qu'en effet, depuis que l'empire de Rome a péri, la France lui a succédé dans la direction de la civilisation universelle. Notre Révolution de 1789 a légitimé et fortifié cette influence civilisatrice. L'idéal définitif des peuples, ce n'est point la liberté, et l'inégalité de l'Angleterre, c'est la liberté française, que nous n'avons pas conciliée encore, mais que nous saurons bien concilier avec l'égalité. Les nations qui souffrent ne nous en veulent pas si, à diverses reprises, nous n'avons pas

été leur porter secours; elles savent que notre cœur est tout à elles; et, dans les contradictions par lesquelles nous avons passé, elles aperçoivent un travail pénible qui doit infailliblement aboutir au salut commun. Le monde ne sera organisé que par nous, et le centre de la vie terrestre est établi pour jamais à Paris.

M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, a cru entrevoir dans l'avenir la prépondérance de la Russie, et il écarte avec effroi ce présage. Ce présage ne nous effraye point. L'officine des nations n'a plus de torrents à verser du Nord au Midi sur une civilisation et sur des climats inconnus. Toute la terre a été parcourue et décrite.

Quelques-uns jettent un regard inquiet de l'autre côté de l'Océan et redoutent les républiques américaines. Cette terreur est vaine encore. Nous avons seuls le dépôt des traditions de la civilisation antique avec le génie de la civilisation future. Seuls nous avons su nous dévouer sans calcul, et c'est pourquoi nous ne serons jamais effacés de la carte : c'est pourquoi, tant qu'il y aura une mappemonde, tous les méridiens partiront de notre premier méridien.

Notre patriotisme n'est donc pas outrecuidant et ridicule. Quand nous voulons que notre patrie soit grande et forte, nous sauvons l'avenir des peuples de tous les bouleversements d'autrefois, des invasions, des décadences, de l'ignorance, du désespoir.

Soyons patriotes sans rougir de l'être.

Au plus fort de la tourmente qui, en 1793 et en

1794, s'est abattue sur la France, c'était un spectacle sublime que celui de nos théâtres, à l'heure où s'y chantait, comme sur la frontière, l'héroïque *Marseillaise*. Voyez, à la dernière strophe, un Représentant du Peuple se lever dans une loge, agiter son chapeau aux plumes tricolores; et toute la salle, les yeux fixés sur lui, qui attend un signal : « A genoux ! » crie-t-il; et tous les citoyens agenouillés chantent en chœur :

Amour sacré de la patrie!

Que pouvaient les armées des rois contre les armées d'une nation si fière des périls qu'elle courait pour une grande cause? Et quelle source d'énergie ne coulera pas encore de nos cœurs, si quelque nouveau danger public réveille les échos de cette chanson triomphante!

Ce n'est pas seulement l'histoire extérieure de la France qu'il faut considérer au point de vue du patriotisme, c'est son histoire intérieure. Alors les haines de parti se taisent, et même dans nos plus sombres malheurs nous voyons briller une lumière. Un patriote sait que la nation n'eût pas péri, en 1799, quand même le général Bonaparte ne fût pas revenu d'Égypte. Il sait qu'en 1814 il était inutile, pour la sauver, de rappeler les Bourbons, et qu'elle devait, si le joug de Napoléon lui pesait, se dispenser de le faire briser[1] par les rois ennemis. Qu'est-ce

[1] En 1815, Wellington s'étonnait du petit nombre des patriotes qu'il

que Napoléon pour ceux qui ne pensent pas tout d'abord et uniquement à la France? Les uns ne voient en lui qu'un chef de dynastie qui hérite, par la grâce de Dieu, de toutes les vertus de la Révolution française; les autres le répudient comme un usurpateur étranger. Mais les patriotes, tout en l'accusant, l'admirent, et, dans les temps où la liberté règne, ils font plus que l'admirer, ils l'aiment.

Les passions politiques donnent de la fatigue; elles fléchissent quelquefois; là où elles n'aboutissent pas à l'apostasie, elles mènent au chagrin. Le patriotisme ne se lasse point et ne se renie point.

Béranger, républicain de cœur et d'esprit, savait bien que la République que nous avons eue en France de 1792 à 1799 n'était pas une république véritable. Les dangers du pays, la fermentation des opinions et les mauvaises passions perdirent tout de suite la liberté. Nous n'eûmes que des alternatives d'anarchie et de dictature. La patrie fut sauvée, mais pour longtemps la forme républicaine fut

y avait alors en France. Les plus braves étaient morts; les fautes de l'Empereur avaient réduit les autres au silence et à l'inertie. Alors Laïs put chanter à l'Opéra les vers abjects et stupides que nous savons (*Vaulabelle*, I, 379). Et les femmes! Ah! relisons les *Iambes* de Barbier, et félicitons-nous de n'avoir pas vu ces temps-là!

Quand Béranger, maudissant l'exil de David, écrit le refrain plaintif:

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

il ne fait pas que protester contre le supplice de l'exil; il s'indigne contre ceux qui n'aiment pas leur patrie.

condamnée à n'être comprise ni par la plupart de ceux qui la désirent, ni par ceux qui la repoussent. L'essai de 1848, à cause des imprudences commises et du manque d'énergie ou de franchise dans le gouvernement, n'a pas mieux réussi. Nous ne connaissons pas encore la République. Ce peut être le mieux ordonné des gouvernements, et c'est le plus honorable dont un peuple puisse jouir ; mais il ne se passe ni de l'amour de l'ordre dans tous les rangs de la nation, ni de l'esprit de fraternité, ni de la fermeté des caractères. Dieu sait quand nous serons dignes de le connaître.

Le 18 brumaire est une violation des lois; mais Béranger n'est pas le seul patriote qui l'ait jugé nécessaire. Après le 18 fructidor et le 30 prairial, un dernier coup d'État civil avait été préparé par tous ceux qui comprenaient que la France avait absolument besoin d'un gouvernement neuf, honnête et vigoureux. Si la République avait eu d'autres hommes pour remplir ses Conseils et former son Directoire, elle n'aurait pas eu à craindre ces conspirations d'un ordre supérieur qui ne sauvent les États qu'en manquant de respect aux constitutions. Mais, sinon aux frontières, que la nation n'eût alors laissé franchir à personne, du moins à l'intérieur, le péril était si pressant, qu'une violation des lois, quoique immorale, pouvait seule nous sauver de la démoralisation[1]. Cette journée fameuse

[1] Voir *Ma Biographie*, p. 296.

ne coûta pas une goutte de sang, et, sous la direction du jeune héros, les destins de la patrie se relevèrent de leur abaissement. La liberté n'avait pas non plus péri tout entière; même à ceux qui sentaient qu'elle allait disparaître, il restait l'espoir de la revoir après la conquête achevée de l'ordre et de la paix.

Le Consulat reste, en dépit de nos regrets, la plus lumineuse partie de notre histoire. Au risque de dire une énormité, je crois qu'alors nous commencions à vivre, à agir, à obéir en républicains.

Béranger applaudit à l'établissement du Consulat, il versa des larmes quand l'Empire apparut. Des gens qui n'ont jamais pleuré feignent de ne rien entendre à cette manière de sentir. Elle est pourtant bien naturelle, et nous pouvons nous dispenser de lui donner un commentaire. L'âme vigoureuse du premier Consul, après avoir triomphé de tous les obstacles, était venue échouer contre les insinuations de la vanité humaine et les conseils de son entourage. Il avait été républicain convaincu, « oui, disait-il[1], républicain et patriote, » jusqu'à Aboukir; et, même en 1804, quand il préparait l'expédition de Boulogne, c'était une République[2] qu'il avait l'intention d'établir en Angleterre.

Les ennemis de la Révolution se réjouirent, pendant que les patriotes s'affligeaient de la résolution

[1] *Mémorial*, I, 413.
[2] *O'Meara*, p. 707.

que prit le premier Consul de monter sur un trône héréditaire[1]. Ce n'était pas leurs applaudissements qu'il avait recherchés, et il était assez généreux pour comprendre la grande douleur des âmes libres.

Je maintiens, le *Mémorial* à la main, que Napoléon, Empereur et Roi, était resté républicain au fond du cœur. « Si j'eusse été en Amérique, volontiers j'eusse été un Washington couronné[2]. » Vainqueur à Moscou, et les rois tous écrasés, il dit qu'il aurait abdiqué. « Sylla, gorgé de crimes, l'a bien osé. Quel motif eût pu m'arrêter, moi qui n'aurais eu que des bénédictions à recueillir ? Mais demander de moi, avant le temps, ce qui n'était pas de saison était d'une bêtise vulgaire; moi, l'annoncer, le promettre, eût été pris pour du verbiage, du charlatanisme. Ce n'était pas mon genre. Je le répète, il me fallait vaincre à Moscou. »

Jugeons-le comme s'il eût vaincu, comme si, la Révolution bien assise en Europe et l'habitude de respecter les lois bien établie, il eût rejeté avec mépris son sceptre. Il n'en paraît que plus grand[3]

[1] « J'aime bien mieux Bonaparte roi que simple conquérant. Cette farce impériale n'ajoute rien du tout à sa puissance, et tue sans retour ce qu'on appelle proprement la Révolution française, c'est-à-dire l'esprit révolutionnaire, puisque le plus puissant souverain de l'Europe aura autant d'intérêt à étouffer cet esprit qu'il en avait à le soutenir et à l'exalter lorsqu'il en avait besoin. » (Joseph de Maistre, *Lettres*.)

[2] T. I, p. 211.

[3] Joseph Bonaparte, à plusieurs reprises, a affirmé que telle était réellement le désir secret de l'Empereur.

— « Il s'est toujours cru en dictature jusqu'à la paix générale; l'Angleterre, et non lui, l'a retardée, voilà toute la question. Napoléon

et la liberté ne lui en veut plus. C'est ainsi que Béranger l'a compris. Les patriotes aiment à croire qu'en effet sa volonté intime avait su résister aux séductions de la dictature et à la sottise des flatteurs.

Toute son action politique se développe bien d'un point de vue pareil.

Esprit trop clairvoyant pour bien augurer du désordre d'une émeute, le lieutenant Bonaparte, caché derrière un grand vase de marbre, vit avec tristesse passer les hordes qui allaient assiéger aux Tuileries le débonnaire Louis XVI. Mais en 1795, quand toutes les factions, sauf la plus hardie, manquent d'initiative, il comprend, sans l'aimer, que Robespierre représente l'autorité et l'unité d'action[1]. Au 13 vendémiaire, c'est par conviction plus que par ambition qu'il défend la Convention nationale contre les partis réacteurs qui se cachent sous le drapeau de la liberté électorale. Quand le duc d'Enghien a été mis à mort[2], le premier Consul jette ce cri : « On verra de quoi *nous* sommes capables. » Nous,

était trop éclairé pour être l'ennemi de la liberté au siècle où il vivait. » (Note communiquée pour l'édition du livre *Erreurs de Bourrienne*.)

— « Je suis fâché de n'avoir pas porté dans votre âme la conviction qui est dans la mienne. Je suis convaincu que Napoléon voulait laisser une monarchie constituée sur les bases de la représentation nationale, celle de l'égalité et de la liberté. » (*Lettre à Thibaudeau*, 19 mai 1829.)

— « Votre père avait coutume de me dire : Quand arrivera le temps où la justice seule régnera ? Quand finira ma dictature ? » (*Lettre au duc de Reichstadt*, 15 février 1832.)

[1] *O'Meara*, p. 682.

[2] Thiers, *Consulat*, t. IV, p. 608.

c'est la Révolution, la Convention, l'énergie de la France. On ne doit pas laisser de côté cette parole révélatrice des secrets sentiments de Bonaparte. Il ne faisait pas le roi quand il la laissait échapper. L'un des codicilles de son testament est empreint de la même passion vigoureuse : c'est l'article qui lègue 10,000 fr. au sous-officier Cantillon.

Tout bien étudié, Napoléon n'a pas usé du despotisme par plaisir : il a eu son dessein. Seulement les conseillers courageux lui ont manqué. On ne lui a pas rappelé son devoir quand il l'oubliait, et c'est là ce sur quoi il faut gémir [1].

Une partie des conventionnels de 1793, épuisés sans doute, s'endormirent au Sénat. Ils sont coupables de toutes les fautes qu'ils laissèrent commettre. C'est en voyant leur affaissement, que Napoléon ne tint plus compte des hommes. Ils avaient appelé Louis XVI un tyran, lorsqu'ils firent tomber sa tête, et ils n'osèrent pas broncher sous l'Empereur. Ils avaient dressé l'échafaud pour la vieille noblesse, et ils voulurent être barons et comtes. Plus tard quelques-uns abandonnèrent l'Empereur pour être faits marquis par Louis XVIII. Quelle peur quand Mallet fit

[1] « Les éloges donnés à Napoléon pour avoir mis un terme aux menées révolutionnaires et soutenu les trônes chancelants sont en contradiction directe avec ceux qu'il s'est donnés lui-même ou qu'il a reçus de ses partisans, comme étant le vrai messie des principes de la Révolution, dont le nom ne fait qu'un avec le sien et qui sera signalé sous ce point de vue par la postérité. » (Walt. Scott, *Histoire de Napoléon*, VI, 386.)

sa tentative ! Ils allaient avoir affaire à la liberté qu'ils trahissaient, ou plutôt dont ils n'avaient jamais tenu compte. Lorsque, vers la fin, l'Empereur parut, à force d'entreprises, mettre en péril l'Empire et leurs positions, n'y eut-il pas des pourparlers pour se débarrasser de lui ?

Quelques-uns de ces régicides, qui se firent si souples sous la main du maître, se sont tardivement indignés de leur servilité et ont signalé son génie asiatique au dédain de l'Europe. Ce n'était pas aux sénateurs qu'il appartenait de tenir ce langage.

Quand Béranger dit de Napoléon : « Paoli l'avait bien deviné : c'était, sous beaucoup de rapports, un héros de Plutarque ; aussi restera-t-il, je l'espère, le dernier et peut-être le plus grand des hommes de l'ancien monde qu'il aimait à refaire, » il exprime un jugement exquis sur cet acteur incomparable de la plus hardie des épopées. « Cette vieille Europe m'ennuie, » a murmuré quelquefois le conquérant. Ou encore : « J'aurais mieux fait de ne pas quitter l'Égypte. L'Arabie attend un homme ; avec mes Français en réserve et les Arabes comme auxiliaires, j'aurais été le maître de l'Orient. Les Indes seraient à moi. Les Français ne m'ont pas compris. »

Sans prétendre pousser au delà de ce qu'ils signifient ces caprices du génie d'aventure, nous pouvons y voir le signe d'une nature qui, pour nos âges, gardait une trop grande part de ce qui autrefois faisait le demi-dieu des fables. Napoléon, une fois

victorieux de l'ennemi et des lois, une fois adulé et adoré dans sa cour, ne put se contraindre au travail d'un chef de peuple moderne. Il fut enivré par les fumées de l'héroïsme antique; il ne vit plus qu'un monde dramatique à émouvoir; il voulut nourrir incessamment la nation d'une gloire nouvelle, et il entra en Espagne, il créa des ducs, il passa le Niémen. Le sentiment épique le perdit.

Bonaparte, premier consul, jugeait moins poétiquement et plus civiquement les affaires de la patrie et du monde.

Personne n'a été plus sévère que l'Empereur pour les défauts de l'Empire. Il n'a point nié qu'en 1804 le premier consul, montant au trône, dut écarter d'anciens serviteurs de la République qui valaient autant ou plus que bien des généraux dont la fortune s'accrut avec la sienne. On s'est indigné naguère du ton léger avec lequel les *Mémoires du duc de Raguse* parlaient d'un grand nombre de personnages. Napoléon les a bien plus maltraités, sous le rapport de la probité [1] (mais il avoue qu'il ne pouvait guère sévir,

[1] V. le *Mémorial* (I, 553), les *Souvenirs de Montholon*, la Correspondance.

« Ne me parlez pas des généraux qui aiment l'argent; je n'en finirais pas si je vous disais tout le sang qu'ils ont coûté à la France. » (*Month.*, II, 404.)

« J'aurais pu faire fusiller tous mes généraux en chef; il n'y en a pas un qui ne l'ait mérité; c'est leur pillage qui m'a fait perdre l'Espagne, à l'exception toutefois de Suchet, dont la conduite fut exemplaire. » (*Month.*, II, 106.)

une fois Empereur [1]) et sous le rapport du talent [2]. Il reconnaît que les généraux de la République étaient supérieurs à ceux de l'Empire [3]. Sous l'Empire même, il dit que les meilleurs n'ont pas pu toujours parvenir, et que Drouot, par exemple, l'emportait sur presque tous les maréchaux [4]. Il ne ménage pas son mépris pour le plus marquant des traîtres qui ont fait cause commune avec les ennemis de l'Empire, pour ce Murat, que la France avait élevé d'une écurie jusqu'à un trône, et qui ne pouvait pas dire, comme Bernadotte, qu'il n'en voulait qu'à l'Empereur.

Napoléon ne fait pas de la popularité [5] plus de cas qu'elle ne vaut. Il a d'admirables paroles pour regretter l'argent perdu en fêtes inutiles [6]. Et quant à la faute capitale de son règne, à celle qui a pu faire croire qu'il manquait à sa mission, nul ne la déplore avec plus d'énergie [7]. « Je n'hésite pas à prononcer que mon assassinat à Schœnbrunn eût été moins funeste pour la France que ne l'a été mon union avec l'Autriche. »

On n'a pas le cœur d'éplucher sa vie et la facilité avec laquelle les courtisans lui firent croire que la

[1] *Mémorial*, I, 574.

[2] Un jour Berthier, « véritable oison que j'avais fait une espèce d'aigle. » (*Mémorial*, I, 417.) Victor, un autre jour (*O Meara*, p. 657).

[3] *Mémorial*, I, 553.

[4] *Ibid.*, I, 747.

[5] *Ibid.*, I, 247.

[6] *Ibid.*, II, 39.

[7] *Ibid.*, II, 103.

Révolution ne datait que de son règne, quand on le voit tout prêt à s'accuser ainsi de ses erreurs.

Il y a cependant un acte qu'il est difficile d'approuver et même de comprendre : c'est quand il livre Venise à l'Autriche au traité de Campo-Formio.

Mais la chute de l'Empire a puni assez cruellement Napoléon. Avec quelle amertume il put voir que les grandes vertus civiques avaient été amorties sous son règne, et qu'il laissait la France amoindrie sur la frontière et appauvrie de sang généreux et de patriotisme ! Il avait voulu être l'unique penseur de la nation : il tombe; et, comme dans ces appareils électriques qui distribuent l'heure à des cadrans postiches, dès que le moteur ne marche plus, de toutes parts les aiguilles s'arrêtent. Cette leçon ne peut être perdue, et, quand Napoléon s'accuse, c'est our que ses aveux servent à quelque chose.

Béranger n'est jamais tombé dans cette adoration servile qui sacrifie à la mémoire, à l'ombre d'un seul homme, le courage, le génie, le sang de nos pères [1], et qui encense, sans s'occuper de la patrie, cette gloire faite de notre gloire. L'ancien Recueil est plein de traits qui s'attaquent au despotisme et à la monarchie impériale. Les *Dernières Chansons*, pour n'extraire qu'un distique, disent que Dieu l'a fait mourir sur le rocher de Sainte-Hélène,

[1] « C'est Bonaparte, disait-on à Sieyès, qui a le premier salué la France du nom de grande nation. — Soit, répondit-il; mais nous l'avions faite nation à l'Assemblée constituante. »

Pour le punir d'attarder dans sa route
L'humanité qu'éblouit son drapeau [1].

C'en est assez dire. Mais il comprenait la parole lancée par le captif sur ceux dont il prévoyait les critiques : « Ils mordront sur le granit, » et ce n'était pas seulement sur la folie ou sur l'ignorance des peuples qu'il voyait sa renommée assise. L'admiration des siècles est enchaînée au pied de cette renommée universelle; et, dans l'impuissance où nous sommes de la diminuer, nous devons être assez sages pour vouloir la bien comprendre et la faire comprendre. La légende a fait un Napoléon idéal : c'est ce Napoléon qu'il a chanté, pour honorer le sacrifices de la France, pour la consoler de ses défaites lorsqu'elle était humiliée, et non pour le stérile plaisir de mettre les rois révolutionnaires au-dessus des rois de l'ancienne monarchie.

Je plains ceux qui n'arrivent définitivement pas à s'expliquer ce genre d'opinion politique. Ils voient les choses dans un bien menu détail !

Voici comment Béranger a exprimé ce qu'il pensait des événements de 1814 :

« Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'Empereur ne m'aveugla jamais sur le despotisme toujours croissant de l'Empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs

[1] Il y a loin de ces vers au système qui regarde la liberté politique comme un obstacle pour le progrès de la civilisation.

d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles; malgré la Charte, j'y croyais peu; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénoûment fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. »

On lui proposait de faire des chansons payées pour les Bourbons. « Qu'ils nous donnent, répondait-il, la liberté en échange de la gloire, et je les chanterai pour rien. » En 1815, c'est autre chose. « Dans les Cent-Jours, a-t-il dit, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point; je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement. »

Mais la cause de l'indépendance nationale était en péril; et, après Waterloo, Louis XVIII n'était plus le restaurateur de la liberté. Napoléon à Sainte-Hélène, pour quiconque aimait à la fois la patrie et la liberté, devenait l'image de la France mise en croix [1].

[1] S'il est vrai qu'il ne soit revenu, comme il l'a dit*, que pour empêcher l'élévation au trône du duc d'Orléans, l'ambition personnelle gâte cette action. Du reste, Napoléon n'a point caché que son retour de l'île d'Elbe contraignait Louis XVIII**, en juillet 1815, à refaire l'an-

* Month., I, 223.
** *Mémorial*, I, 279.

L'erreur qu'on prétend voir aujourd'hui dans l'union de ceux qu'on appelait alors les libéraux et du parti purement bonapartiste se reproduirait demain dans un cas semblable, parce que cette erreur est une vérité de sentiment et une nécessité politique. Béranger ne refuse pas d'encourir la responsabilité de ses chansons et de ses actes. « Le parti légitimiste, dit-il, qui m'a toujours jugé, comme auteur, avec une extrême bienveillance, m'a accusé d'avoir contribué plus que tout autre écrivain au renversement de la dynastie que nous avait imposée l'étranger. Cette accusation, je l'accepte comme un honneur pour moi et comme une gloire pour la chanson. Pour la lui obtenir, on ne sait pas tous les obstacles que j'eus à vaincre. Combien de fois n'ai-je pas été obligé de lutter contre les chefs du parti libéral, gens qui eussent voulu me faire accepter leur tutelle pour m'astreindre à leurs combinaisons timides! »

Béranger n'était pas sans doute un libéral, à la façon des Anglais, avec des préjugés gothiques; il ne comprend pas non plus la *liberté sans limites* de M. de Girardin; il ne s'explique pas aisément

cien régime. Aussi, après Waterloo, voyant que la patrie était dans un grand danger, et que la Chambre des députés était jouée par le gouvernement provisoire, il ne devait pas se retirer de la lutte. Là peut-être est le moment où il a le moins bien soutenu sa renommée. Le regret l'a bientôt pris à Sainte-Hélène. « Ah! quel malheur que je n'aie pu gagner l'Amérique! De l'autre hémisphère même, j'eusse protégé la France contre les réacteurs*. »

* *Mém.*, I, 435.

qu'on puisse introduire « dans un pays d'égalité le système anglais monarchique représentatif, qui, » selon lui, « ne peut se passer de l'appui d'une caste privilégiée ; » mais il croit que ce sont les hommes, plus que les principes, qui ont manqué à ce gouvernement, tel qu'on l'a entendu jusqu'ici [1] ; il n'a pas fait une opposition systématique à la Restauration, tant qu'elle paraissait représenter la liberté rétablie en France [2] ; après les journées de Juillet, il se regarde comme satisfait, si on se sert de la Charte nouvelle pour marcher en avant [3], et il loue même, dans *Ma Biographie* [4], le ministère de Casimir Périer.

Sa Correspondance, qui va paraître, dira s'il n'aima point et ne comprit pas la liberté politique et s'il ne crut pas à sa nécessité comme à sa fécondité.

> Le conquérant des sceptres de la terre
> Pour successeur choisit la liberté.

Napoléon, nous l'avons dit, y croyait également.

Au temps même de l'Empire, si, dans ses mauvais moments, il surveillait avec une jalousie singulière le langage de ses timides journaux, s'il écrivait cette note : « Toutes les fois qu'il parvien-

[1] *Notes inédites*, n° LXXVII.

[2] Voir le *Bon Français* et les *Notes inédites*, n° XXXIV.

[3] Une fois qu'on a reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. » (*Préface de* 1833.)

[4] P. 398, note.

dra une nouvelle défavorable au gouvernement, elle ne doit point être publiée, jusqu'à ce qu'on soit tellement sûr de la vérité, qu'on ne doive plus la dire, parce qu'elle est connue de tout le monde, » il faisait part, une autre fois, à Fontanes, d'une réflexion qui l'occupait : « Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde ? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde : le sabre et l'esprit. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »

Il louait les anciens de ce que leurs hommes d'État étaient des philosophes ou des écrivains[1], et il recommandait la monarchie tempérée aux générations à venir[2].

Et à Sainte-Hélène, il a poussé une plainte qui égale en vigueur toutes les déclamations qu'on peut faire en faveur de la liberté de la presse. « Les Turcs ont raison : mieux vaut être couché que debout, mieux vaut être mort que couché, quand on est condamné par la fortune à toujours comprimer sa pensée[3]. »

Béranger désirait, sans la craindre, la liberté illimitée de la presse; et l'on se rappelle ces vers :

> La liberté, nourrice du génie,
> Voit les beaux-arts pleurer sur son cercueil.

[1] *Mémorial*, I, 402.
[2] *Mém.*, I, 243; II, 413.
[3] Month., II, 196.

Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?
Et toi, Molière, admirable penseur[1]?

Épris tour à tour de liberté et de gloire (et non de gloriole), Béranger a cherché en vain, toute sa vie, la liberté glorieuse et la gloire libre. De 1792 à 1815, nous avons été des héros, mais non des sages. De 1815 à 1830, nous n'étions que des vaincus. De 1830 à 1848, nous avons été libres, mais sans énergie, sans grandeur, également insoucieux de toucher au problème de l'organisation intérieure de notre société et au problème de l'organisation extérieure des nations. En 1848, un éclair d'enthousiasme traversa les belles âmes. Nous allions entrer enfin dans la plénitude de notre fortune française. Hélas! le peuple a parodié sur-le-champ les insurrections de 1793 et de 1794.

Ce ne peut être que par ironie que M. Proudhon appelle « chevaleresque » la République de 1848. Si elle avait été chevaleresque, si elle avait moins parlé et plus agi ; si, au lieu d'ébranler les peuples et de ne les point soutenir, elle avait résolûment tenté d'imposer à l'Europe, pour le bien de l'Europe, le traité de Westphalie du dix-neuvième siècle, nous n'aurions pas eu à nous ronger un cœur où le sang affluait alors en abondance, et ce noble sang français, ivre de vie et d'audace, n'aurait pas tourné,

[1] 1822, le *Censeur*.

faute d'issue, en apostème. Oui, nous avons souffert pendant quatre ans des maux misérables; nous nous sommes querellés, nous nous sommes battus entre nous, quand nous devions, d'un effort unanime, pousser les destinées du monde sur le grand chemin de l'avenir. Les traités de 1815, dont nous rougissons, nous nuisent moins à nous qu'ils n'arrêtent la civilisation européenne. J'en atteste l'un des prophètes de l'école catholique et monarchique, M. de Bonald[1] : « Non, ce n'est pas à la France qu'il importe d'aller jusqu'au Rhin; les habitants de l'ancienne France n'en seront ni plus ni moins heureux; son gouvernement n'en sera ni plus ni moins stable et fort; c'est pour l'Europe que cette mesure politique est nécessaire, parce qu'alors, et seulement alors, la France sera utile à tous les États, et ne sera dangereuse pour aucun. La France serait au repos comme une arme détendue, et toute l'Europe y serait avec elle et par elle. »

Mais ces traités, le manifeste de Lamartine les a déchirés! Oui, par métaphore. S'ils n'existent plus, notre frontière orientale est couverte; la trouée de Béfort ne nous inquiète pas; les fortifications d'Huningue sont reconstruites. C'est ce qu'il faut voir.

Le temps des conquêtes dangereuses pour la liberté et des guerres inutiles ne reviendra pas. On le dit, et nous voulons le croire. Mais la carte d'Europe, sans sortir de notre ancienne terre, est-elle peinte de

[1] *Réflexions sur l'intérêt général de l'Europe* (1815).

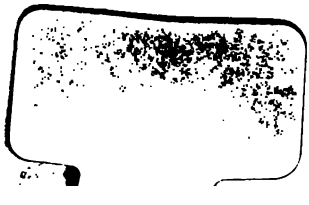
couleurs et divisée en circonscriptions immuables? Pas un Italien ne consent à le penser. Et la péroraison du *Prince* de Machiavel condamne à une édition nouvelle, dont la date eût pu être fixée en 1848, tous nos atlas et toutes nos géographies. Cette péroraison protége la mémoire du politique florentin. La voici : « Que l'Italie, après une si longue attente, voie enfin paraître son libérateur ! Je ne puis trouver de termes pour exprimer avec quel amour, avec quelle soif de vengeance, avec quelle fidélité inébranlable, avec quelle vénération et quelles larmes de joie, il serait reçu dans toutes les provinces qui ont tant souffert de ces inondations d'étrangers! Y a-t-il quelqu'un dont la domination des barbares ne fasse bondir le cœur? » Vive l'Italie! et salut à cette monarchie piémontaise qui lui réserve un chef au jour du combat!

A l'autre bout de l'Europe une guerre qui a montré ce qu'on peut attendre de la patience et du courage de nos soldats n'a pas à jamais réglé le sort du futur empire grec et de la Turquie décrépite. La Pologne s'opiniâtre, dans un tombeau fermé depuis cent ans, à ne point mourir. Je ne parle ni de l'Inde ensanglantée, ni de la Chine, dont le sol fermente et s'ouvre. Quel est le peuple moteur des peuples? Vers quel peuple les peuples affligés lèvent-ils les mains? Quelle est la nation qui, orgueilleuse de ses peines, a pris pour devise : *Gesta Dei per Francos?* C'est à nous, et à nous seuls, d'organiser un jour,

demain peut-être, l'Europe et le monde entier.

Napoléon, sur sa route, s'est arrêté et égaré; mais il était parti en 1796, en 1800, en 1805, pour la guerre définitive, et, si l'admiration des peuples lui a voulu demeurer fidèle, c'est que les peuples ne savent pas pourquoi il n'a point suivi jusqu'au bout son chemin. Ils partagent l'illusion vivace et l'espoir de Béranger. Plus que nous encore, ils gémissent de nos discordes. Aucun d'eux, nulle part, n'a peur pour la liberté, et aucun d'eux, si la France le voulait, n'aurait peur de nos armées. Depuis 1789, le drapeau tricolore s'appelle partout l'arc-en-ciel de la liberté.

Patrie et Liberté! Sous cette seule enseigne, nous dictons des lois à l'histoire reconnaissante. Et c'est pour avoir chanté en vers dignes d'elles la liberté et la patrie que Béranger est immortel.

Poëte, philosophe, citoyen, il n'y a encore eu personne, dans l'histoire des lettres, pour mériter sa triple gloire. Et quel honnête homme a-t-il été! Quelle charité modeste! quelle gaieté vigilante! quel désintéressement, jusqu'au bout soutenu, n'a pas recommandé, autant que son génie, son souvenir! Il ferait beau voir que l'inclémence des temps rendît la France oublieuse et ingrate! la postérité, qui saura être libre, en rougirait pour nous.

FIN